



La Fédération des clubs de la défense

FÉDÉRATION DES CLUBS DE LA DÉFENSE

CONCOURS LITTÉRAIRE 2022

Florilège

SOMMAIRE

Prologue	5
Grand prix littéraire 2022.....	8
Prix spécial du jury	9
Coup de cœur du jury.....	10

Contes, légendes et récits merveilleux

<i>Tailleur de pierre</i>	12
<i>Le semeur de Coat ar Roc'h</i>	19
<i>La reine des niaises</i>	24
<i>L'histoire du petit vieux qui tua la Littérature</i>	40
<i>Naso ou la déchéance</i>	50

Récits et nouvelles

<i>Grand-mère Zénaïde dans la tourmente de 14/18</i>	54
<i>Sur la piste de l'As de cœur</i>	66
<i>Le bataillon des révoltés</i>	77
<i>Les maux bleus</i>	86
<i>9 secondes</i>	90
<i>L'amour n'a pas de camp</i>	101
<i>Ante mortem</i>	107

Réflexions

<i>Réflexions sur les « Idées sans contour »</i>	114
<i>Tabac</i>	117

Poésies

<i>Au cœur de l'orage</i>	126
<i>Feuilles d'automne</i>	128
<i>Cavalcade</i>	130
<i>Rencontre avec une âme perdue</i>	131
<i>Plumes</i>	133
<i>Pivoine</i>	134
<i>Les embruns des arabesques</i>	135
<i>Jeunesse algérienne</i>	137
<i>Étoile maudite</i>	139
<i>Cloutés</i>	141

Lettre à...

<i>Lettre à mon père</i>	144
<i>Lettre à envoyer avant qu'il ne soit trop tard</i>	146
<i>Lettre ouverte aux maris de mes filles</i>	148
<i>Lettre à toi maman</i>	150
<i>Lettre à une inconnue</i>	152
<i>Lettre à la France</i>	154
Épilogue	165
Palmarès du Concours littéraire 2022	167
Jury du Concours littéraire	170
Remerciements	171

Prologue

Il y a 40 ans ... à Toulon.

Le 23 mars 1982, Roger-Jean Charpentier poète, membre fondateur de l'Académie des Poètes Classiques de France, remet les prix du premier Concours Littéraire ouvert à tous les clubs de l'Union fédérale des clubs sportifs et artistiques des armées (UFCSAA).

Le règlement de ce concours comporte cinq sections, poésie libre et versifiée, reportages, nouvelles, œuvres théâtrales et historiques. Trois catégories l'ont complété : *Lettre à...*, *La petite ou la grande histoire de la FCD*. Une nouvelle thématique est ouverte, en 2022, dans la catégorie H : *Jeunesse et engagement*.

C'est au congrès de Lille, en mai 1981, que Roger-Jean Charpentier, ancien officier, devenu *délégué régional des Clubs de la Marine* propose d'étendre à tous les clubs le concours littéraire, existant depuis 1966 *pour les marins de la 3^e Région Maritime*. En 1984, le poète préside le jury du deuxième concours, dont fait partie un jeune directeur des foyers de la Marine, Henri-Michel Raude. En 1992 Roger-Jean Charpentier quitte ses fonctions. Jean-François Moretti assure le rôle de conseiller technique littéraire et prend en charge la présidence du jury.

Permettez-moi, chers candidates et candidats de rendre hommage à ces trois hommes pour leur pugnacité. Grâce à leur détermination et leur amour de la Littérature, ils ont permis aux amoureux des Belles Lettres d'exercer leurs talents et de concourir dans tous les clubs de la FCD.

Cette année, vous avez été nombreux à participer et à transmettre vos œuvres, je vous en remercie. Nouvellement élue à la présidence de notre fédération, je découvre avec vous, dans le Florilège les textes sélectionnés en 2022. Le palmarès établi par le jury, reflète les choix délicats et judicieux de la présidente et de ses membres.

Je félicite les talentueux participants pour l'originalité et la qualité des textes présentés. Ils révèlent, à la fois, le plaisir d'écrire et celui de donner du bonheur au lecteur. Le Grand Prix a été décerné à un fidèle candidat du concours, dont les œuvres ont été particulièrement remarquées par le jury, se voyant décerné le *Grand Prix*. Deux jeunes auteurs du Prytanée National Militaire de la Flèche remportent le *Prix*

spécial et le Coup de cœur du jury.

Les jeunes n'ont jamais autant écrit... Différemment, certes, sous de nouvelles formes (blogs, par exemple) et de nouveaux supports... mais le désir d'écriture est bien là ! Une enquête récente précise que 75% des jeunes Français pensent que l'écriture avec un papier et un stylo est irremplaçable.

Ce qui crée une société c'est d'abord le lien social, la rencontre avec l'Autre, la curiosité, la pratique artistique et culturelle... Dans ce parcours, l'écriture tient une place à part et demeure un espace de liberté et d'autonomie.

Il n'y pas de combat entre le stylo et le clavier. « *Il faut avec les mots de tout le monde écrire comme personne* » disait Colette. C'est la recherche du mot juste, du rythme parfait, de la sonorité, de la cohérence du texte qui fait de l'écriture un véritable travail et une construction réfléchie ne laissant rien au hasard...

Candidats et futurs auteurs... À vos stylos et claviers ! Soyez prêts pour le prochain concours et encore plus nombreux. C'est le souhait que je formule pour 2023. Rendez-vous à Saint-Georges-de-Didonne pour la remise des prix...

À vous lire, en vous adressant mes chaleureux encouragements et mes sentiments les plus cordiaux.

Général Anne-Cécile Ortemann
Présidente de la fédération des clubs de la défense

Roger Jean-Charpentier
Poète,
(1920– 2005)

Ultime vœu

Avant de franchir le grand seuil
Me séparant de l'autre monde,
Je voudrais que sur mon cercueil
Règne l'Amour ... une seconde !

Mon âme alors pourra partir
Et s'envoler, toute légère,
Vers Dieu qui seul peut compatir
Envers chaque être à sa misère.

Je voudrais tant - frères et sœurs
De ma grande famille humaine -
Voir mes adieux être annonceurs
De Paix et Joie en tout domaine !

J'aimerais que d'un seul élan
Vos cœurs, oublieux de la terre,
En un sincère et vrai bilan,
Ne fassent qu'un dans la prière,

Qu'ils se fondent en un seul cœur,
Oubliant ce qui les divise,
Que l'amour - enfin - soit vainqueur,
Et que toute chaîne se brise,

Pour que chaque Homme soit heureux,
Rien qu'une fois, une seconde,
En goûtant le fruit savoureux
Qu'apporte en nous la Paix profonde.

Alors le poète aux doux jeux,
Peinant, mais aimant sans relâche,
Pourras-vous quitter tout joyeux

(Poème extrait des *Chants Pérennes*)

**LE
GRAND PRIX LITTÉRAIRE**

a été décerné par le jury du Concours littéraire
2022
à

Julien ALTENBURGER
Club Sportif et Artistique de Strasbourg
Ligue Nord-Est

pour son œuvre :

Tailleur de pierre

**LE
PRIX SPÉCIAL du JURY**

a été décerné par le jury du Concours littéraire
2022
à

Tom FLAMERMONT
Club Sportif et Éducatif du Prytanée national
militaire de La Flèche
Ligue Ouest

pour son œuvre :

Tabac

**LE
COUP DE CŒUR DU JURY**

a été décerné par le jury du Concours littéraire
2022
à

Inès GOURBI
Club Sportif et Éducatif du Prytanée national
militaire de La Flèche
Ligue Ouest

pour son œuvre :

L'amour n'a pas de camp

Contes, légendes et récits merveilleux

Tailleur de pierre

Cette fois-ci, c'en est trop. Moi, Pierre Le Guéneq, sans doute le plus jeune prodige de l'architecture contemporaine, vais encore voir le prestigieux prix Pritzker me passer sous le nez. Les dernières indiscretions sont sans ambiguïté. Pourquoi est-ce que ce jury d'abrutis ringards, mes soi-disant pairs, est incapable de voir mon talent précurseur, mon imagination post-contemporaine, mon intelligence visionnaire ? Bien sûr, j'ai déjà fait la couverture de plusieurs magazines spécialisés. Les sollicitations des plus grandes écoles autour du globe se multiplient. Mais ça ne me suffit pas. Je veux plus. Je veux ce prix qui m'échappe depuis toujours.

J'en ai marre d'être, chaque année, coiffé au poteau. Mes créations célèbrent aux quatre coins du monde la victoire de l'homme sur la nature. Par le béton, l'acier et le verre, je prouve que nous pouvons maîtriser l'espace et les lois de la physique. Je suis le symbole de l'ère post-moderne. Personne parmi ces vieillards d'un autre temps ne sait reconnaître à quel point mon travail touche au génie. Alors cette fois, c'est décidé ! Je vais profiter de la cérémonie de remise du prix pour leur jeter mon talent à la figure. Trop c'est trop. Il faut mettre un coup de pied dans la fourmilière. Le palais Cardinal, dont la salle des fêtes a été choisie pour accueillir la cérémonie, va résonner des quatre vérités que je vais leur asséner.

À pied, il y en a pour quelques minutes seulement. Je les mets à profit pour déambuler à travers les ruelles médiévales de cette superbe ville. Le soleil estival en ce début de soirée inonde encore les recoins et les passages de la cité. La pierre rose caractéristique de la région semble briller sous ses rayons. Cariatides et mascarons me suivent de leur regard figé. Partout des sculptures de fleurs, de vignes, d'arbustes décorent les façades et les porches d'entrée. En flânant je m'interroge : pourquoi suis-je devenu architecte ? Sans doute l'envie de laisser, moi aussi, mon empreinte sur la surface du monde. Qu'à travers les âges, les gens se souviennent de moi comme l'esprit incroyable qui a conçu ce qu'ils ont sous les yeux. De dompter la nature, de la maîtriser, de lui montrer que, moi aussi, je sais faire. Devenir un dieu améliorant sans cesse la création.

Perdu dans ces pensées, me voilà déjà arrivé sur le parvis de la Cathédrale. L'ombre de l'immense chef-d'œuvre gothique me recouvre soudain. Les démons, monstres et chimères du Jugement dernier décorent le portail principal, me regardent menaçants. Un courant d'air m'enveloppe, tel le souffle du diable, alors qu'un malaise s'empare de

moi. Je me sens comme aspiré par le bâtiment. Les tailleurs de pierre du Moyen Âge ont-ils voulu, à travers leur œuvre, me rappeler que jamais mon génie ne supplantera celui de mes prédécesseurs ? Quels étaient ces secrets qui leur ont permis de vaincre ainsi le temps et de traverser les siècles ? Bref coup d'œil à ma montre, j'ai le temps. Alors, lentement, je cède à l'attraction du bâtiment, franchis les lourdes portes du temple et me laisse envelopper par son immense obscurité.

M'habituant à l'ombre, je suis saisi par la fraîcheur qui règne à l'intérieur. Quelques visiteurs se sont attardés entre les épais piliers, et les derniers rayons du soleil reflètent au sol les mosaïques des vitraux chatoyants. Un silence profond, vivant, règne dans la nef principale. Dans le chœur, tout au fond, une somptueuse croix d'or surplombe le maître-autel richement décoré. Remontant doucement l'allée principale, je me laisse emporter par l'atmosphère puissante, mystique. J'avance, enveloppé par un parfum d'encens qui flotte dans l'air. Seul mon pas feutré semble troubler l'harmonie du lieu. Mes yeux s'attardent sur les lourds piliers qui soutiennent la structure de pierre, remontent jusqu'aux chapiteaux décorés de fleurons et d'acanthes. Les détails me surprennent, tant la main de l'homme semble avoir su capter l'essence même de la nature : des branches, des feuilles et des fleurs s'entrelacent, alors que coccinelles, abeilles, oiselets et écureuils s'éparpillent, interrompus en plein mouvement depuis des siècles. La voûte, à plus de trente mètres, paraît si légère, comme un ciel étoilé. Arrivé à la croisée des transepts, mon visage se pare des rais flamboyants de la grande rosace.

Brusquement, le trouble qui m'étreint depuis l'entrée s'intensifie, m'obligeant à m'asseoir sur la première chaise à ma portée. Des frissons me parcourent, comme si un violent courant d'air voulait me geler les os. J'essaie de me ressaisir, inspirant et expirant profondément. Le tourbillon de mon esprit commence à s'apaiser. Je laisse vagabonder mon regard autour de moi. La grande chaire de la cathédrale, dont le marbre blanc contraste avec le rose sombre des murs, me sert de point d'ancrage pour contrer les tumultes de mon esprit. C'est un véritable chef-d'œuvre de modèle réduit architectural, une vraie dentelle de pierre. Flanquée d'une délicate balustrade ajourée, elle semble reposer sur de frêles colonnettes torsadées de lierre, comme un temple miniature. Finement taillé, un cortège d'apôtres et d'anges flamboyants marchent à travers une forêt aux détails prodigieux. Un peu en-dessous, la vierge porte son fils nouveau-né dans les bras, entourée d'une abondance de superbes roses.

Alors que je reprends enfin mes esprits, mon regard est soudain attiré par la sculpture d'un petit chien semblant vouloir s'échapper de son

bas-relief. Les facéties des artisans du Moyen Âge continuent à amuser leurs descendants des siècles plus tard. Je m'approche en souriant de l'animal, et lui caresse doucement la tête quand... Non c'est impossible... Pourtant je ne rêve pas : le chien se met à s'ébrouer, laisse échapper un couinement de satisfaction, ouvre les yeux, me regarde et me lèche la main. Puis il se dresse sur ses pattes, quitte son poste sur la rambarde pour se mettre à sautiller gaiement autour de moi.

Je n'en crois pas mes yeux. Le petit chien de pierre, tout joyeux, agrippe le bas de mon pantalon et me tire doucement vers le chœur. Il est clair qu'il veut m'emmener quelque part. Complètement sous le choc, je me laisse entraîner vers l'escalier qui descend vers la crypte. D'un coup de patte, mon compagnon entrouvre la petite grille qui en ferme l'entrée, se faufile et se met à descendre, attendant que je le suive quelques marches plus bas. Au fur et à mesure que je m'enfonce dans les profondeurs de la cathédrale, le froid et l'obscurité se renforcent. Je sens à nouveau un courant d'air m'envelopper, alors qu'une odeur de terre humide et de sueur agresse mes narines. Le noir est désormais total. Je descends les marches en colimaçon, seulement guidé par les jappements de mon guide.

Soudain, après un ultime virage, j'atteins un palier et distingue, au fond d'un couloir creusé dans la terre et étayé d'épaisses poutres de bois, la lueur d'une flamme. Alors que j'avance lentement vers cette lumière, je me rends compte que je n'entends plus le chien. Je suis seul désormais. Comme je n'y vois rien, je tâte mes poches pour sortir mon téléphone et éclairer le chemin. Plus de costume, plus de portable. Sous mes mains, je ne sens que des fripes crasseuses en laine épaisse. Que se passe-t-il ? Dois-je faire demi-tour ? Mais cette lueur au loin semble m'attirer. À pas hésitants, les mains appuyées sur les deux parois, je progresse lentement le long du couloir. J'ai la curieuse impression que les murs et le plafond se rapprochent de plus en plus. Il se passe quelque chose, mais je ne sais pas quoi.

Après m'être suffisamment approché de la faible lueur devant moi, je constate qu'elle émane d'une bougie posée au sol, derrière une trappe qui monte seulement à un mètre cinquante au-dessus du sol. Je suis obligé de me courber en deux pour franchir le passage. Je ne comprends rien à ce qu'il m'arrive. Au moment où je me relève, un souffle mystérieux vient éteindre la flamme déjà vacillante. Je me retrouve dans une obscurité totale. Un profond silence règne, même si je devine le souffle de plusieurs respirations. Je sens la panique s'emparer à nouveau de moi, quand une voix de stentor s'élève :

« Pierre, ton apprentissage de bâtisseur touche à sa fin. Tu as été jugé digne par tes pairs de subir les trois épreuves de passage. Seuls ton courage et tes connaissances te permettront de le réussir et apprendre ainsi les mystères des Maîtres bâtisseurs de cathédrales. Agenouille-toi maintenant. Tu trouveras à tes pieds de quoi prouver tes compétences. »

Je suis complètement pétrifié. Je n'ai aucune idée d'où je suis et de ce que je fais là. Que signifie cette mascarade ? Je suis incapable du moindre mouvement et tombe à genoux. Ai-je été kidnappé par une secte sataniste ? Mes mains tâtent le sol et je découvre un bloc de pierre devant moi, sur lequel reposent un ciseau et un maillet. Qu'attendent-ils de moi ? S'ils sont fous, j'ai plutôt intérêt à obtempérer pour avoir une chance de m'en sortir. Alors je saisis les deux outils, pointe le ciseau contre la pierre et me mets à taper dessus avec le maillet. Un coup. Je sens la pierre qui s'effrite. Deuxième coup. La pierre change de forme. Une sensation curieuse m'inonde, l'impression de créer quelque chose. Troisième coup. Cette fois, je ressens un intense bien-être m'envahir. Je suis connecté au maillet, au ciseau, à la pierre. Je retrouve l'essence même de mon être. C'est ce que j'ai toujours voulu. Tailler la pierre, construire. C'est ce pour quoi je suis fait.

« Apprenti bâtisseur, tu connais maintenant la force de l'union du travail et de la matière. C'est par elle que l'homme transforme le monde qui l'entoure. Par sa sueur, le Maître bâtisseur a connaissance de l'effort nécessaire à l'édification de son projet. »

J'entends alors le frottement d'une pierre à feu, une étincelle jaillit et vient allumer une petite torche. La lumière, pourtant faible encore, me redonne une bouffée de chaleur et d'espoir. Je suis en train de vivre quelque chose d'exceptionnel. Je reste là, subjugué par les jeux d'ombre et de lumière de la flamme. Je devine la présence de l'homme qui s'adresse à moi, assis sur un trône de pierre. En tournant mon regard, je me rends compte que le long de chaque mur, d'autres silhouettes me regardent sans un bruit, sans un mouvement. Peut-être des statues figées dans la pierre.

« Maîtres bâtisseurs, voici un apprenti qui a réussi la première épreuve et s'est montré digne de se soumettre à votre examen. »

À ces mots, comme un seul homme, les statues de part et d'autre se lèvent, et font un pas dans ma direction, resserrant l'espace autour de moi. Deux d'entre eux se détachent du groupe et apportent une table, sur laquelle reposent quatre cintres de bois et des petites pierres

taillées. Puis chacune à leur tour les ombres viennent déposer un morceau sur les gabarits jusqu'à ce que les quatre arêtes se rejoignent en croisée d'ogives. Alors, l'homme qui semble présider cette curieuse cérémonie m'ordonne :

« Apprenti bâtisseur, retire maintenant les cintres pour que les piliers puissent soutenir la voûte. »

Je fais un pas vers la table et m'apprête à enlever délicatement le premier gabarit afin de ne pas trop éprouver la frêle structure, lorsqu'un doute m'envahit. Sans les cintres de bois et comme aucun mortier ne relie les pierres entre elles, tout va s'effondrer. Les bâtisseurs autour de moi n'ont pas placé un élément essentiel pour que l'empilement tienne : la clé de voûte. Je retire mes mains du gabarit, regarde autour de la structure et j'aperçois, dans le coin opposé, invisible au premier coup d'œil, une petite pierre taillée, magnifique, en forme de rosace délicatement ciselée. Je la prends et l'insère doucement entre les quatre arêtes. Elle se loge parfaitement à sa place. Alors seulement je saisis chacun des quatre cintres de bois, et les fais glisser latéralement jusqu'à ce qu'ils ne soutiennent plus aucune pierre.

« Apprenti bâtisseur, tu connais maintenant la sagesse du juste empilement des pierres. C'est elle qui assure cohésion et puissance à toute œuvre humaine. Par sa réflexion, le Maître bâtisseur sait refuser toute précipitation et construire avec méthode et patience des édifices à l'épreuve du temps. »

Après avoir dit ces mots, il se saisit de la torche et en allume une deuxième de l'autre côté de son siège de pierre, éclairant ainsi davantage la curieuse pièce où je me trouve. Sur les murs sont accrochés de nombreux outils de bâtisseurs : compas, règles, équerres, niveaux, fil à plomb, maillets, cordes à treize nœuds... Sont également suspendus, à intervalles réguliers, des plans et des croquis de façade, de portails, de statues et de tours. J'ai l'impression d'être dans l'atelier d'un architecte qui se serait amusé à reconstituer le décor ancestral de ses prédécesseurs.

« Maîtres bâtisseurs, voici un apprenti qui a réussi la deuxième épreuve et s'est montré digne de se soumettre à l'examen final. Il prétend être apte à nous rejoindre, il est temps maintenant de nous en assurer. Guidez-le jusqu'à l'ultime défi. »

À ces mots, et alors que deux ombres retirent la table, je sens que des mains me poussent à pivoter sur moi-même. Je me retrouve face au passage par lequel je suis entré, dos aux flambeaux et au siège de pierre. Je distingue un panneau incliné au pied duquel reposent des

morceaux de verre poli de toutes les couleurs et de toutes les formes.

« Apprenti bâtisseur, devant toi se trouve la seule œuvre que l'homme ne parviendra jamais à égaler. Sauras-tu la reconstituer ? Avance et travaille. »

Je me place alors devant le cadre de bois et commence à me saisir des morceaux de verre. C'est un puzzle géant que je dois résoudre. Doucement, j'entends les maîtres bâtisseurs entamer une mélodie douce et grave. Je commence à bouger les pièces multicolores, à les faire pivoter, à les retourner, à les déplacer. Le temps semble se suspendre, le chant s'amplifie au fur et à mesure que prend forme sous mes mains une image. Bien sûr ! Je devine maintenant ce que le panneau devant moi doit représenter. La voici, cette œuvre inestimable et inégalable. Mes mouvements s'accroissent pour finir le travail. Mes mains se mettent à trembler devant la révélation et la puissance de l'image qui apparaît pièce après pièce devant mes yeux. Quand je pose le dernier tessou, le chant s'arrête soudain.

« Apprenti bâtisseur, tu as fini ton épreuve. Examinons ton œuvre et vérifions que tu as compris le sens profond de notre art. »

Saisissant alors l'un des flambeaux derrière moi, le Maître me dépasse et vient en allumer un troisième derrière le panneau reconstitué. Les morceaux de verre s'éclairent, projetant autour de moi un arc-en-ciel de lumière. L'image du vitrail apparaît dans toute sa splendeur : un arbre de vie, dont les feuilles de toutes les nuances de vert abritent des oiseaux, des baies, des écureuils. C'est toute la nature qui est là, représentée dans un simple panneau de verre. C'est elle, le chef-d'œuvre dont l'homme ne pourra jamais que s'inspirer. Le chef-d'œuvre dont nous devons sans cesse nous émerveiller. Le chef-d'œuvre, que nous devons défendre et protéger.

« Apprenti bâtisseur, tu connais maintenant la beauté de notre éternel exemple. C'est elle qui nourrit tout notre imaginaire et toutes nos conceptions. Par son inspiration, le Maître bâtisseur comprend l'imperfection de son travail face à l'œuvre suprême sur laquelle il doit toujours prendre exemple. Retourne-toi maintenant, et rejoins-nous. »

Alors que je pivote lentement sur moi-même, je vois que toutes les silhouettes se sont alignées à ma droite et à ma gauche, levant leur bras droit comme pour former une haie d'honneur. Je remonte alors lentement l'allée jusqu'à arriver devant le trône de pierre. Le Maître bâtisseur me tend alors un coussin pourpre sur lequel repose un stylet

d'argent, ciselé d'entrelacs de verdure et de fleurs.

« Prends cet outil symbole de notre art. Grâce à lui sur les planches de plâtre frais tu pourras dessiner les esquisses et les plans des constructions que tu offriras à Dieu et aux Hommes. Tu connais maintenant nos secrets, tu rejoins notre guilde. Vous tous, accueillez le nouveau Maître bâtisseur. »

D'un seul geste, toutes les silhouettes encapuchonnées de l'assistance se décoiffent et frappent des mains. Une indescriptible émotion s'empare de moi. Je serre le stylet de toutes mes forces, comme pour m'assurer que je ne suis pas en train de rêver. Je ferme les yeux. Un sentiment de plénitude s'empare de moi, comme si j'avais enfin compris ce après quoi je cours depuis toujours. Quand les voix se taisent, un silence profond envahit de nouveau les lieux. Je profite encore quelques instants de la beauté de ce moment. Un souffle frais se met à caresser doucement ma nuque, de joyeux petits jappements résonnent et s'éloignent. J'ouvre alors doucement les yeux. Je suis revenu sur le parvis, en costume de soirée. Les lourdes portes de la cathédrale sont closes devant moi.

Comme dans un état second, ni exactement moi, ni tout-à-fait un autre, je sens une nouvelle énergie me pousser en avant. Des idées se précipitent dans mon imaginaire. À ma droite, le Palais Cardinal est plongé dans l'obscurité. Je me souviens alors de mon projet d'esclandre ; il n'a plus aucun sens désormais. Des images se bousculent dans ma tête alors que je cours vers mon hôtel. À peine entré dans ma chambre, je m'assois devant mon bureau, sort du papier, un crayon, et me met à tracer des plans. Mon regard est neuf, transformé. Les lignes qui apparaissent sous ma main sont souples, arrondies, florales. Le béton s'efface devant le végétal, la structure ne cherche plus qu'à magnifier l'écrin naturel qui l'entoure. Et quand enfin je me relève pour accrocher au mur mes croquis, je sens que quelque chose pèse dans ma veste de costume. Je glisse ma main dans la poche et en ressors le stylet d'argent. Tout devient limpide. À quoi me servirait désormais le prix Pritzker alors que j'ai déjà reçu la plus belle reconnaissance qui soit ?

1^{er} Prix
Julien ALTENBURGER
CSAG Strasbourg
Ligue Nord-Est

Le semeur de Coat ar Roc'h

Joaachim, comme à l'aube de chaque matin se dirigeait vers son champ. Son pied gauche ce matin-là avait eu maille à partir avec son sabot. Mais il ne s'était pas arrêté à cela. Le soleil se levait et il devait se hâter pour terminer son ouvrage. Il traversa le petit bois et n'y tenant plus secoua son sabot qui décidément le torturait depuis une lieue.

Quelle ne fut pas sa surprise en voyant sortir du soulier une créature étrange. Tout d'abord il crut que c'était une souris. Drôle de souris se dit-il en y regardant de plus près.

La chose, roulée en boule sur le sol, attendait que le semeur s'en approche. C'était un petit tas où s'entremêlaient des rouges et des verts. Il regarda encore et c'est alors que la chose se redressa et leva la tête. Coiffé d'un bonnet pointu, d'une tunique et d'un petit pantalon bouffant, la chose n'était pas plus haute que trois pommes. Effrayé, Joaquim recula, mais ayant honte de sa peur, il se frotta énergiquement les yeux pensant que ses rêves ne s'étaient point encore dissipés :

- Mais qu'est-ce donc que cela, s'entendit-il dire à voix haute ?
- Un korrigan, répondit de très loin une voix.

Éberlué le semeur se pencha vers le sol.

- Mais qui me parle ?
- Le korrigan de Coat ar Roc'h, pour vous servir, mon bon maître.

Joaquim les deux poings sur les hanches fixait le sol. Les histoires de korrigan, on en racontait à la veillée, de lutins et de feux follets aussi, mais quant à en trouver un dans un sabot c'était une autre histoire.

- Et que me vaut l'honneur, balbutia-t-il, se sentant ridicule de s'adresser ainsi à cette chose molle et rouge.
- Nous avons tenu le grand conseil du bois de Lannilis et nous avons décidé que toi seul bénéficieras de notre magie.
- On sait comme tu sèmes chaque jour la terre, comme tu nourris et creuses tes sillons. Nous t'avons observé si souvent répéter ce geste, jamais appris, mais reproduit, comme le font tous les hommes du hameau. Ce geste beau, lent, qui doit nourrir une terre qui doit nourrir les hommes. Tu sais à chaque pas le nombre de pas restants pour atteindre le bord du champ où le dos au soleil tu te tournes pour ressentir sur ta peau la chaleur montante du matin.

- Ta paume est pleine, tes doigts s'écartent, ton coude s'élève et ta main replonge dans le sac de jute au pas suivant. Ton corps t'avertit lorsque le rythme, ralenti par le vol d'un perdreau, se perd et s'éloigne de tes notes intérieures. Car tu dances et chantes en écoutant ton cœur, mettant au diapason ton souffle et ta marche. Ton corps docile a apprivoisé ce mouvement, presque parfait : le balancier exact de ta vie.
- Pour la beauté et le respect que tu as de la terre, pour l'humilité de ton cœur, nous voulons te récompenser.
- On sait que ta bourse est vide et que tes enfants auront bientôt faim.
- C'est vrai, dit Joaquim, les temps sont durs et les récoltes mauvaises.
- Alors écoute et vois ce que nous avons décidé...

Le semeur se rapprocha du korrigan et tendit l'oreille. Il comprit ce qu'il devait faire et tout joyeux posa sa besace, remis ses sabots et s'en alla vers le hameau.

La fraîcheur du matin l'avait saisi au sortir du bois. Il savait où trouver champignons, mûres et baies mais ce matin il marchait nez au vent, à peine distrait par la merveille qu'offrait la chaîne de vallons rosés habillés de pics et de pierres.

Le soleil montait doucement et cette première lumière, celle des matins où tout se reconstruit inondait tous les êtres vivants.

Plus bas, un homme, vigoureux, ancré, droit sur sa terre, levait sa hache sur le billot. Un homme en action, qui donnait raison à la vie. Fraternité du minéral dans le lointain, de l'animal au creux du sillon, du végétal en devenir. Et lui, cet humain en pleine lumière dominant de toute sa hauteur la perfection du monde.

Le bûcheron répondit à sa demande et trouva une grande planche de bois où le semeur grava avec son beau couteau un joli bateau, des lignes ondulantes, formant plus bas de grosses lettres indiquant à tous qu'ils pourraient trouver chaque jour ici du poisson frais.

Le korrigan avait toutefois prévenu Joaquim : « *Si tu dévoiles notre secret, tu seras transformé en carpe* ». Joaquim n'ayant jamais vu de carpe, il n'y prit garde.

Retournant vers son champ, il observa sa terre et décida que le lendemain, si toutefois le korrigan avait dit vrai, il ferait une première récolte.

Avant de se coucher il se répéta la consigne : toutes les taches bleues que tu verras dans ton champ se transformeront grâce à la lumière et deviendront de petits lacs. Tu n'auras qu'à te baisser et tu attraperas les plus belles truites, les plus gros brochets, les ombles et tous les

poissons de rivière. Devant chaque tache bleue tu répéteras :

« *Petit grain de blé, transforme-toi* » et le grain de blé deviendra un gros et beau poisson.

Le lendemain matin Joaquim n'y tenant plus courut presque vers son champ. Il vit combien la terre reflétait la lumière bleue du matin. S'approchant d'une belle tache il murmura :

« *Petit grain de blé, transforme-toi* ». Et la magie opéra... Un poisson argenté sauta en l'air et retomba de tout son poids dans son sac grand ouvert.

La pêche de ce premier jour fut miraculeuse, suivie par beaucoup d'autres. On se pressait au hameau devant son écriteau et tous voulaient goûter de son poisson. Cela fit le tour des villages alentour puis de tout le Léon et enfin cela se sut dans toute la Bretagne.

Joaquim était devenu riche et cachait à présent de lourdes pièces d'argent. Sa femme ne cessait de le questionner, prétextant qu'il devait partager son secret comme le feraient tous les maris auprès de leurs épouses. Mais Joachim, homme de parole tenait à respecter son engagement : un secret est un secret.

Les affaires prospéraient. Louison régnait en maîtresse femme, vendant chaque jour à l'étal le poisson, maniant le couteau, levant les filets pour ceux qui voulaient profiter de sa cuisson au feu de bois.

Joachim s'ennuyait à présent dans son champ. Il maniait l'époussette et passait beaucoup de temps à éloigner les curieux qui tentaient d'entendre les mots magiques.

Il avait oublié depuis longtemps la menace du korrigan et un soir où il avait bu plus que de raison il s'écria :

- Bah dame, c'est pas tant compliqué, Il suffit de repérer les taches bleues dans mon champ et de leur dire la formule magique.
- Quelle formule Joaquim, quelle formule, insista Louison ?
- Abracadabra... transforme-toi et sur ce, il s'écroula sur la table et s'endormit.

Louison n'avait pas rechigné à remplir les pichets et à pousser son mari à boire. Elle s'enroula dans son châle et sortit. La peur s'empara d'elle une fois passé le seuil car il lui fallait traverser le petit bois avant d'atteindre son champ. La nuit était noire mais Louison mue par son envie de réaliser elle aussi des miracles, serra son fichu et s'engagea sur le chemin.

Elle avançait, ignorant le frôlement des animaux, les petits cris des

bêtes nocturnes, le chuintement des chauves-souris, les rires saccadés d'un bestiaire imaginaire.

Les nuages s'étaient dissipés, une lune ronde et pleine éclairait à présent les champs en contrebas.

Prudente, Louison avança à petits pas au beau milieu d'un sillon, repérant une tache bleu turquoise. Elle joignit les mains et les levant vers le ciel dit à voix haute :

- Abracadabra, transforme-toi Allez, allez !

- Abracadabra, transforme-toi Rien n'y fit.

La chouette hulula de plus belle en l'entendant s'égosiller. Ivre de colère, certaine de s'être fait berner, elle donnait à présent de grands coups de sabots dans de fraîches mottes de terre : allez, enfin, transforme toi, on en a assez de ces grains de blé... La terre frémit alors qu'elle nommait ce qui deviendrait un bel épi. Grain, oui, grain, j'ai bien dit grain, grain de blé et la terre a bougé.

« Transforme-toi, grain, transforme-toi grain de blé ».

Alors tout devint noir autour d'elle, ses bras se couvrirent d'écailles, ses jambes se soudèrent entre elles, sa bouche voulut appeler mais aucun son n'en sortit et Louison la femme du semeur devint la plus vilaine et hideuse carpe qu'aucun bassin n'avait jamais hébergée.

Réveillé par de grands cris, Joaquim vit une troupe amassée devant sa porte : on a trouvé ce matin, au milieu de ton champ, agonisante, plus grosse qu'aucun autre poisson une carpe dégoûtante. On l'a jeté dans le Scorff ce répugnant poisson. Toutefois certains se dirent que cette grande bouche tordue semblait vouloir leur crier quelque chose.

Joaquim chercha bien sa femme aux alentours. Il prenait son bâton et marchait de longues heures arpentant le bocage. Il pensait qu'elle avait peut-être été dévorée par un loup ou qu'elle avait suivi le cirque ambulante, ou bien qu'elle s'était entichée d'un marchand d'étoffes.

Ce korrigan avait apporté autant de joie que de malheur dans sa vie et il venait à se demander s'il ne préférerait pas le temps d'avant, quand il semait tout simplement dans la douceur du matin.

Le marché aux poissons florissait et sa maison n'était plus assez grande pour cacher ses pièces d'or et d'argent.

Mais il était triste et seul jusqu'au jour où il aperçut à l'orée du petit bois un homme tout crotté qui souriait au soleil.

Le dos calé contre un gros tronc, il avait répandu à ses pieds des tubes de peinture. Ils ne se dirent rien cette première fois mais Joaquim intrigué se cacha derrière un bosquet et l'observa.

L'homme peignait et chaque jour revenait, travaillait, apportait de

nouvelles touches de couleur. Le champ de Joaquim, dans les yeux du peintre, se gorgeait de bleus et d'or. C'est ainsi qu'ils surent qu'ils voyaient les mêmes choses : des blés déjà hauts, malgré un semeur qui n'avait plus à semer, un soleil immense posant exactement son cercle sur la terre. Rassemblée-là, toute la beauté du monde.

Joaquim s'enhardit et osa un jour lui demander pourquoi il peignait son champ.

L'homme blond ne lui répondit pas tout de suite mais lui sourit. C'était si beau que notre semeur avait mis dans sa poche de grosses pièces d'or bien lourdes qu'il lui tendit.

Il savait à présent à quoi servait tout cet argent et tous ces poissons transformés en monnaie sonnante et trébuchante.

Quelque chose alors heurta son sabot. Le korrigan en culottes bouffantes était de retour et pointait un doigt décidé vers la toile posée sur le sol : vois-tu Joaquim, l'homme que tu as devant toi est un génie : de ce bout de terre de rien du tout, de ce geste répété des milliers de fois, de la couleur du ciel, il a fait un chef-d'œuvre et tout cela est pour toi. Tu n'as plus besoin d'imaginer que des poissons vivent dans les sillons scintillants de ton champ, ni que l'or te rendra heureux.

Achète-lui cette toile, car il a faim et retourne à ton ouvrage car là tu es heureux et là est ta place. Ah j'oubliais, il s'appelle Vincent, Vincent l'homme à l'oreille cassée.

Remarqué par le jury
Patricia PINCÉ DE SOLIÈRES
Club Défense Balard-Arcueil
Ligue Île-de-France

La reine des niaises

Il était une fois, il y a fort longtemps, au début du XXI^e siècle, un pays fort lointain, dans le Finistère, où vivait dans l'amour, la joie et les trémolos dans la voix une famille de nobles, constituée d'un papa très gentil, d'une maman très gentille et d'une petite fille très gentille. C'était la famille de la Tour de Ziemad-Rouat.

La petite fille s'appelait Bérengère-Adélaïde-Victoire. Elle était bien élevée ; en effet, ses parents, forts de grands principes très utiles dans la vie, lui disaient :

- Ô notre fille, tu feras les choix que tu voudras. Tu seras libre : tu choisiras ton époux, tu choisiras ton lave-linge et ton lave-vaisselle, ton fer à repasser et ton aspirateur. Les bonnes manières te rendront appréciée en tous lieux. Quand un homme te giflera, tu tendras l'autre joue ; mais tu en profiteras pour lui donner quand même un petit coup de genou dans le service trois-pièces.

En effet, Monsieur et Madame de la Tour de Ziemad-Rouat cachaient en eux un soupçon de rébellion. Mais, vivant dans un confort extrême, un château rempli de servants, ils n'eurent point besoin de s'en servir. C'est ainsi que les jours s'écoulaient heureux et paisibles au sein de cette famille. Quand la petite jouait à Barbie et Ken, elle faisait rentrer Ken de la chasse, fatigué et en sueur, un chevreuil sur l'épaule ; et Barbie, reconnaissante, lui concoctait de belles tartes aux pommes.

Hélas, ce bonheur prit fin un jour où Madame de la Tour de Ziemad-Rouat tomba gravement malade et mourut. Abattu et dépassé par les contraintes de la vie, Monsieur de la Tour de Ziemad-Rouat se remaria avec une femme très manipulatrice et très intéressée, qu'il prenait pour une femme très gentille mais qui était en réalité très méchante. À l'épuiser sans arrêt, elle eut raison des dernières forces de son mari qui, par ailleurs jamais remis du décès de sa première épouse, mourut à son tour, léguant ainsi tous ses biens à sa seconde femme.

Et ce fut l'enfer au quotidien pour la petite Bérengère-Adélaïde-Victoire devenue adolescente. Pour ne plus avoir à payer les servants, sa belle-mère les renvoya tous et exigea de sa belle-fille qu'elle exécutât les tâches ménagères du château à leur place. C'est ainsi que Bérengère-Adélaïde-Victoire passa la totalité de son temps dans le château, à frotter à genoux le parquet de chaque pièce entre deux séances de lessive ou de repassage. Elle travaillait trente heures par jour ; et de plus, elle devait appeler sa belle-mère « ma reine », pour le plus grand

plaisir sadique de celle-ci.

Madame de la Tour de Ziemad-Rouat deuxième du nom jouait en secret à Fornite. Elle voulait à tout prix être la meilleure de tout le royaume breton à ce jeu. Elle s'adressait régulièrement à son petit miroir magique :

- Ok Google. Miroir, ô mon beau miroir Samsung Galaxy, dis-moi qui est la meilleure à Fornite dans ce pays.

Et le miroir magique répondait, inlassablement :

- C'est vous, ô ma reine.

Et la reine partait dans un énorme éclat de rire sardonique qui résonnait à travers tout le château.

Notre jeune héroïne, terrifiée, se réfugiait de plus en plus dans sa chambre, située dans une des tours. Seule et triste, elle apprit la rétro-ingénierie de malware en dilettante et fit installer en secret un ascenseur dans sa tour, qui la conduisait au sous-sol, dans une cave secrète où elle installa toute une plateforme de matériels informatiques et où elle passa des heures à jouer à des jeux pour oublier sa condition. C'est ainsi qu'elle devint elle aussi championne du jeu Fornite.

Ses notes scolaires chutèrent radicalement. Pour justifier cet échec scolaire et pour ne pas que son état de geek soit dévoilé, elle se mit à jouer l'imbécile. C'est ainsi que la reine sa belle-mère la surnomma « la reine des niaises ».

Un jour, la belle-mère prit une décision radicale. Elle convoqua sa belle-fille par SMS :

- Hé la reine des niaises, rejoins-moi dans ma chambre, j'ai à te causer. Tu tireras la chevillette et la bobinette cherra.

Lorsque Bérengère-Adélaïde-Victoire entra dans la royale chambre, un panier dans ses bras, elle trouva Madame couchée, caressant son chat qui lançait un regard diabolique à la jeune fille.

- Approche un peu, susurra Madame.

Bérengère-Adélaïde-Victoire s'exécuta et, effarée, s'exclama :

- Ma reine, que vous avez de grosses lèvres siliconées et la peau du visage tirée !
- C'est pour mieux courtiser, mon enfant.
- Ma reine, que vous avez un gros tatouage et un gros percings !

- C'est pour mieux épater, mon enfant... bon, ça suffit, ces conneries. Je t'informe que vu tes notes, tu vas arrêter le lycée. Tu ne feras pas d'études. Tu vas épouser un comptable que je connais, un vieux garçon laid et maniaque mais très riche, qui vient d'hériter de ses parents, morts dans un accident de Porsche : le marquis Philibert-Hubert de la Motte de Beurre de Missel. Autant te dire qu'il faudra que tu prennes bien soin de lui, parce qu'il n'y a plus d'argent des économies de ton père et que c'est vous deux qui nous tiendrez à flot. »

Sous le choc, la jeune fille lâcha son panier qui tomba sur le sol marbré. La bouteille se cassa et se vida de son vin, le petit pot de beurre salé roula sous le lit.

- C'est injuste ! s'écria Bérengère-Adélaïde-Victoire en pleurant.

Puis, agitant ses mains en l'air comme une danseuse, elle quitta la chambre précipitamment. « Imbécile maladroite », siffla la belle-mère à demi-mot.

Bérengère-Adélaïde-Victoire entra violemment dans sa chambre et s'effondra à plat ventre sur son lit. Elle tambourina son oreiller en gémissant « Je la hais ! » entre deux sanglots.

Un peu plus tard, après une bonne partie de Fornite, Madame de la Tour de Ziemad-Rouat s'étira voluptueusement dans son lit ; puis elle saisit son petit miroir magique :

- Ok Google. Miroir, ô mon beau miroir Samsung Galaxy, dis-moi qui est la meilleure à Fornite dans ce pays.

Et le miroir répondit : « Vous êtes très bonne à ce jeu, ô ma reine. Mais Bérengère-Adélaïde-Victoire est cent fois meilleure que vous ! »

La reine resta coite quelques secondes. Puis elle se reprit.

« Tss tss...Non... Non, pensa-t-elle. C'est un bug ».

Elle recommença :

- Ok Google. Miroir, ô mon beau miroir Samsung Galaxy, dis-moi qui est la meilleure à Fornite dans ce pays.

Et le miroir répondit : « Vous êtes très bonne à ce jeu, ô ma reine. Mais Bérengère-Adélaïde-Victoire est cent fois meilleure que vous ! »

- Rhâââ... c'est pas vrai ! hurla la reine. Ce n'est pas possible, je ne dois plus avoir de batterie.

Immédiatement, elle brancha son smartphone sur son chargeur. Puis elle reprit la quête de son compliment :

- Ok Google. Miroir, ô mon beau miroir Samsung Galaxy, dis-moi qui

est la meilleure à Fornite dans ce pays.

Et le miroir répondit : « Écoutez ma reine, vous êtes très bonne à ce jeu, certes, mais Bérengère-Adélaïde-Victoire joue sous un pseudonyme anonyme et est cent fois meilleure que vous. Mais je ne vous dirai pas quel est son pseudo parce que sauf votre respect, vous commencez à me briser menu les pixels ! »

Folle de rage, la reine jeta son téléphone à travers la vaste pièce. Puis elle fit les cent pas pour réfléchir.

« Voyons, elle n'a presque rien dans sa chambre. Comment fait-elle ? »

La reine arrêta sa marche de long en large, réfléchit le doigt sur les lèvres, puis se dit :

« Elle doit avoir du matos. Il FAUT que je l'élimine ! Comment pourrais-je faire ? Humm... voyons voir... je pourrais demander au chasseur de l'emmener dans la forêt pour la tuer et de me ramener son cœur... non... Je pourrais demander au chasseur de l'emmener dans la forêt et de me ramener son matos secret, c'est peut-être juste un smartphone, et je demande au chasseur de le lui faire bouffer... Non, je sais ! Je vais demander au chasseur de faire couper le réseau dans tout le château ! Ainsi je suis sûre qu'elle ne pourra plus du tout jouer ! Ha ! Ha ! Ha ! »

Et la reine, levant les bras à sa gloire, s'exclama :

- Je suis géniaaaaaale !

Elle fit venir le chasseur afin de l'informer de son exigence. Ce dernier s'en retourna et fit clôturer les abonnements box et téléphones portables du château.

Dans la cave secrète de Bérengère-Adélaïde-Victoire, soudain tout se mit à ramer, juste au moment où elle allait faire Top1 à Fornite en head-shootant une tortue par un rocket ride pirouettant sur un POI polygonal. En totale panique, la jeune fille tenta de reprendre le jeu pendant quelques minutes mais n'y parvint pas. Elle dut se rendre à l'évidence : il n'y avait plus de réseau.

Soudain calmée, elle pensa qu'elle devait aller voir ce qui se passait dans la tour. Elle se précipita alors dans son ascenseur, monta les étages et, à l'ouverture des portes, se glissa sans un bruit dans le couloir où se trouvait la chambre de sa belle-mère. S'approchant à pas de loup de la porte fermée, elle tendit l'oreille et entendit la voix royale de celle qui jadis tua son père, émettre ces vociférations :

- Ah ! Ah ! Ah ! Je suis géniale, j'ai fait couper le réseau de tout le château et cette idiote de reine des niaisés ne pourra plus jamais jouer, plus jamais !!!

La jeune princesse-esclave mit sa main devant sa bouche pour étouffer un cri. Elle sanglota parce qu'elle, Boutchou35, son pseudonyme dans Fornite, ne pourra plus jouer et ne pourra plus non plus être la meilleure de tout le royaume breton. Or c'était son seul don, son seul refuge qui lui procurait la seule reconnaissance qu'elle avait, c'était la seule chose qui lui donnait du courage pour laver les sols à la main et à genoux, en dehors, bien sûr, de la chanson qu'elle fredonnait en frottant : « *Chante, doux rossignol* ».

Elle réalisa alors qu'elle ne pourrait pas rester au château et qu'il fallait qu'elle s'enfuit ; loin, très loin au-delà de la forêt, vers un endroit où jamais sa belle-mère ne l'atteindrait. Elle rencontrerait peut-être un bel et jeune ingénieur, aux beaux yeux verts ressemblant à deux saphirs qui brillent de mille feux dans la nuit, à l'instar de ceux de Duchesse l'Aristochatte, un jeune homme qui la sauverait : ils se marieraient et elle ne serait plus jamais seule, car ils auraient beaucoup d'enfants (ils toucheraient les allocs). Forte de son espoir, elle essuya ses larmes silencieuses du revers de la main et s'éloigna à petits pas gracieux en direction de sa chambre.

Une fois dans celle-ci, elle déchira un morceau de son drap pour former un baluchon et y fourra son Ken, sa Barbie et son poster de Justin Bieber, puis elle attendit la nuit sans bouger.

À la nuit tombante, elle entendit sa belle-mère taper brutalement du manche à balai sur son sol marbré, et l'appeler d'une voix stridente :

- Reine des niaises ! Yaouuuuuurt !

Béregère-Adélaïde-Victoire enfila sa gabardine miteuse, puis son chaperon rouge ; elle saisit son baluchon, une lampe de poche et sortit dans le couloir :

- J'arrive, belle-maman ! cria-t-elle.

Puis elle se dirigea sans faire de bruit vers l'escalier qui menait à la sortie. Elle sortit précipitamment du château et, arrivée au portail, se retourna une dernière fois et fit un bras d'honneur à la bâtisse royale. Puis elle disparut dans la nuit noire.

Parvenue à la lisière de la forêt, la jeune princesse alluma sa lampe de poche mais n'était plus si fière. Les arbres semblaient dangereux, ils la menaçaient de leurs grandes branches. Comme elle se l'était promis, elle s'enfonça le plus profondément possible dans la forêt en courant. Mais plus elle s'enfonçait, plus elle avait peur, alors elle cessa de courir et marcha. À un moment, ne sachant plus dans quelle direction elle devait se diriger, terrorisée et affamée, elle s'effondra sur le sol et se

mit à pleurer à chaudes larmes, gros hoquets et grosse morve. C'est alors qu'un chasseur arriva. En réalité, c'était le loup déguisé en chasseur, mais elle ne le reconnut point.

- Bonjour, Chaperon rouge, l'interpella-t-il. Que fais-tu là ? Où cours-tu ainsi ?

La jeune geek cessa de pleurer et se moucha bruyamment.

- Je ne suis pas le Chaperon rouge, répondit-elle poliment.

- Ah non ? S'étonna le loup.

- Non, je suis Bérengère-Adélaïde-Victoire de la Tour de Ziemad-Rouat.

- Ah bon ? Tu ne vas pas chez ta mère-grand ?

- Ben non, j'en ai pas, de mère-grand. Par contre j'ai une mère-belle qui m'en a fait voir.

Le loup aurait aimé lui proposer de faire la course pour ensuite la dévorer, seulement elle se mit à lui conter toute son histoire et il ne put en placer une. Quelques heures plus tard, las de l'entendre et l'appétit coupé, il l'interrompit et prétexta un rendez-vous pour un vaccin afin de prendre congé d'elle.

La princesse se retrouva alors de nouveau seule et reprit ses pleurs, couchée en chien de fusil dans la mousse, le visage dans ses bras. Puis elle s'assoupit et se mit même à ronfler. Mais la faim la réveilla. C'est alors qu'elle vit que des rayons de soleil étaient apparus, et ils éclairaient autour d'elle des petits lapins tout mignons et des chevreuils tout gentils qui la regardaient avec curiosité.

Elle battit des mains à la manière des princesses.

- Oooh que vous êtes mignons ! leur dit-elle.

Voyant que la créature en jupons semblait aussi gentille qu'eux, les gentils petits animaux de la forêt s'en approchèrent en toute confiance et se mirent à lui faire des câlins. La jeune fille les caressa et les embrassa tendrement ; puis, ni une ni deux, elle attrapa un lapin et lui tordit le cou. Tous les autres animaux disparurent immédiatement dans les fourrés. Elle prépara un feu, fit cuire le lapin et le dévora comme un homme préhistorique qui n'aurait pas mangé depuis une semaine.

Mais il fallut poursuivre la route, aussi la jeune descendance royale se remit en marche, le baluchon par-dessus l'épaule. Elle marcha sans but pendant plusieurs heures puis, soudain, aperçut une chaumière. Elle s'approcha de cette jolie maison du fond des bois et vit que des vêtements étaient pendus sur des cordes à linge. Cela ne faisait aucun doute, la maison était bel et bien habitée !

Elle frappa à la porte : personne ne répondit. Alors elle tira la chevillette... et la bobinette chut. Hésitante, elle poussa la lourde porte qui s'ouvrit dans un grincement inquiétant, offrant alors le spectacle d'un salon rempli de meubles autour d'une table et de chaises, sept chaises pour être précis, et trouva sur la table sept assiettes de tailles différentes, contenant chacune une part de pizza.

Elle s'en approcha, s'empara de la plus grande part et mordit dedans à pleines dents.

« Pouah, trop chaud ! » se dit-elle en reposant la part de pizza dans l'assiette.

Elle croqua alors dans une part moyenne : « Trop froid ! » Puis elle repéra une toute petite part dans une toute petite assiette. Cette part de pizza était d'une température parfaite : elle n'en fit qu'une bouchée. « Délicieuse ! » pensa-t-elle. C'est alors qu'elle entendit chanter dans les bois. Quelqu'un arrivait !

Apeurée, la reine des niaises se dirigea vers le seuil de la porte restée ouverte, risqua un regard au-dehors et tendit l'oreille. Elle entendit des hommes chanter de plus en plus fort :

- *Eh Oh ! Eh Oh ! Eh Oh ! On rentre du Mac Do ! La la la la, la la la la ... Eh Oh, ! Eh Oh !, Eh Oh ! On rentre du Mac Do ! ...*

Sidérée, Bérengère-Adélaïde-Victoire vit alors s'approcher de la maison, marchant au pas, une file indienne de jeunes hommes curieux, dont le premier en poussait un assis sur un fauteuil roulant rouge et jaune. Ils étaient tous de tailles différentes : il y avait un géant, un nain, un enrobé, un assis (du coup), un chauve et deux autres de taille dite normale. C'était les sept beaux gosses ! Lorsqu'ils virent la jeune femme sur le pas de leur porte, ils stoppèrent net leur marche et cessèrent de chanter tous en même temps.

C'est alors que le plus musclé, celui qui poussait le fauteuil roulant, rompit le silence :

- Une fille !!!

Il écarta d'une bourrasque le fauteuil, qui se renversa en projetant son contenu dans les orties, puis se précipita vers la jeune fille. Pendant que ses amis relevaient le malheureux qui avait chu, le jeune homme aux tablettes de chocolat se présenta :

- Bonjour Mademoiselle, je m'appelle Celte. Mes amis et moi vivons dans cette humble demeure. Qui êtes-vous, et que faites-vous ici ?

La princesse se présenta, en lui tendant la main :

- Bonjour Monsieur, je m'appelle Bérengère-Adélaïde-Victoire. Avez-vous un ordinateur et une connexion Wifi ?

- Enchanté, répondit le beau gosse musclé. Oui, on a Wiwi, il s'appelle Wifi mais on l'appelle Wiwi parce qu'il dit toujours « oui » à tout et que son fauteuil est rouge et jaune comme la voiture de Oui-Oui. Il vous montrera son ordinateur.

Le jeune garçon appela ses amis :

- Venez, je vais nous présenter !

Les beaux gosses firent cercle autour de l'inconnue. Celte les informa du nom de la belle, puis il fit les présentations : le nain Atchoum, chargé de faire et défaire les lacets de tous ; le géant Goliath, qui coupe les branches trop longues des arbres et change les ampoules des plafonds ; le rondet Bigmac, responsable des commandes de *fast-food* ; le cuisinier Piment, chargé du micro-ondes, à la fois gay et gai, jeu de mot qui fit rire ses copains.

Puis Celte présenta le seul garçon chauve : Harry, le coiffeur ; et enfin, le meilleur fut réservé pour la fin, dans son fauteuil roulant : « Voici Wiwi, notre spécialiste...

La jeune fille l'interrompit brutalement, s'adressant directement à Wiwi :

- C'est vous qui avez un ordinateur et une connexion Wifi ?

- Oui ! User : LaPetiteMaisonDansLaForet ; Password : Oc8JO-As9*37fks!ci-KJNdn@87jS.

- Wifiiiiii ! gémirent les six autres garçons en chœur.

- Bon sang Wiwi, dit Celte. On t'a déjà dit de ne pas dire ça à n'importe qui !

La réponse de Wiwi n'entra pas dans l'oreille d'une sourde, oreille qui d'ailleurs avait déjà mémorisé le User et le Password.

- Mais entrons, reprit le jeune homme. Nous allions déjeuner, nous venons du Mc Donald où nous avons pris nos frites et nos sodas.

Ils prirent place autour de la table.

- Quelqu'un a goûté à ma pizza, dit Goliath d'une voix grave et mécontente.

- Quelqu'un a goûté à ma pizza, dit Bigmac en boudant.

- Quelqu'un a goûté à ma pizza, dit Atchoum les larmes aux yeux. Et il l'a toute mangée !

- Oooh ! dit Bérengère-Adélaïde-Victoire, gênée. Ça alors, c'est ballot.

Pour faire diversion, elle s'adressa à Celte :

- Et vous, quelle est votre spécialité ?

- Je chasse les moutons avec le balai, annonça fièrement le jeune garçon en bombant le torse.

La jeune fille imagina Celte avec délectation, assis sur son cheval au galop, le torse musclé au vent, pointant un manche à balai devant lui, la

brosse calée sous le biceps brachial, à la poursuite de grands troupeaux de moutons sauvages dévalant les pentes des plaines à toute vitesse.

Très intéressée, elle demanda :

- Vous attrapez des moutons au balai à dos de cheval ? Comment vous y prenez-vous ?

Celte éclata de rire :

- Non, je chasse les moutons sous les meubles ! Les moutons de poussière, bien sûr.

Dans la tête de la princesse, il fut difficile de remplacer l'image du vigoureux combattant par celle d'un chantonnant homme de ménage en tablier de soubrette.

- Mais racontez-nous votre histoire, reprit Celte. D'ailleurs vous resterez bien ici quelques jours ?

- Oh oui, je veux bien, si c'est possible.

- Alors tutoyons-nous, vous voulez bien ?

- Ça marche, ma poule ! s'exclama la princesse dont le processus d'intégration était déjà rendu à 80%.

Elle raconta sa longue histoire aux sept beaux gosses, qui n'en revinrent pas, qu'une telle dépendance à un jeu vidéo puisse développer tant de haine. Car eux n'étaient passionnés que de jeux de plateau, à l'extérieur, au grand air ensoleillé de la forêt.

D'ailleurs, ils suggérèrent à leur nouvelle amie d'y participer ; celle-ci répondit que peut-être, plus tard, elle ferait un essai, mais que dans l'immédiat elle souhaitait se reposer et qu'en conséquence, elle se retirerait dans ses appartements.

Pour tout appartement, la jeune fille s'était vu confier une mansarde ; cependant, elle ne s'y arrêta pas : puisque les garçons devaient ressortir jouer aux jeux de rôles après déjeuner, elle se glissa discrètement dans la chambre de Wiwi pour se connecter. En leur absence, elle se replongea dans Fornite, rattrapa son retard, mit la pâtée à tous ses adversaires et redevint la grande championne du jeu.

Jusqu'à ce moment, dans le château, la reine de la Tour de Ziemad-Rouat deuxième du nom était satisfaite de ce que lui disait son miroir magique. En effet, depuis que sa belle-fille avait disparu, il lui annonçait de nouveau qu'elle était la meilleure à Fornite dans ce pays, et elle en avait conclu que la petite s'était suicidée et qu'elle devait se décomposer dans un coin.

Mais ce jour-là, lorsqu'elle prit son smartphone pour sa dose quotidienne de narcissisme, elle fut stupéfaite de la réponse du miroir :

- Vous êtes très bonne à ce jeu, ô ma reine. Oh oui, sans aucun doute, même si vous ne jouez plus depuis quelques jours ! Mais voilà, c'est-à-dire que... Bérengère-Adélaïde-Victoire est cent fois meilleure que vous ! Désolé mais je passe dans un tunnel, ça va couper, au revoir.

Elle ressentit comme un coup de poignard dans le cœur, car elle comprit instantanément que la reine des niaises non seulement n'avait point trépassé, mais qu'en plus elle devait être dans une sacrée forme pour être redevenue la meilleure à Fornite de toute la Bretagne.

Jamais la reine qu'elle était n'avait été humiliée de la sorte, a fortiori à distance. Mais cela ne se passerait point comme ça. Puisqu'il le fallait, elle empêcherait elle-même Bérengère-Adélaïde-Victoire de jouer. Qu'on se le dise !

Elle prit une chaise et s'en servit pour tout casser dans sa chambre.

- Je la retrouverai ! hurlait-elle à tout bout de champ. Je la retrouverai et je me vengerai !

Une sonnerie retentit à la porte de la maison des sept beaux gosses, suivie d'un hennissement. Bérengère-Adélaïde-Victoire descendit puis alla ouvrir la porte. Quelle ne fut pas sa surprise de constater qu'un prince charmant tout droit sorti d'un conte de fées, vêtu de collants et d'une cape, lui souriait de ses dents blanches en tenant le harnais d'un magnifique cheval. Il la salua en soulevant son chapeau à plume :

- Bien le bonjour, gentille damoiselle aux beaux yeux qui brillent de mille feux comme deux saphirs dans la nuit.

- Oh grand fou, lui répondit ladite damoiselle, flattée. Vous savez parler aux femmes fatales, vous.

- J'ai bien essayé de tirer la chevillette, mais la bobinette n'a point chu, poursuivit le prince. Je viens déposer un doux baiser sur vos lèvres couleur de sang afin de vous sauver la vie, pour qu'ensuite nous nous mariions.

Devant les saphirs écarquillés de la damoiselle, le prince charmant pouffa :

- Oh l'autre eh, elle sait même pas comment ça se passe entre un homme et une femme, pff la honte...

- Mais pourquoi vous voulez me sauver la vie ? demanda la jeune fille avec suspicion.

- Ben à cause de la pomme, cela dit vous semblez plutôt avoir la pêche.

- Ah je vois, vous êtes Guillaume Tell ?
- Hein ? Non, qui c'est, celui-là ? Mais vous, vous êtes bien Blanche Neige ?
- Vous trouvez que j'ai une tête de chochette ? Vous vous trompez de conte, c'est sûrement dans une autre forêt.
- Aucun souci, répondit le prince en se remettant en selle. Cette fois, je vais utiliser mon GPS.
Il s'éloigna au galop en criant :
- Bien le bonjour chez vous !
Sans plus chercher à comprendre, la reine des niaises haussa les épaules et rentra dans la maison.

Pendant ce temps, dans le château, la reine remua une dernière fois la potion magique qu'elle venait de préparer, à base d'une queue d'un rat mort depuis dix-neuf ans, d'un ver de terre de dix-neuf centimètres, de dix-neuf crottes de lapin et d'un virus de la COVID 19. Elle saisit une clef USB, l'accrocha au bout d'une ficelle et la trempa dans la mixture, en récitant la formule magique tirée de son vieux grimoire :

*Trempe la clef dans le chaudron pour qu'elle s'imprègne de poison !
Là, sur le plastique, le symbole du néant paraît.
Clef devient rouge pour tenter Reine des niaises, pour donner envie de te brancher !*

Puis elle éclata d'un rire de dingue. Elle posa sa clef sur un panier rempli d'autres clefs USB.
La potion était redoutablement efficace, mais il y avait un prix à payer : quand Bérengère-Adélaïde-Victoire branchera la clef dans un PC, non seulement celui-ci plantera et tout le réseau Wifi de la maison avec, mais aussi, le château de la reine disparaîtra instantanément. Cependant, le sacrifice en valait la peine ! À fond dans son trip, elle se déguisa en installateur de Fibre, accrocha son panier à son bras et partit clopin-clopant sur le chemin de la forêt.

On sonna de nouveau à la porte de la maison des sept beaux gosses.
Agacée, l'adolescente rouspéta :

- J'en ai marre que personne ne tire la chevillette afin que la bobinette chût ! J'en ai marre de descendre !
Elle ouvrit la lourde porte dans un grincement angoissant. L'installateur de Fibre souleva sa casquette :

- Bien le bonjour, gente damoiselle ! Vos beaux yeux...
- Arrête ton char mon lapin, on me l'a déjà faite. C'que vous voulez ?
Magnez-vous le cul, j'ai une partie de... euh... j'ai une omelette géante sur le feu pour toute la famille.

- Je vois que damoiselle a la fibre maternelle. Ça tombe bien, je suis un installateur de Fibre, et j'ai dans mon panier plein d'abonnements vachement cools.

À la fois enthousiaste et affolée, l'adolescente agita en l'air ses mains de princesse :

- Ooooh hélas... je suis dénuée de toute thune.

- Ah mais le forfait auquel vous souscrirez aujourd'hui est entièrement gratuit ; et ce, pour une durée illimitée, précisa l'installateur. Jamais vous ne paierez la moindre mensualité, nous lançons cette campagne pour faire de la publicité à notre entreprise !

Très intéressée, la jeune fille se saisit de la clef USB rouge que la sorcière déguisée lui tendait.

- Toutes les instructions sont dans la clef. Je vous salue bien bas, clama la fausse voix masculine qui appuyait une révérence faisant descendre la casquette jusqu'au sol.

Puis l'homme partit se cacher plus loin dans la forêt en riant sous cape sous sa cape.

Béregère-Adélaïde-Victoire fonça dans la chambre de Wiwi, ralluma l'ordinateur en veille, tapa le mot de passe Oc8JO-As9*37fks!ci-KJNdn@87jS et brancha la clef USB. Elle l'ouvrit mais ce qui se passa alors n'était pas ce qui était prévu : au lieu de voir apparaître un dossier rempli de fichiers, elle vit son écran devenir tout noir, puis tout bleu avec plein de mots « virus » apparaître en blanc.

Puis l'écran s'éteignit, n'affichant plus qu'un point blanc en son centre.

Une demi-heure plus tard, quelqu'un sonna encore une fois à la porte. Béregère-Adélaïde-Victoire descendit à contrecœur pour ouvrir la porte. Le comptable, marquis Philibert-Hubert de la Motte de Beurre de Missel, se tenait devant elle, un croc rose à la main, un de ces sabots confortables en plastique léger.

- Bonjour, Béregère-Adélaïde-Victoire. Je vous cherche partout depuis des jours, la reine votre belle-mère m'avait dit que vous me kiffiez grave et que vous vouliez sortir avec moi. Je suis d'accord bien sûr, pour une fois que cela m'arrive. Mais cela me paraissait trop beau, aussi j'ai fait essayer ce croc à toutes les jeunes filles bonnes de la région, je veux dire... *bonnes à marier*, en promettant d'épouser celle dont le peton s'accordera parfaitement avec. Mais hélas, mon croc ne

va à personne, et il ne reste plus que vous. Aussi, je me permets de bien vouloir vous demander de bien vouloir avoir l'obligeance...

- Est-ce que c'est gratuit ? l'interrompit la jeune bonne.

- Oui, oui, bien sûr ! répondit le marquis, une lueur d'espoir dans ses yeux glauques.

Alors Bérengère-Adélaïde-Victoire retira une Converse et tendit son mignon petit pied de princesse.

Philibert-Hubert s'agenouilla, fit glisser le pied princier dans le croc... qui s'ajusta parfaitement.

- Vous êtes ma dulcinée ! s'exclama le comptable avant de tendre ses babines en vue d'échanger un doux baiser.

- Plus tard, rétorqua la princesse. Pour le moment je vous offre un café, si vous voulez.

Elle tourna le dos au comptable pour le précéder dans la maison. Celui-ci la suivit de près et, la voyant ainsi rouler du popotin dans son jupon, la chevelure rousse et bouclée au-dessus de ses épaules frêles à la peau veloutée, rejoignant une chute de reins à faire damner un saint et une taille de guêpe à faire trembler un apiculteur, ne put résister à la tentation de la fesser.

La créature divine fit volte-face et lui administra illico un vigoureux soufflet qui lui fit faire trois tours dans son slip.

- Goujat ! s'exclama-t-elle, furieuse.

- P... pardon, bredouilla le visqueux, la main à la joue.

Quelques minutes plus tard, tandis que tous deux étaient assis à table, le comptable dit :

- Je dois vous avouer quelque chose. La reine votre belle-mère m'a confié qu'elle vous donnerait une clef USB infectée pour que vous plantiez votre PC et votre réseau. Je devais garder le secret, mais je me suis dit que comme je m'y connais en informatique, si je vous sauvais la vie, vous m'épouseriez. Alors me voilà : c'était en réalité le principal motif de ma venue.

- Peine perdue, mon bon ami. J'ai tout réparé en vingt minutes, tout fonctionne de nouveau.

Tour à tour stupéfait puis déçu, le comptable promena alors son regard à travers la cuisine, à la recherche d'une nouvelle idée.

- C'est le bordel, ici, dit-il. C'est vraiment crade, et il y a une vaisselle d'au moins huit jours dans l'évier. Vous ne faites jamais le ménage ?

- Pourquoi ? Je devrais ?

- Allô quoi, rétorqua le comptable, geste à l'appui. T'es une fille et tu fais pas le ménage ?

- Et toi, répliqua l'adolescente, t'es comptable et t'es quand même débile ?

Le geek se calma et réfléchit :

- Peut-être que si je nettoie tout, vous accepteriez de m'épouser ?

- Peut-être, répondit la jeune fille en souriant malicieusement.

Philibert-Hubert s'affaira immédiatement.

Un tablier autour du coup, Philibert-Hubert de la Motte de Beurre de Missel lavait des assiettes, tournant le dos à l'ingénue.

- Que voudrez-vous que je fasse ensuite, ma mie ? demanda-t-il.

- *Ma mie* ? répéta la princesse. Elle regarda sa poitrine. C'est une allusion à mes miches ??

- Non, non, s'empressa de la rassurer le comptable. C'est une expression, certes ancienne mais...

- Ok, pas de souci. Alors après, vous ramasserez tout le linge sale qui traîne et le mettrez dans la corbeille. Ensuite vous passerez l'aspirateur dans toutes les pièces, puis vous laverez le sol de la cuisine et de la salle à manger. Ah, et vous ferez la poussière aussi, partout ; puis les carreaux, ça va de soi.

Toutes ces tâches exigées semblaient en dire long sur la récompense espérée. Aussi, rempli de joie et d'espérance, le vieux garçon enchaîna :

- Nous nous marierons, nous ferons un grand mariage en grandes pompes et grande robe blanche traditionnelle...

- Ça ne va pas ensemble, répliqua la jeune fille.

- Mais non, rit Philibert-Hubert. C'est une expression ! « En grandes pompes » signifie dans une grande salle de château avec mille invités, une cérémonie mémorable, avec demoiselles d'honneur et sortie d'église sur fond de *Oh happy day*, un banquet immense et un grand bal jusqu'à l'aube. Il y aura des journalistes, je porterai un costume queue-de-pie et un chapeau haut-de-forme, et à la fin nous nous éclipserons pour notre nuit de noces, unissant nos corps nus sur une peau de bête devant la cheminée. J'ai hâte d'y être !

Bérengère-Adélaïde-Victoire réprima une nausée.

- Ensuite, poursuivit le célibataire, nous partirons en voyage de noces. Nous visiterons la charmante ville de Bruz et ses alentours ! Puis nous achèterons une maison. Pendant que je chasserai le chevreuil dans la neige et le blizzard, que je rapporterai pour que vous confectionniez une robe pour vous avec la peau et prépariez de bons repas avec le reste, vous entretiendrez la maison, laverez le linge à la rivière, concocterez de belles tartes aux pommes...

L'adolescente bailla puis se leva. Elle rejoignit son invité et se mit à chanter :

- *Silence en travaillant !*

♪♪♪... ♪ ... ♪ ... ♪ ... ♪ ...

Et le balai paraît léger si vous, vous la fermez !

Le marquis stoppa son monologue.

- *Frottez en vous taisant !* continua la reine des niaises derrière son épaule.

Mhm-mhm-mhm mhm mhm mhm mhmmm ♪

Que ça va vite quand une gonzesse vous force à travailler !

Elle se dirigea vers l'escalier :

- *En nettoyant la chambre, Pensez que ça f'ra mal si elle v'nait à descendre ! Soudain vos pieds se mettront à danser... ♪*

Quelques heures plus tard, la jeune fille descendit pour voir où en était son invité dans son dur labeur. Pendant que celui-ci, épuisé, frottait le sol à genoux avec une serpillière, elle constata que tout était propre et décida de mettre fin à son calvaire.

- Debout, marquis ! ordonna-t-elle. C'est bien, cela suffira, vous pouvez arrêter.

- Merci, mademoiselle...

- Mais je ne puis vous épouser. En effet, je suis promise à un crapaud, que j'ai rencontré. Dès que je l'embrasserai, il se transformera en beau prince et m'emmènera sur son étalon fougueux. Il parle, vous savez, et nous sommes déjà intimes, il m'appelle déjà BAV.

- Bave ? Parce que c'est un crapaud ?

- Mais non, BAV sont les initiales de mon prénom, voyons ! Qu'il est con, lui.

- Parce que vous croyez à ces conneries ?

- Pourquoi pas ? Vous croyez bien aux contes de fées, vous !

Mais le marquis fut finalement content d'être libéré de ce qui s'annonçait comme une vie infernale. Il prit congé très vite, en courant. Il courut loin, très loin, jusqu'à l'horizon. Certains disent qu'il court encore.

Épilogue

La méchante reine, cachée dans la forêt, avait demandé à son miroir magique qui était la meilleure à Fornite dans ce pays. Le smartphone avait répondu que c'était de nouveau Bérengère-Adélaïde-Victoire de la Tour de Ziemad-Rouat. Malade de jalousie, elle avait demandé alors qui était la meilleure de toute la France, et c'était encore Bérengère-

Adélaïde-Victoire. Elle avait alors piétiné son téléphone jusqu'à le réduire en miettes et s'était effondrée au sol pour pleurer dans les manches de son veston d'homme.

Les sept beaux gosses étaient passés par là en chantant :

- *Eh Oh ! Eh Oh ! On rentre du plateau ! La la la la, la la la la ! Eh Oh ! Eh Oh ! On rentre du plateau ! ...*

Ils étaient tombés sur la femme travestie qui leur avait expliqué qu'elle n'avait plus rien ni nulle part où aller, à cause de sa « tarée » de belle-fille. Ils lui avaient alors promis de discuter avec leur invitée de l'éventualité de l'héberger, elle aussi.

Mais Bérengère-Adélaïde-Victoire avait gagné un grand concours de Fortnite et elle était devenue la meilleure de toute l'Europe.

Obligée de prendre congé de ses amis, la jeune fille leur fit ses adieux et rejoignit la Jet-set et les plateaux de télévision qui l'attendaient. Devenue sixième milliardaire du monde, juste après Mark Zuckerberg, elle monta un groupe de dessinateurs de bandes-dessinées, dans un coin secret entre Bruz et Laillé, et prit en charge les frais de leurs matériels. Le petit groupe publia de nombreux recueils de planches, devint célèbre et populaire, fit l'objet d'une série télévisée à grand succès et tout le monde s'arracha ses œuvres, surtout pendant les cinquième et sixième confinements totaux forcés.

Les sept beaux gosses furent souvent invités à des soirées en compagnie de la reine des niaises. C'est durant ces soirées que chacun des beaux gosses trouva chaussure de vair à son pied.

Mais ils voulurent continuer à vivre tous ensemble, aussi leur amie leur acheta un immense château où ils furent heureux et purent jouer aux jeux de rôles dans l'immense jardin.

La méchante reine fut acceptée dans le mode de vie des sept beaux gosses. Elle s'était trompée, ils n'étaient pas des *geeks* (sauf Wiwi), et elle voulut jouer aux jeux de rôles en pleine nature avec eux. N'ayant pas le choix, elle en accepta les conditions : astiquer tout le château toute la journée, ce qu'elle fit en chantant « *Ta gueule, rossignol* », « *Jamais mon prince ne viendra* » ou « *Ce rêve affreux, je n'y crois pas, c'est douloureux* ». Aussi, le soir, dans son lit, elle se mit à rêver qu'elle était libre et qu'elle chantait en tournoyant « *Libéréeée, délivréeée, je ne mentirai plus jamais !* »

FIN

Remarqué par le jury
Christelle COÏC
CELAR SPORTS
Ligue Ouest

L'histoire du petit vieux qui tua la Littérature

De ce titre, il n'y a pas grand-chose à espérer. Tout est dit. La conclusion de l'histoire est donnée, et il faudrait être aveugle pour ne pas la voir. Quel intérêt alors, que de lire et peut être évaluer ce qui va suivre ? Point de chute, de surprise. C'est un peu comme si, dès le début de *Titanic*, le film était mis sur pause, et que James Cameron annonçait qu'à la fin Di Caprio mourrait, façon glaçon dans un verre de vodka. Brisant de fait le quatrième mur et désarçonnant avec force le spectateur, qui ne manque d'ailleurs pas de le maudire, se sentant profondément trahi. Plutôt que d'attendre avec attention le dénouement, celui-ci se concentre alors sur le contenu. Et il s'interroge, il se demande ce qui peut bien faire que le héros en arrive là. Alors, au lieu de considérer le début et la fin avec trop d'attention, il se concentre et scrute la matière qui fait le corps de l'histoire. Il se penche sur les événements qui la jalonnent. Voilà peut-être tout l'intérêt de l'histoire du petit vieux qui tua la Littérature, après tout, celui-ci sait très bien que fini, il l'est presque, et qu'il vaut mieux s'attarder sur ce qu'il a vécu que comment il a terminé. C'est donc l'histoire du petit vieux qui tua la Littérature, titre un peu arrogant et surfait, on en conviendra aussi sûrement qu'il y avait assez de place pour deux sur cette fichue porte en bois.

Il était une fois un vieil homme. Un vieil homme pauvre, qui se déplaçait de patelins en patelins en quémendant de la nourriture à chaque porte. Des haillons qu'il traînait avec lui, on ne remarquait que rarement qu'ils étaient sales, pleins de poussière et de boue, tant ils en étaient imprégnés au point de devenir aussi marron que de la terre fraîchement labourée. Aussi, on pensait très souvent que c'était là leur couleur naturelle, et que la profondeur de celle-ci ne pouvait qu'être signe de la bonne qualité du tissu d'origine. La pluie elle seule avait conscience du niveau de saleté des froques de cet homme, lorsque, par inadvertance, il se retrouvait pris dans ses affres. Il se mettait alors à courir aussi vite qu'il le pouvait, zigzaguant et slalomant, à la manière d'un lézard qui vous file entre les doigts. À la différence qu'il est très difficile d'échapper aux milliers de petites gouttes qui tombent du ciel. Un spectateur aurait donc trouvé cette scène très étrange, dans la mesure où, à défaut de réellement éviter ses agresseurs liquides, il semblait en vérité les provoquer. Voire, il aurait pu ironiquement prendre pareille déambulation pour une danse rituelle destinée à se procurer les bienfaits du ciel.

Il y a en revanche fort à parier que la traînée noirâtre qu'il laissait

derrière lui ne manquait pas de clairement indiquer que, à défaut de la froideur et de l'humidité de cette eau céleste, c'était plutôt la propreté qu'il craignait. Comme s'il avait formé autour de lui une carapace protectrice, faite de transpiration et autres fluides corporels dont la perte le laisserait dans un état de faiblesse dénudée.

Ce vieil homme donc, était plutôt chaleureusement accueilli dans les villages où il allait. Déjà parce que, miracle du ciel ou de la chimie, il ne se dégageait de lui aucune odeur, ce qui lui permettait de ne pas se faire claquer la porte au nez.

Ensuite parce que, malgré lui, ce vieil homme était, il faut le dire, assez drôle. Ne sachant pas grand-chose et n'ayant certainement pas plus fréquenté d'écoles qu'il n'avait vagabondé, il répondait systématiquement, lorsqu'on lui posait une question, soit quelque chose de très terre-à-terre, soit quelque chose de complètement à côté de la plaque. Un jour, par exemple, l'homme d'église, l'ayant accueilli alors qu'il fuyait une douche orangeuse, lui demanda s'il croyait en Dieu. Qu'est-ce donc que ce bonhomme ? fut la première réponse qui lui vint à l'esprit.

Le curé, étant celui qui gérait le catéchisme, avait l'habitude d'entendre de la bouche des enfants ce genre de réaction. Bien qu'ici prononcés par un homme qui avait l'air d'être deux fois son aïeul, ces mots eurent une consonance étrange à ses oreilles.

L'autre, qui avait levé les yeux vers lui, ne put s'empêcher de remarquer la lueur d'incrédulité qui passa dans ceux du curé, et tout de suite lui demanda s'il le renverrait dehors dans le cas où il lui avouerait un paganisme bien que ce mot, de loin trop complexe, n'effleurât jamais sa mémoire, ni ses lèvres d'ailleurs.

Ce dernier fut une nouvelle fois surpris de pareille réaction, mais également de voir dans le regard du vieux la même expression que celle qu'il trouvait chez les petits enfants. Cette fois-ci complètement désarmé, il ne dit rien et partit chercher une couverture, puis il invita le vieil homme à partager son dîner, comme on en attendrait d'ailleurs pas moins de pareil saint homme.

Le repas lancé, il lui demanda : « Vous n'avez donc jamais entendu parler de Dieu ? Alors qu'ils étaient affairés autour d'un bol de soupe.

- Jamais non, répondit-il avant d'engloutir une pleine lampée.
- Vous n'êtes jamais entré dans une église auparavant ?
- Vous voulez dire une grand' maison toute vide comme la vôtre ? Pour sûr que ça m'est déjà arrivé !
- Et on ne vous y a jamais parlé de Dieu ?
- Bah c't'à dire que la première fois que j'ai voulu m'y aventurer, on m'a

prêté d'mauvaises attentions, alors j'm'y suis enfui, 'comprenez, pas envie d'finir ent' quat' murs. »

Le curé lui demanda d'éclaircir. « C'est qu'vous comprenez, il f'sait nuit et puis il allait pleuvoir, on entendait l'ciel qui beuglait. Alors comme c't'e nuit je m'suis allé frapper à la porte la plus proche. La même bâtisse que vous, mais personne ne m'a entendu. Mais la porte n'était point fermée à clé. Alors, comme que j'voyais qu'la pluie allait arriver et avec elle son malheur, bah je suis rentré en d'dans. Sauf que, y'avait aucune lumière. Le noir complet. Et puis un courant d'air a claqué la porte derrière moi. Alors là, bah c'était pire, j'y voyais rien de rien. Puis j'ai cru voir un bonhomme tout au fond quand un éclair a frappé au dehors. Alors j'me suis avancé. Sauf qu'au moment où je venais de monter une drôle de marche, j'ai entendu une porte qui claquait. Et puis une voix qu'a crié « Au voleur ! » plusieurs fois, alors moi j'suis parti sans demander mon reste pendant que l'autre me courait. D'étrétique qu'il m'a appelé.

- D'hérétique vous voulez dire ?

- Ah oui, ce doit être ça, hé-ré-ti-que, confirma-t-il en articulant du mieux qu'il put toutes les syllabes. »

Le curé s'amusa à imaginer un confrère courir après ce pauvre hère qui avait très certainement dû prendre une statue de la Vierge pour vraie, et qui ce faisant s'était avancé jusqu'à l'autel. Le curé lui demanda ensuite s'il voulait l'entendre parler de Dieu et lui expliquer qui il était. Ce à quoi il répondit qu'il était fatigué et lui demanda, si cela ne le dérangeait pas, qu'il s'en aille aussi vite que possible dans les bras de Morphée. Le curé, absolument pas blessé de pareille démonstration de désintérêt pour la question divine, accepta et le conduisit dans la grange attenante à la minuscule dépendance qu'il occupait. Là-dessus, l'autre lui souhaita bonne nuit et s'effondra sur un ballot de paille et, immédiatement, il tomba dans un sommeil profond et terriblement peu silencieux. Amusé par un tel personnage, le curé se coucha ce soir-là les rides tiraillées par un sourire sincère.

Ce petit vieux donc, qui craignait la pluie et amusait les gens par son innocente ignorance, vivait en la très lointaine contrée de Littérature.

Ce pays très ancien, pratiquement aussi vieux que le premier homme, semblait avoir toujours existé. De mémoire de sage, on ne savait guère plus à quand remontait sa fondation, et pourtant Dieu - tiens le voilà rendu là, lui - seul sait quelle importance on porte là-bas aux archives. Il existe tellement de traces écrites du passé que, pour prétendre au statut d'archiviste, il faut auparavant trouver le courage d'affronter huit longues années d'enseignement de matières aussi diverses que « paléontologie des Lumières », « escalade en rappel de bibliothèques »

ou encore subir la formation aux « soins d'urgences post-avalanche impressionniste » rendue obligatoire par décret après qu'une overdose généralisée de dadaïsme avait eu lieu alors que se déroulait une expédition dans les grottes du Mont Leblanc, tristement célèbres pour ses cratères juvéniles remplis d'une lave aux propriétés terriblement onanistes qui, chaque année, faisait des victimes chez les plus jeunes des étudiants, pas assez vieux pour être vaccinés contre pareil fléau, provoqué par contact muqueux, et qui pouvait entraîner une surdité momentanée.

Les plus talentueux de cette élite tant intellectuelle que physique se distinguaient par l'obtention d'un « diplôme de résistance à la torture » dont les épreuves, que l'on hésitait chaque année à interdire tant elles pouvaient sembler inhumaines, consistaient pas moins qu'en la lecture ininterrompue de l'entièreté du récit de *La recherche du temps perdu* écrit par un maître des techniques de destruction et d'embrouillage mental. Guide suprême de l'étirement du temps justement, dont la légende dit qu'il aurait fait craquer même les plus hardis guerriers, vétérans pour certains des campagnes humanistes, avec pour seul instrument une petite, minuscule et insignifiante madeleine. Petite boule de farine qui lui avait même permis de faire avouer au parrain de l'Ordre buzzatien l'emplacement d'une cargaison pleine de sable du *Désert des Tartares*, dont la commercialisation avait été rendue interdite depuis que certains avait découvert ses propriétés hallucinogènes.

Un pays de Littérature donc, dans lequel le pouvoir suprême n'était non pas détenu par un roi tout puissant comme l'on n'aurait pu s'y attendre, mais bel et bien par une assemblée de citoyens arrivés là après que l'on avait reconnu leurs hautes qualifications. Attention, tout lecteur averti doit comprendre qu'il ne s'agit pas là d'une démocratie, non, mais bel et bien d'une aristocratie. Et oui, n'en déplaise aux libéraux de tout bord, mais en ce pays de Littérature nulle élection législative, présidentielle et que sais-je... non, non une assemblée de douze hommes, théoriquement mixte, mais, dans la pratique, rares avaient été celles à y briguer un siège. Nous ne nous attarderons néanmoins pas plus sur le fonctionnement complexe de ce système politique, mais toujours est-il que ces douze sages étaient à chaque fois les étudiants les plus remarquables et remarquablement doués de leur génération et de bien d'autres. Ainsi, on avait pris pour habitude de les nommer vulgairement « philosophes-rois » en référence à l'auteur d'une vieille comptine pour enfant mettant en scène les premiers hommes des cavernes.

Afin d'éviter que l'on s'éparpillât en une multitude de récits et précisions analogues qui freineraient la progression des aventures de notre

septuagénaire mi-homme mi-poubelle, évoquons maintenant le fait, l'élément, la pierre angulaire sur laquelle repose ce petit pays de Littérature, qui le rend si particulier. Au-delà de sa composition géographique et de son organisation, il faut en effet évoquer une règle, devrait-on même dire une loi, qui régit la vie de ses habitants. Cette loi est très simple, elle consiste en ce que chaque homme et femme doive, avant vingt-cinq ans révolus, présenter une Œuvre. Celle-ci ne prend d'autre forme que celle d'un écrit, de littérature, cela va de soi. Évalué par un jury composé de maîtres et experts bibliothécaires, celui-ci reçoit une note, qui va de Sacrée Bouse, soit un zéro pointé, jusqu'à Sainte Révélation, note qui ne fut, dans toute l'histoire de ce petit pays de Littérature, attribuée qu'une seule fois, à un certain monsieur Christ qui avait de son côté réalisé une excellente autofiction, narrativisée, allégorisée à souhait, mais surtout extrêmement prenante, seul livre d'ailleurs qui soit encore aujourd'hui recommandé, de la sortie de la maternité à l'entrée au cimetière.

Les Aventures du Ninja Céleste au Pays d'Alix se vendaient maintenant en saga, versions commentées, annotées et relues par une variété si grande de spécialistes, parfois autoproclamés, que l'on commençait à se demander si le texte original n'aurait pas, à force d'être lu, relu, annoté, interprété, simplifié pour les tout-petits, perdu un peu de sa substance.

Toujours est-il que cette note déterminait les possibilités offertes à l'individu de s'élever socialement. Ainsi, si l'on obtenait une note en dessous de la moyenne, soit de Sacrée Bouse à Vinaigre Oculaire, alors il ne fallait pas espérer pouvoir atteindre les plus hautes fonctions, mais on pouvait être certain de finir sa vie en tant que boucher, boulanger, forgeron et autres métiers manuels à peine regardés de haut par les élites purement intellectuelles de la capitale, Parylone.

Une note comprise entre douze et quinze permettait de se hisser dans l'administration du pays, aux départements aussi multiples qu'il existe de genres littéraires. Passé le seize, autrement dit Lueur Talentueuse, il devient possible d'entamer les études de bibliothécaire. Les trois autres niveaux quant à eux assurent une progression de carrière des plus rapides. Le dix-huit, qui porte la mention Genèse de Génie est un prérequis obligatoire à qui espère un jour siéger sur un fauteuil de philosophe-roi.

Ainsi, il était obligatoire que chacun, passé ses vingt-cinq ans, se fit recenser comme ayant produit son Œuvre, question de sécurité publique et de cohésion sociale.

Or, pour en revenir au petit vieux, celui-ci n'avait, de sa longue et

fastidieuse vie, jamais été contrôlé par quelque agent de sûreté publique que ce soit, et de ce fait, on ne l'avait jamais embêté avec son certificat d'Œuvre. Mais il vint un jour de printemps, de ceux où les coucous, mésanges et autres hirondelles se réveillent, où tout changea pour le petit vieux. Alors que gaiement il sifflotait un air joyeux, plein de rebondissements et de frétillements, comme la joie intérieure qui l'habitait de savoir les nuits à la belle étoile de retour, les baies sucrées et les fruits de nouveau à sa portée et les beaux jours pour lui tout prêts, il tomba nez à nez avec une patrouille.

Comment reconnaît-on une patrouille, dira-t-on ?

À l'odeur.

Une patrouille, ça sent le tabac froid, la clopinette. Ça sent un peu l'apéro aussi, une patrouille, parce que les après-midi sont longs, en Littérature, et qu'il faut parfois un bon remontant pour tenir jusqu'au bout. Le petit vieux, qui pourtant ne savait pas grand-chose, avait, de toute sa vie, appris qu'il fallait mieux éviter les patrouilles. Non pas qu'il ait fait quelque chose de mal, non, disons plutôt que pour peu qu'il tombât sur un agent en manque d'action, il y ait de fortes chances pour que celui-ci lui causât volontairement des ennuis. Les histoires de vagabonds étrangement passés à tabac étaient légion. Aussi, dès lors qu'il les aperçut, son premier réflexe fut de tourner les talons. Mais c'était trop tard, et puis à son âge on manque parfois cruellement de ressources, le corps n'ayant plus la même énergie qu'avant.

Rattrapé et interpellé, on voulut savoir où il allait. Il répondit en dévoilant un sourire édenté qu'il se rendait dans la ville la plus proche pour y proposer ses services d'homme à tout faire.

Ce sur quoi les agents de sûreté le moquèrent, disant qu'à son âge, le seul endroit où il pourrait se rendre utile, ce serait au cimetière. Craignant les augures dont pareil humour se faisait le prophète, le petit vieux mentionna le nom du curé qui lui avait ouvert ses portes, pensant qu'ainsi, il éviterait peut-être de s'attirer les foudres de ces hommes de foi. Que nenni. Si, à l'entente du nom ils comprirent qu'il valait mieux éviter de se défouler sur le pauvre homme et de laisser des traces de leur passage, ils se dirent qu'à défaut, ils pourraient toujours l'envoyer croupir quelque temps dans un cachot. L'humidité, le froid, la faim et les rats s'occupant de ce qu'ils ne pouvaient se permettre. Que l'on comprenne bien que ces messieurs auraient adoré jouer de leurs poings et appliquer les quelques notions de boxe que chaque samedi ils allaient perfectionner. Mais, pour peu que ce clochard aille se plaindre au père Barnabé, seul le Diable sait ce que Dieu leur aurait ensuite réservé, une fois l'arme à gauche.

En effet, dans leur esprit, le père Barnabé était les yeux et les oreilles de Dieu, et tout ce que le père Barnabé ne voit pas ou n'entend pas, Dieu ne le sait pas. Malgré tout, infliger une rouste à ce vieillard squelettique risquerait de le tuer à coup sûr. Et comme tuer, c'est méchant et surtout puni d'une éternité de souffrance, autant que ce soit la nature qui le rappelle à lui, même s'ils l'aident un peu. Or, pour envoyer quelqu'un en prison, il faut un motif. On en conviendra.

Ce motif, c'est une sacro-sainte phrase, presque une formule magique qui permet de l'invoquer :

« Papiers siouplaît ? »

Et là, contre toute attente, le petit vieux sort un bout de cuir une bonne centaine de fois rapiécé, et encore on frôle l'euphémisme, et en tire des papiers en parfait état, parfaitement en règle.

Le premier réflexe eut été de crier à la sorcellerie. En l'occurrence, c'est surtout le dégoût de ne pas se défouler qui inonde les cavités crâniennes des hommes de loi. Soudain, le brigadier-chef a, comme on dit dans le jargon, « une ampoule qui s'casse su'l'crâne ». La caboche creuse de celui-ci en pâtit, mais accouche d'une étincelle de génie - un éclair eût été hyperbolique - qui lui fait esquisser un petit sourire pervers, le même que celui du gamin qui vient d'en faire condamner un autre, innocent.

« Peut voir vot' déclaration d'Œuvre siouplaît ? »

Alors, là le vieux, il ne comprend plus rien. Il cherche, il trifouille et triture son petit bout de cuir dans tous les sens, mais rien qui ne puisse sustenter ces hommes-là. Ni une ni deux, le voilà en cellule, dans le noir, le froid, l'humidité, pas encore la faim, pas encore les rats, mais déjà le supplément cafards.

Or, vous vous doutez bien qu'on ne tue pas la Littérature en croupissant dans un cachot.

En fait, il se trouve que l'un des hommes qui l'y a envoyé est un fonctionnaire on ne peut plus zélé, qui a rédigé un rapport sur cet incident.

Incident et rapport remontés jusqu'à son chef de service, puis au chef de service de son chef de service, et ainsi de suite.

De fil en aiguille, et par un coup du destin on ne peut plus bien frappé, ce rapport en vient à se retrouver sur le bureau d'un des Douze.

Celui-ci est on ne peut plus choqué qu'un tel grain de sable se soit immiscé dans les rouages un peu trop huilés de la bureaucratie du pays.

On convoque une session extraordinaire du conseil. Tous sont choqués. Ils demandent une entrevue.

On sort le petit vieux de sa prison où il n'a même pas eu le temps de se

dessécher. On le douche et on le rase de force. Le voici, toujours aussi édenté, devant les Douze plus hauts responsables du pays. Les philosophes-rois, chacun leur tour, l'interrogent.

Ils lui demandent son nom.

« Il est écrit sur mes papiers »

On lui répond qu'il doit bien les connaître, son prénom et son nom.

Il répond de nouveau qu'ils sont écrits sur ses papiers.

On lui demande d'où il vient.

« J'sais pas »

Qui sont ses parents.

« J'sais pas »

L'incompréhension est totale, ils ne savent s'il est réellement idiot ou s'il rit d'eux. Ils lui demandent pourquoi il n'a pas produit d'Œuvre.

« J'sais même pas c'que c'est qu'vot' machin »

Ils lui disent qu'il est hors-la-loi.

« Mais j'avais quand même point aller en prison pour un bout d'papier ? »

Indignation.

« Il est vrai, dirent certains, que cela peut être un peu exagéré.

- Exagéré ! Mais c'est la loi ! répondirent les autres. »

Cacophonie des pensées et des avis. Impossibilité d'un consensus devant l'œil perdu du principal intéressé.

Soudain, un des Douze, très certainement le plus ancien, parla d'une voix qui fit taire toute l'assemblée.

« Chers confrères, si cet homme ne produit aucune Œuvre, et que cette rumeur se répand parmi le peuple, alors à coup sûr celui-ci se soulèvera contre le système et ce sera la guerre civile qui guettera le pays. »

Convaincus par les sages paroles du plus sage d'entre eux, les Douze votèrent, et à l'unanimité il fut décidé que le petit vieux devrait produire une Œuvre, fût-ce une Sacrée Bouse.

Seul problème :

« J'sais point écrire moi »

Aux grands maux, les grands remèdes.

On fit exécuter dans le plus grand des silences ce petit vieux qui avait eu le culot de faire douter les plus sages des plus sages.

Il n'y a pas besoin de préciser non plus que ladite exécution se déroula à huis clos, et que l'on faillit faire exécuter le bourreau du petit vieux lui-même pour être bien sûr qu'aucune information ne fuiterait.

Mais, coup du destin ou hasard de la vie, l'imperméabilité de l'omerta ainsi créée ne résista guère longtemps et bientôt la rumeur que l'on avait fait tuer un homme innocent en connaissance de cause commença à circuler. D'abord restreinte aux murs de la cité, elle se

répandit avec la vivacité d'un vol d'étourneaux dans tout le reste du pays. Le peuple, soudain pris d'une pitié sans équivoque pour ce vieil homme que tous semblaient avoir déjà rencontré, exigea que justice soit faite.

Les premières têtes à tomber furent celles des hommes un peu trop guillerets de la maréchaussée.

Les suivantes furent celles de tous les chefs qui avaient eu le malheur de les voir sous leurs ordres.

Par un jeu de causalité des plus extravagant, l'armée du pays se retrouva amputée de la moitié de sa hiérarchie.

Et, lorsqu'il n'y eut plus aucun général ou colonel que l'on eût pu décemment accuser -quoique la décence des accusations précédentes soit très largement questionnable- l'on décida finalement qu'il fallait encore que le coût de la formidable corporation des bourreaux soit réellement amorti.

Un à un, les Douze y passèrent, à la queue leu leu.

Devant la quantité de jus de cerveau produite, on proposa même de faire des bocaux. Mais l'on préféra décapiter l'auteur de pareille proposition, question de sécurité publique.

Bientôt il n'y eut plus de têtes à couper.

Alors, des voix émergèrent des masses insondables qui avaient déferlé sur les institutions.

Eux avaient compris ce que tous voulaient, eux seuls pouvaient mener à bien la mission que tous leur avaient confiée.

Alors on rentra chez soi, avec sa fourche, sa pelle, son flambeau, en laissant ces gens, là où ils voulaient être, la tête dans les sommets pleins du sang de ceux qui les avaient précédés.

Force est de constater que quelle que fut la mission qu'on leur avait confiée, ils s'impliquèrent au maximum.

Au point que, dans leurs actions toujours plus zélées, ils en vinrent à accuser les autres de ne pas avoir compris le vrai but du peuple. Ils s'accusèrent mutuellement de ne servir que leurs intérêts. Chacun de leur côté, ils rassemblèrent des fidèles, des gens qui avaient vraiment compris la mission confiée par le peuple.

On ressortit fourches, pelles, flambeaux.

On se battit, on s'entretua, entre bons citoyens.

Il ne resta du pays de Littérature plus rien que des cendres, maigres restes d'autodafés de livres écrits par des gens qui n'avaient rien compris à la vraie mission donnée par le peuple.

Et lorsque tout le petit peuple de Littérature se retrouva aux portes du néant, quelle ne fut pas sa surprise de découvrir le petit vieux qui l'attendait à bras ouverts, avec le même sourire édenté, les mêmes froques.

Et sur sa tête, nulle auréole.
Deux petites cornes.

Prix Jeune auteur
Tom FLAMERMONT – 17 ans
Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche
Ligue Ouest

Naso ou la déchéance

Mes chers frères et mes chères sœurs, je me présente à vous aujourd'hui sur les terres d'Hébé pour vous conter une mystérieuse légende qui n'existe heureusement pas depuis la nuit des temps. Ce mythe est né dans un monde parallèle et assez lointain du nôtre, sur une planète appelée Eudaimonia.

Sur Eudaimonia, tous les habitants vivaient en paix et en harmonie. À peu près tout souriait à ces enfants de l'Univers qui vivaient paisiblement, malgré une part sombre que chacun voyait inconsciemment grandir en lui au fil des jours. Ce phénomène bouleversait et menaçait l'équilibre entre le bien et le mal, entre le blanc et le noir, équilibre prédéfini depuis la Création par les Régisseurs. C'est pourquoi un des Régisseurs, un Maître protecteur de l'espace et du temps, décida de rassembler de sa haute tourelle céleste les défauts et les péchés des Eudaimoniens afin de préserver ce fragile équilibre. Grâce à ses pouvoirs enchanteurs il réussit à contenir en seulement une nuit toute la partie sombre sous l'aspect d'une épaisse émanation de couleur noirâtre et à la maintenir attachée à sa tour. Cette forme de brouillard noir devint plus qu'incontrôlable, et par cet événement se créa, de lui-même, sans le consentement du Régisseur, une abomination du nom de Naso. Ce petit monstre se nourrit de tout ce qu'on peut qualifier de mal attentionné chez un être vivant. Une fois le corps épuisé, il s'en va répandre son mal à d'autres.

Depuis son apparition, des êtres vivants dotés d'une intelligence similaire à la nôtre, tombaient sous le charme maléfique de Naso qui était d'une attirance sans pareille, ces êtres-vivants cultivant de plus en plus la haine et l'égoïsme à l'égard de leurs pairs. Malheureusement, une fois sous son charme, ils étaient imbibés de lui, de sa noirceur. De plus, ils pouvaient facilement transmettre ce mal à leurs familles, amis et proches. Si certaines âmes plus fortes n'étaient que de simples passeurs, d'autres succombaient aux blessures que leur infligeait le cruel singulier.

Ne voulant pas laisser leur peuple se faire décimer, les différents dirigeants d'Eudaimonia décidèrent dans un ultime accord de lever des équipes pour faire face à cette entité qui n'avait jamais eu d'égal dans le passé. Cette élite s'appelait Pharmakon. Ils provenaient tous d'horizons différents, mais n'avaient qu'un seul et unique but, voir Naso disparaître complètement de leurs propres mains. Ce groupe cosmopolite était composé d'hommes et de femmes de tout âge, de profils différents et de compétences diverses. Aucun ne ressemblait à

un autre. Ils combattaient sans relâche du matin au soir. Malheureusement, beaucoup d'eux moururent dans d'affreuses souffrances en combattant ce monstre et d'autres en se battant face aux épigones de ce dernier.

À un moment, ils crurent l'avoir presque battu. Ils pensaient avoir trouvé le moyen de le contrôler, mais ils se rendirent vite compte que ce n'était qu'une ruse de ce monstre qui sommeillait le temps d'une courte période avant de revenir d'autant plus fort. Naso pouvait prendre un grand nombre de formes et s'adaptait comme bon lui semblait, ce qui rendait le travail des Pharmakons plus compliqué mais ce n'est pas pour autant qu'ils voulurent baisser les bras. Ils redoublèrent d'efforts pour le vaincre, ce qui amena la victoire grâce à la coopération de chacun des Eudaimoniens dans la lutte face au Ténébreux. Cependant, ils ne savaient pas que Naso se propageait également petit à petit dans les autres mondes alentour.

Le Régisseur remarqua alors que d'autres terres commençaient à voir leur part de haine et de mal augmenter de plus en plus en chaque être possédant la vie. Les dictatures, les génocides et les guerres entre les peuples ; le harcèlement, le sexisme et le racisme entre les Hommes ; leur préférence pour l'intérêt financier à l'intérêt humain ; le Régisseur n'en revenait pas. À l'origine, il ne voulait pas laisser les mondes courir à leur perte mais en voyant ce que les êtres étaient capables de faire de leur monde et de leur vie, il prit la décision de ne plus intervenir afin qu'ils comprennent enfin l'impact à long terme de leurs actes.

Depuis le retrait du Régisseur, ce démon avait pris un malin plaisir à décimer des populations entières mais sa conquête pouvait être rapidement freinée lorsque les habitants des différents mondes comprenaient que la haine et la division n'étaient pas le meilleur moyen de lutter contre lui. C'est alors qu'il vit au loin la Terre. Il a tout de suite voulu en faire sa nouvelle cible lorsqu'il sentit l'odeur des pensées sombres et obscures de l'Humanité. Il se rapprocha donc de plus en plus de cette dernière sans qu'aucun Humain en ait conscience.

C'est alors que Naso prit place dans un être peu aimé et peu connu de la population terrienne nommé pangolin, un petit animal avec des écailles que nous n'avons pas dans nos terres d'Hébé. Mais retenez mes chers amis, que ce n'est qu'un dommage collatéral pour les êtres humains. Le monstre sanguinaire, après un léger temps de réflexion décida qu'il l'utiliserait tel un cheval de Troie pour accomplir son œuvre dévastatrice aux dépens de la Terre. Et il ne s'était par malheur pas trompé. En à peine quelques mois, les humains se firent envahir par Naso et désignèrent ce pangolin et les humains qui l'avaient consommé comme fautifs.

Au moment où je vous conte cette histoire mes amis, cela va faire deux ans que Naso règne sur leurs terres. Le Régisseur en parla à ses confrères. Il n'avait jamais été autant inquiet par l'avenir d'une planète car celle-ci était totalement différente des autres planètes que le démon avait conquises. Alors le Régisseur revint sur sa position, et essayant tant bien que mal d'aider la Terre, et ce encore aujourd'hui. Mais Naso, comme on pouvait s'y attendre, ne se laissa pas faire. Il s'amusa tellement là-bas qu'il y fonda sa famille. Il eut une descendance prolifique, que les Terriens nommèrent Delta, Beta, Gamma, Alpha, Epsilon et sa dernière géniture s'appelle Omicron. Il semblerait qu'il pourrait être le plus virulent selon le Régisseur.

Mais ne vous en faites pas mes compagnons, n'ayez crainte, aucune crainte. Naso prend tellement plaisir avec la noirceur terrienne qu'il ne viendra pas chez nous. Les citoyens terriens insouciants et égoïstes lui permettent de se répandre par leur manque de civisme et d'altruisme. C'est une promesse les amis, nous serons protégés car je suis le Régisseur des terres d'Hébé et d'au-delà. Je suis le fervent défenseur de la paix et de l'harmonie car sur Hébé c'est ce qui fait la vie et la force de chacun d'entre nous. Je vous fais la promesse que nous serons protégés tant qu'Hébé demeurera ce qu'elle a toujours été.

En grec ancien :

Eudaimonia : bonheur

Hébé : jeunesse

Naso : maladie

Pharkamon : Médicament

Mention Jeune auteur
Cassandre KANT – ALIAGAS - 16 ans
CSA de la Valbonne
Ligue Auvergne-Rhône-Alpes

Récits et nouvelles

Grand-mère Zénaïde dans la tourmente de 14/18

Ce soleil de juillet et cette légère brise invitent Zénaïde à partir au lavoir, c'est une bonne journée pour la lessive, le linge sèchera rapidement. Tout près du village se trouve une fontaine : simple trou d'eau surmonté d'une petite croix en granit usé. Une rigole s'écoule et alimente un bassin pavé de larges dalles et entouré de grosses pierres plates, c'est là que Zénaïde vient laver son linge. Le lavoir est le lieu de rencontres des femmes et c'est ici que les dernières nouvelles s'échangent. Les commérages sont légion car les langues vont aussi bon train que les battoirs.

Lorsqu'elle arrive, avec sa brouette chargée de draps, Rozig la salue rapidement et, un peu nerveuse, lui lance tout de go :

- Ton homme a-t-y eu vent de c'qu'on dit ?
- Sainte Vierge bénie ! Rozig de quoi tu parles ?
- Ils disent que ça va mal à Paris...
- Ça va mal à Paris ?
- Oui, « *l'anxiété s'accroît dans toute l'Europe* », c'est Job qu'a vu ça dans l' journal. T'y comprends quelque chose toi ?
- Ma foi... François m'a parlé de rien, répond Zénaïde en se signant.

Il faut dire que son mari aurait eu des nouvelles s'il était passé à l'auberge dimanche après la messe mais, il avait préféré rentrer directement, il avait du travail, Zénaïde l'aidait un peu moins aux champs depuis la naissance de Marc.

François était un conscrit de 1894, la décision du conseil de révision avait été claire : *Ajourné pour taille en 1895 et en 1896. Classé dans les services auxiliaires en 1897. Défait de taille.* Notre ancêtre ne mesurait que 1,50 mètre et c'est cette petite taille qui lui valut de ne pas faire son service militaire.

Le vendredi 31 juillet 1914, François se rend au bourg, la tension est palpable. Job, le cabaretier, âgé de 50 ans, qui lit tous les jours *Ouest-Éclair* lui montre la une du journal :

- Ça parle de guerre, Fanch... Tu vois-t-y ?
- Je ne lis pas, tu l' sais bien, mais dis-moi c' qu'est marqué là.
- Toi, t'es trop vieux, t'as 40 ans passés, mais mes gars...

Comme on le devine un dialogue grave s'ensuivit.

De retour à la ferme François informe son épouse. Zénaïde pense, elle aussi, que son mari n'est pas concerné, elle réussit à chasser ses peurs. Elle a plus de travail qu'elle ne peut en faire et n'a pas de temps pour penser à tout ça...

Le samedi 1^{er} août 1914, dans la France entière, le télégraphe fonctionne sans arrêt, pour raison d'État. Les bureaux de poste transmettent des dépêches chiffrées portant la mention URGENT. Les cloches de toutes les églises sonnent. Sur toutes les mairies on colle l'affiche pour annoncer l'ordre de *mobilisation générale*. Tous les habitants répètent sans vouloir comprendre : « la mobilisation » ! Soudain, une voix dans la foule, comme un pétard :

C'EST LA GUERRE !

Interprétant cette voix lugubre des cloches qui appellent les hommes valides à la bataille, des femmes pleurent. Est-ce le pressentiment d'un malheur ? Qu'est-ce que la guerre ? Personne n'en sait trop rien mais le doute n'est plus permis : cette guerre que, quelques jours auparavant, on prévoyait lointaine était déclarée.

Avec un certain enthousiasme, dès le lendemain, les hommes concernés se groupent sur la place du bourg. Il y a de l'agitation, beaucoup de bruit, les épouses et les fiancées pleurent, des enfants crient, des chiens hurlent... Les soldats, eux, sont confiants et rassurent les familles. Job leur a lu le journal, on est prêt : « *s'il faut faire la guerre, jamais nous ne la ferons dans des conditions plus favorables* » c'est écrit là ! Pourquoi en douter ? On reviendra certainement rapidement et victorieux...

Mobilisés au moment des moissons les hommes espèrent en effet être de retour pour les semailles...

Les soldats embrassent une dernière fois femmes et enfants et rejoignent en chantant les dépôts de leur régiment à Guingamp afin de revêtir leur uniforme et d'être équipés. Ensuite ils gagnent, en défilant, la gare où les attend le train régimentaire en partance pour la zone de regroupement de leur armée d'appartenance. Ceux qui restent semblent plus affectés : les femmes se lamentent, les vieillards voient d'un œil triste la lourde tâche qui va leur échoir.

La population est désemparée, les réquisitions commencent, la moisson ne va pas attendre, comment s'organiser ? On ne tarde pas à jalouser les familles qui ont suffisamment d'hommes à la maison... Malgré tout, aucun débordement n'est à déplorer. L'été 1914 s'annonce bien difficile, chaud, sec et destructeur. Déjà de mauvaises nouvelles arrivent du front.

L'union est plus que jamais nécessaire, François le sait bien qui va travailler dur tous les jours pour toutes les fermes du village. Son devoir de solidarité, il le connaît.

L'automne arrive et les pommes ont été ramassées, les fillettes ont bien travaillé. Le pressoir a fait ce bon jus qui va devenir du cidre. Le petit Marc grandit et se porte bien. Malgré les très mauvaises nouvelles du front, dans la famille Le Gall, on se sent égoïstement un peu loin du bruit des canons.

Soudain, un hurlement d'effroi déchire l'air glacial de ce 24 novembre 1914, Zénaïde ne veut pas croire ce qu'elle lit : François est appelé à rejoindre son régiment pour partir à la guerre... Il n'est plus question de taille, ni d'âge ! Il est question d'alimenter en hommes cette machine à détruire.

Elle se signe : *ma Doué benniget !*

Le 28 novembre 1914, le soldat François Le Gall arrive à Guingamp pour faire ses classes. Il apprend, en accéléré, à se servir de son matériel et à l'entretenir. Quelques jours de congé lui sont accordés avant le 25 mai 1915, jour où il arrive sur le front.

Les frères de Zénaïde ont, eux aussi, été appelés. Son petit préféré, Francis, âgé de 31 ans a été blessé dès le 25 mars 1915, Zénaïde en frémit.

Le 73^e régiment d'infanterie territoriale est d'origine bretonne, il se compose essentiellement d'hommes âgés de 33 à 43 ans, originaires des Côtes-du-Nord. Les soldats sont décrits « *trapus, à l'âme difficile à pénétrer, défendue encore par la particularité du langage. Mais ce sont des gens d'une résistance extraordinaire, durs à la souffrance, et dès qu'ils se sont donnés, d'un dévouement sans bornes, tenaces comme personne et particulièrement sensibles à l'honneur* ». C'est dans ce régiment que se trouve François Le Gall.

Ce 73^e RI de Guingamp fut doté de bombardes et de binious par son commandant, le lieutenant-colonel Aymar de Quengo de Tonquedec. Le magazine « L'Illustration » choisit un couple de sonneurs pour faire la couverture de son numéro du 3 juillet 1915. Cette photo est devenue symbolique de l'engagement des Bretons dans la Première Guerre mondiale.

Le petit frère de Zénaïde est encore blessé le 4 octobre 1915. Il est dirigé sur l'Hôpital militaire d'Albertville, en Belgique, et en sort le 22 novembre. Il a eu un congé de convalescence qu'il est venu passer à 3 km de chez sa sœur...

Nous aurons beau essayer d'imaginer l'horreur des champs de batailles, nous n'y arriverons pas, cela dépasse l'entendement. Gabriel Chevallier, un écrivain, qui en est revenu, nous le dit dans son livre *La Peur*. L'auteur, lui-même, ne s'autorise pas à décrire ce qu'il a vu : l'impensable.

Zénaïde en sait très peu sur les conditions effroyables dans lesquelles se trouve François. Il couche sur la paille dans une baraque de bois goudronnée, infestée de poux. Le service sanitaire a imaginé, pour détruire les parasites, de passer le corps des hommes au Crésyl. Ce traitement les brûle pendant une heure mais demeure sans effet sur les poux puisque les vêtements n'ont pas été désinfectés !

François vit comme une bête, une bête qui a froid, faim et qui est fatiguée. Il se sent abruti, vide de pensées, il n'a pas le temps de réfléchir. Il est réduit à des besoins élémentaires. Il se sent dans un cloaque immonde, dans des ténèbres gluantes... Il a peur, une peur insurmontable qui l'écrase. Il ne se reconnaît pas, il pense à Zénaïde, il se méprise...

Elle n'a pas vu son mari depuis le début du mois de mai 1915, il l'a quittée en espérant être de retour au plus tard pour la naissance de leur quatrième enfant, naissance prévue pour le mois de décembre.

Cet été 1915, le manque de bras se fit sérieusement sentir dans les campagnes. C'est alors que le gouvernement eut l'idée de mettre les militaires des dépôts de l'arrière à la disposition des cultivateurs ou mieux des cultivatrices et le 4 août 1915, jour de marché, on afficha à la porte de la mairie du canton un ordre du commandant de la place, chef de bataillon Biree, mettant des militaires à leur disposition en semaine de midi à 20 heures 30 et le dimanche toute la journée. Les

employeuses paieront à l'armée 0,10 Fr de l'heure pour l'entretien des effets et s'entendront avec les hommes pour leur rétribution personnelle. Le repas du soir sera à leur charge et de plus, elles devront prendre les hommes et les ramener en voiture.

À partir du 5 août l'on voit chaque jour, vers midi, un grand nombre de chars à bancs attachés aux diverses auberges de la place du Martray. Ces voitures, le plus souvent conduites par des femmes, viennent chercher les soldats mis à disposition après l'exercice et la soupe du matin.

Les femmes s'entraident et Rozig permet à Zénaïde, qui est enceinte de 5 mois, de profiter un peu de ce coup de main. Cette voisine, véhicule les soldats-fermiers pour tout le village. Un jour sur deux l'un d'entre eux travaille chez Zénaïde. À la maison ses grandes filles font leur part mais elles n'ont que 11 et 13 ans... Le plus souvent, on voit notre fermière conduire elle-même son attelage de bœufs pour tirer la herse ou la charrue. Elle sait entretenir le soc, elle connaît aussi bien que les hommes le travail de la terre mais, parfois, elle n'a plus la force nécessaire. Finalement, les emblavures ne semblent pas trop souffrir de l'absence de François.

Henry naît le 18 décembre 1915, c'est le 503^e jour de guerre, à la une de *Ouest-Éclair* on peut lire cette information. « *Un train de grands blessés est arrivé à Paris en gare de la Chapelle. Les blessés ont été conduits au réfectoire, décoré de trophées, de drapeaux, de fleurs et de plantes vertes où un repas froid leur a été servi par des dames françaises de la Croix-Rouge. À la sortie de la gare ils ont été acclamés par une foule nombreuse* ».

Zénaïde, cet hiver-là, n'a pas trop de travail à l'extérieur. Les filles ont fait des fagots, son beau-frère, Jean, est venu casser du bois. Les bêtes ont du fourrage. L'aînée s'occupe de la traite. On est bien organisé à la ferme et, même si les veillées ne sont plus très joyeuses, Zénaïde trouve encore de l'énergie pour chanter des berceuses à Henry. Quant à Marc il est choyé par ses grandes sœurs qui jouent à la maman avec lui.

Jakez, un voisin borgne ajourné pour cause de cette infirmité, vient très souvent boire un coup de cidre chez notre aïeule. La première fois, il a proposé de réparer la crèche. Il en a été remercié par un café et un pousse-café tout en bavardant de l'actualité. En partant il a laissé derrière lui un voile de tristesse... Son point de vue sur la situation a un

peu démoralisé Zénaïde. Il avait sans doute raison de penser que cette guerre était très meurtrière mais en parler ainsi à sa voisine était, pour le moins, un sacré manque de délicatesse ! Zénaïde essaie de l'éviter, elle le trouve trop pessimiste et ressent un malaise en sa présence...

Jean Le Gall est venu de temps en temps aider sa belle-sœur pendant l'année 1916, surtout pour les gros travaux... Il habite *Coldabry*, ce n'est pas loin. Il a été réformé pour cause de varices. C'est le frère de François, il est quatre années plus jeune que ce dernier. Cette solidarité familiale soulage bien Zénaïde aidée également par quelques femmes du voisinage.

La situation serait, pour elle, presque supportable s'il n'y avait ce Jakez, de plus en plus pressant, de plus en plus toxique. Il essaie de persuader Zénaïde qu'elle sera veuve avant la fin de l'année !

Cet oiseau de mauvais augure n'avait pas raison puisque François a eu une permission en décembre. Il est arrivé pour le premier anniversaire de Henry, quel beau cadeau !

À peine pénètre-t-il dans la maison où flambe un bon feu de cheminée, que ses deux filles lui sautent au cou en poussant des cris de joie. Le petit Marc, apeuré par ce bruit et cette apparition, se réfugie dans les jupes de sa mère gênant l'étreinte de ses parents... Henry pleure dans son berceau.

Le temps d'écraser une larme sur les visages rouges d'émotion et de se ressaisir, Zénaïde sert un bon café chaud et des crêpes à son mari. Ils ont tant à se dire que le silence s'impose... Ils s'observent, hébétés ne sachant quel premier sujet aborder. Le bébé s'est calmé. Zénaïde le sort de son berceau en souriant, le petit Henry regarde ce visage inconnu et se met à pleurer derechef en détournant la tête pour l'enfourer dans le cou maternel. François en éprouve un sentiment jusque-là inconnu, un étrange pincement au cœur... Sa femme le devine et amorce une conversation :

- Reçois-tu bien les cartes que j' t'écris ? lance-t-elle.
- Oui, c'est un nommé Nicolas qui m' les lit, tu peux écrire juste que tout va bien, ça m' suffit d' le savoir...

Une gêne s'installe. Après cette longue absence chacun a du mal à retrouver ses repères et sa spontanéité. Zénaïde est soulagée d'entendre les chiens annoncer l'arrivée de visiteurs...

Tout le voisinage est déjà au courant du retour de François et, Jakez en tête, les hommes sont venus pour poser mille questions au soldat :

- Alors Fanch, comment qu' c'est ?

- Ben, vous savez...

- Non, raconte...

- Vous savez rien, ça vaut p' t-êtré mieux comme ça, vat. Sers-nous donc une bolée la Zina !

Les curieux n'auront pas les détails espérés. Ils ne vont pas pouvoir raconter dans le bourg ce qu'ils ont entendu mais ils ont bien remarqué cette ombre et ces plis soucieux sur la figure grave de l'homme.

La permission est de courte durée et le trajet a déjà consommé trois jours. François est amaigri, harassé de fatigue, Zénaïde ne retrouve pas son époux d'avant. Il fixe l'air devant lui et semble ne rien voir... Il parle peu, ne se plaint pas mais elle voit bien qu'il cache de secrètes souffrances. Il finit par lui confier que, s'il le pouvait, il ne retournerait pas dans cet enfer... Mais, il connaît le sort des déserteurs : attachés à un poteau et fusillés...

Face à cet immense chagrin, Zénaïde n'ose pas parler de ses propres soucis. Elle essaie de reconforter son homme et répète « *bientôt ça ira mon Fanch, ça ira, ça finira bien.* » Elle ne trouve pas les mots, on dirait qu'ils ne se comprennent plus. La complicité de naguère n'est plus.

La visite de François n'a pas vraiment rassuré Zénaïde, bien au contraire : elle a pris conscience de la menace qui pèse sur leurs vies. Elle supporte de moins en moins cette solitude et ce labeur quotidien. Elle craint l'avenir. Le rendement des cultures est en baisse, les prix augmentent. On manque de sucre et de pétrole pour remplir la lampe, on manque surtout d'argent...

Ce début d'hiver n'est pas trop froid mais, malheureusement, au mois de février 1917 on enregistre des records de températures négatives. C'est le 21 février que la décision de lancer l'offensive sur Verdun est prise. Les soldats sont confrontés à de nouvelles situations dramatiques dues à la neige, à la glace, au grand froid. Nombreux sont ceux qui ont les mains ou les pieds gelés. Les choses ne s'arrangent pas lors des mois de mars et avril. Il neige à Paris et la Seine est gelée. L'étang du bourg est devenu un miroir de glace. Des pluies torrentielles début avril détruisent en masse les futures récoltes, les pertes sont considérables !

Dans cette situation, Zénaïde est désespérée. Elle prie mais ne peut s'empêcher de penser que Dieu est devenu fou : les hommes, à son image, sont fous. Elle sent qu'elle-même commence à perdre la raison. Que faire ? Et ce Jakez qui n'arrête pas de venir sous tous les prétextes... Un jour, alors qu'elle le met rudement à la porte, il lui lance en sortant : « *Je finirai bien par avoir c' que j' veux !* »

Cette année 1917 est également très néfaste pour François. Il se trouvait dans l'Aisne en ce début de printemps, à la *creute marocaine*, quand des éclats d'obus le blessèrent grièvement au thorax et à la jambe gauche, plaies multiples est-il précisé sur sa fiche matricule. Évacué vers l'hôpital il est cité à l'ordre du régiment : *Très brave soldat grièvement blessé en service commandé*. Il sera décoré de la croix de guerre avec étoile de bronze ! Tout cela est bien dérisoire aux yeux de Zénaïde, des détails administratifs futiles qui ne peuvent la consoler, elle sait son mari gisant sur un lit d'hôpital, il souffre et elle ne lui est d'aucun secours... Et si ce maudit Jakez avait vu juste ? Si François venait à mourir ?

C'est aussi en 1917 que se sont organisées de nombreuses mutineries, ne l'oublions pas. Cette année-là également un virus très contagieux s'est propagé causant dans le monde plus de victimes encore que la guerre. Dans l'armée, les décès dus à cette grippe, connue sous le nom de *grippe espagnole*, relèvent du secret défense. Il ne faut pas que l'ennemi sache. Époque funeste !

Zénaïde, abattue, pense à ses petits. Que vont-ils devenir dans cette misère ? Par bonheur, ses deux filles demeurent insouciantes et joyeuses. Elles travaillent sans rechigner, elles s'adaptent à ces conditions. Les enfants ont une capacité à vivre l'instant présent, en cela ils sont certainement plus philosophes que les adultes. Mais ses garçons ? Zénaïde est déprimée, elle se sent tomber dans un puits d'idées sombres, des démons la tourmentent. Elle est incapable de raisonner sereinement, elle est épuisée, accablée par ce malheur... Elle ressasse de sinistres pensées, incapable de trouver une consolation dans l'espoir du retour improbable de François. Il lui faut pourtant trouver une solution.

Sa décision prise : après avoir soigné les bêtes, Zénaïde laisse des galettes et du pain dans le garde-manger. Nous sommes le mardi 17 avril 1917, elle explique à son aînée qu'elle a besoin de se rendre au marché avec les petits. Les filles ont de l'ouvrage, elles doivent détricoter les robes de laine devenues trop petites. C'est un véritable

jeu pour elles d'observer tous les points qui se défont à toute vitesse, dans un sens puis dans l'autre, dès que l'on tire sur le fil. Entourer la laine autour des bras pour en faire un écheveau est toujours un joyeux moment et c'est une tâche qu'elles sont contentes d'accomplir. Elles savent qu'il ne faudra pas oublier d'aller chercher des pissenlits pour nourrir les lapins. Elles penseront aussi à ramasser les œufs. Il restera du temps pour jouer sur l'aire avant le retour de leur mère...

Zénaïde n'a trouvé qu'une solution. Après avoir marché longuement, d'un pas lent, tenant Marc d'une main et serrant Henry contre son cœur, elle se dirige vers l'étang du bourg puis commence peu à peu à pénétrer dans l'eau... Elle murmure une prière, demande pardon à Dieu pour ce qu'elle est en train de faire. L'eau est glacée, les petits se mettent à hurler !

À ce moment, un habitant descend du bourg sur son vélo. Il entend les cris et, stupéfié, comprend l'horreur de la scène. Il arrive à temps pour empêcher le drame, et réussit à entraîner femme et enfants sur la berge. Un petit groupe d'hommes vient prêter main forte. On fait entrer Zénaïde, hagarde, dans la maison la plus proche. Les petits sont séchés et réchauffés mais ils continuent de pleurer assis sur le banc dans l'âtre, enveloppés dans une couverture de laine...

Le maire est appelé ainsi que les gendarmes et un médecin. Son beau-frère est prévenu, il arrive sans délai. Incrédule, abasourdi, il ne comprend pas tout de suite ce qu'il se passe. Il reste sur place et rassure tant bien que mal ses petits-neveux en attendant l'arrivée des représentants de l'administration.

Zénaïde est questionnée mais elle reste muette, comme étrangère à ce qu'il vient de se passer, ne manifeste aucun regret. Elle semble loin, très loin, déjà arrivée dans ces ténèbres qu'elle avait appelées de ses vœux. Elle ne voit rien ni personne et se laisse passivement ausculter par le médecin.

Monsieur le maire, le docteur, le maréchal des logis, le gendarme et Jean Le Gall se concertent et délibèrent dans une petite salle de la mairie.

Les chars à bancs qui rentrent du marché s'arrêtent sur la place de l'église et, à l'auberge, on ne parle pas que de notre aïeule, Jakez est aussi un sujet qui anime les conversations, chacun y allant de son interprétation...

Le médecin réussit à persuader tout le monde qu'il faut soigner madame Le Gall et la faire hospitaliser. C'est à Saint-Brieuc que Zénaïde passera sa première nuit, séparée de ses enfants. Elle n'a plus l'énergie de lutter, elle ne pose aucune question. Elle ne se demande pas ce qu'il va arriver à ses petits, bizarrement on la dirait apaisée.

En fin de journée, Jean le Gall va chercher ses nièces, elles ont terminé la traite, les vaches sont à l'étable. Inquiètes de ne pas voir leur maman revenir, elles ont un mauvais pressentiment en se précipitant vers leur oncle... Les quatre enfants passeront la nuit à *Coldabry* avec leurs cousins. Rassurante, Jeanne-Marie les accueille affectueusement. Demain sera un autre jour...

- Mam' va rester longtemps à l'hôpital ? Comment elle a fait pour tomber dans l'eau ?
- C'est le même hôpital que notre père ?
- On va prier tous ensemble pour vos parents, s'empresse de déclarer leur tante en guise de réponse.

François est toujours absent, lui aussi. Pendant six longs mois il reste hospitalisé. Les nouvelles sont si rares que Jean craint de voir arriver à tout moment le maire ou un gendarme, papier en main, pour annoncer le pire à son sujet. Enfin il revient en congé de convalescence pour quelques jours mais, contre toute attente, ce brave soldat doit reprendre du service : cette fois il n'ira plus au front, il est affecté au train des équipages, il sera moins exposé. Pourquoi n'est-il pas démobilisé ? N'a-t-il pas su décrire la situation à qui de droit ? Il a constaté que ses enfants se débrouillent bien avec l'aide de son frère. Il sait que Zénaïde est toujours à l'hôpital à Saint-Brieuc, il n'a pas pu aller la voir et cela le chagrine mais il doit regagner son poste. Il est triste à l'idée qu'il ne recevra plus ses cartes...

C'est seulement le 11 janvier 1919 que François est mis en congé définitif ! On pense souvent que la date du 11 novembre 1918 signe la fin de la guerre et c'est vrai, oui, mais il ne faudrait pas croire que tout soit terminé pour les soldats ce jour-là. Mi-février il arrive à la maison.

La généalogiste de la famille a longtemps cherché la trace de Zénaïde... Elle finit par apprendre que le décès a eu lieu le 16 août 1918, rue des Capucins !

Elle connaît bien Saint-Brieuc et la rue des Capucins lui évoque un vieux centre hospitalier. Elle se précipite aux archives départementales pour consulter le registre des sorties de cet établissement pour l'année 1918. Par chance le dossier se trouve à la disposition du public. Elle va pouvoir le consulter.

C'est un grand cahier jauni, en très bon état, elle s'en saisit d'une main fébrile, consciente qu'elle tient là un document qui a plus de cent ans aujourd'hui et qui contient tellement de drames. Elle pourrait l'ouvrir à la moitié pour accéder rapidement aux sorties du mois d'août mais elle commence par feuilleter les pages du mois de janvier, comme si ces douleurs qui ne la concernent pas allaient la préparer à la sienne. En marge, précédé d'un numéro, le nom, le prénom, le service et la cause du décès sont inscrits en colonne. L'écriture à l'encre est remarquable, élégante, la plume a parfaitement respecté les pleins et les déliés. Elle se surprend à lire l'acte d'un soldat russe né à Tchernigospok et se demande si sa famille connaît la nature de ses blessures : détails factuels qui relèvent du rapport d'autopsie. Tout son être en frémit.

Soudain, son cœur s'emballa et elle se sent blêmir quand elle lit, sous le numéro 368, les uns sous les autres, les mots :

RICHARD
Zénaïde
Aliénée
Pneumonie.

Des frissons à travers tout le corps, elle lit et relit cette page : la violence des mots n'a d'égal que la violence des faits. Zénaïde était dans l'asile d'aliénées ? Notre généalogiste n'était pas préparée à recevoir une telle gifle, pas préparée à lire ces mots qui, pour elle, évoquent une totale perte de liberté, perte de dignité, perte de libre arbitre, perte de facultés mentales... Il faut attendre l'année 1938 pour que l'aliéné accède au statut de malade qui a le droit d'être soigné dans un Hôpital psychiatrique. Quand nous parlons de ces cliniques nous pensons désormais soins et respect des individus mais à l'époque...

Bien sûr, Zénaïde a été déclarée *folle*, par le médecin qui a voulu lui éviter la prison, l'alternative...

Il est évident que dans cet établissement la priorité des soins était donnée aux soldats blessés, la nourriture également. Dans le pavillon des aliénés, les infirmiers étaient remplacés par des gardiens, les chambres n'étaient que des petites cellules étroites sans air, sans lumière. On manquait de tout. Il est infiniment triste de penser que Zénaïde ait pu terminer sa vie dans de telles conditions, sur une paille humide, sans soins, sans le moindre regard compatissant, sans un souvenir de la chaleur humaine...

Une pneumonie ? Oui, sans doute, pourquoi pas ?

1^{er} Prix
Michèle LE GALL
Club Sportif de la Garnison Rennes
Ligue Ouest

Sur la piste de l'As de cœur

Je m'appelle Philomène Cesari et l'histoire que je vais vous raconter a défrayé la chronique il y a trente ans. Mais qui s'en souvient aujourd'hui ? Hier j'ai eu la surprise de recevoir un cadeau offert par mes collègues de bureau, tous contents de fêter ma promotion et donc mon départ vers Toulon où m'attend ma nouvelle affectation. Aucun d'eux ne savait que j'avais déjà fait un court séjour dans cette ville, au tout début de ma carrière, en tant que stagiaire ; ni que l'on m'avait poussée alors, bien malgré moi, dans les pattes de l'inspecteur Gabrielli, le plus surprenant mais aussi le plus misogyne des flics de la « République du Var ». C'est ainsi que les bleus nouvellement affectés nommaient ce joli département. Pour tout vous dire, ce surnom ne m'avait pas choquée, il est vrai que j'avais grandi en Corse, autre terre d'exception.

Donc, aucun de mes chers camarades ne se rappelait de l'affaire du tueur des quatre saisons, comme si les dossiers élucidés devaient naturellement sombrer dans l'oubli une fois le mystère résolu. Je ne pouvais que sourire en les regardant tous, une coupe de champagne à la main, me souhaiter le meilleur pour l'avenir et trinquer en évoquant nos meilleurs moments ensemble, patrouillant, veillant, surveillant à longueur de journée ou de soirée. À chacun de se rappeler cette fête de Noël passée entre nous et entre deux interventions, cette course-poursuite de la Saint-Sylvestre derrière de petites frappes improvisées pyromanes et ces nombreux rapports tapés sur un ordinateur bipolaire qui décidait tout à coup que rien n'allait plus et commençait à vous invectiver en anglais, tandis que le chaland s'impatientait en se demandant pourquoi vous mettiez trois heures à enregistrer sa plainte. FILE NOT FOUND !

Oui, aucun d'eux ne se rappelait ces temps anciens d'avant Internet, ni les grands titres de *Var Matin* à l'époque : « *Le tueur aux cartes a encore frappé* » ; « *Un nouveau meurtre pour fêter l'été* ? ».

Devais-je donc leur dire à quoi je m'étais heurtée dès mon premier jour de stage au commissariat central ? J'en avais bien envie. Mais dans ce cas, j'allais devoir leur parler de l'inspecteur Gabrielli, Ange-Micheli Gabrielli. Il n'y avait jamais eu de patronyme plus mal porté, car ce gars-là n'était pas un ange, encore moins un archange... En y pensant, je me disais que ses parents avaient dû s'amuser un peu en choisissant son prénom et qu'ils aient été corses ne les dédouanait pas. Je me lançai :

- Savez-vous qu'il y a trente ans on ne buvait pas de champagne ? On

faisait les pots avec du petit jaune bien dosé et on dégustait l'anchoïade entre deux taffes de clopes !

Ils me regardèrent avec des yeux ronds, ils attendaient la suite. J'étais prête à raconter ma jeunesse, mes faits d'armes, ma première affaire, mon premier mort, le jour où j'avais débarqué dans le vieux Toulon avec mon ordre d'affectation provisoire à la main.

Nous étions au début des années quatre-vingt-dix et la ville que je découvris en sortant de la gare n'avait pas la coquetterie d'une jolie cité de la Côte d'Azur. Triste, grise et fatiguée, elle paraissait suspendue entre un passé disparu et un avenir incertain. Le ciel était bleu et quelques rafales de mistral refroidissaient l'atmosphère. Je ne m'attardai pas dans les rues et après avoir déposé ma valise à l'hôtel, je me rendis directement au commissariat pour me présenter, en bon petit soldat impatient de faire ses armes. Le moins que l'on puisse dire, c'est que l'accueil ne fut pas ce que j'imaginai. Deux policiers en civil me reçurent avec étonnement. Comprenant que ce n'était pas une blague et qu'ils avaient réellement touché une stagiaire, ils se plaignirent ouvertement de ne jamais avoir ce dont ils avaient réellement besoin, c'est-à-dire des renforts en vrais effectifs, pas une petite jeune, même si celle-là, peut-être, serait capable de faire un café correct... Ils me collèrent dans un bureau avec le seul être de ma catégorie : la secrétaire, seule femme de l'équipe, celle à qui on ne pardonnait pas de ne pas savoir doser le café filtre. Elle s'appelait Monique Pastoureau, la trentaine, réservée, prudente. Ses vêtements passe-partout la rendaient encore plus transparente aux yeux du monde. Elle était la discrétion incarnée. Pour ceux qui connaissent le concept, je dirais que Monique était une « anti-cagole ».

Nous faisons connaissance gentiment, Monique et moi, lorsque nous entendîmes tempêter dans la pièce d'à côté :

- *Facciaccia* ! Que veux-tu que j'en fasse ? Tu ne vas pas me mettre une gonzesse dans les pattes alors que l'autre fada dégomme à tout va !

Monique leva les yeux au ciel. Elle m'expliqua qu'une série de meurtres complètement inexplicables avaient eu lieu dans la région toulonnaise et que la police n'avait aucune piste sérieuse. La presse se déchaînait, même Poivre d'Arvor en avait parlé au 20 heures. Mais toujours rien, aucun indice sur l'identité du tueur ni sur ses motivations. Un claquement de porte, quelques jurons de plus et Gabrielli sortit patrouiller car la date fatidique approchait. Un nouveau meurtre risquait de se produire sous peu.

Je n'avais pas vraiment suivi l'actualité et les faits divers ces derniers mois. Je m'étais plutôt consacrée à mes examens et à la fin de mes études. Aussi Monique fut-elle surprise quand je m'écriai :

- Date fatidique ? Quelle date fatidique ? Pourquoi Gabrielli pense-t-il que quelqu'un sera tué bientôt ?

Monique me conduisit dans la pièce du *brainstorming*, un local où tous les inspecteurs venaient cogiter sur des supports techniques, tableaux blancs recouverts d'écritures colorées zébrées de flèches partant dans tous les sens, paperboards à moitié usagés affichant des signes kabbalistiques, surfaces d'affichage en liège montrant des extraits de cartes routières piquées de punaises colorées et de photos des victimes. Monique me fit le récit des événements :

- L'année dernière, on a retrouvé un Père Noël mort en début de soirée, sur la place de la Liberté. C'était le 21 décembre. Je m'en rappelle bien, j'avais prévu de faire des courses aux Galeries Lafayette après le bureau, pour préparer Noël. J'ai vu tout ce charivari, les cordons de sécurité, une ambulance en attente, et Gabrielli qui s'agitait sur place.

Apparemment, c'était une affaire pour lui. Le Père Noël était un employé de mairie qui arrondissait ses fins de mois avec des petits boulots. Pendant les vacances de fin d'année, il avait coutume de faire le Père Noël mais cette fois-ci, il n'avait pas pu finir sa mission : il avait reçu une balle en pleine poitrine. Comme d'habitude dans ces cas-là, on en a beaucoup parlé pendant un temps, puis plus rien, pas de piste, une affaire en cours de plus, non résolue. On a juste pensé à un règlement de compte. Mais trois mois plus tard, il y a eu une tempête avec des trombes d'eau et de la grêle et on a trouvé une victime sur le vieux port, un pêcheur. On a cru qu'il avait eu une crise cardiaque, qu'il était mort de peur à cause de l'orage, mais à l'autopsie, ils ont vu que c'était un homicide. Il avait été tué d'un coup de couteau.

- Quel rapport avec le Père Noël, Monique ?

- Aucun, si ce n'est que c'était un 21 du mois, le 21 mars.

- Bon, mais ce n'est pas assez pour faire un lien, cela peut être une coïncidence.

- Non, car ce n'était que le début. En juin dernier, à la fête de la musique, un musicien qui jouait sur le Cours Lafayette s'est électrocuté avec sa guitare. Elle avait été sabotée. Et la fête de la musique, c'est...

- Le 21 juin !

- Tout juste. Puis, ça a continué. Le 21 septembre dernier, une jeune fille a été trouvée morte, sur le parking Castigneau. Et bientôt...

- Ce sera le 21 décembre, dans quelques jours.

- Voilà pourquoi Gabrielli est dans tous ses états. Il est sûr que cela va recommencer tant qu'on n'aura pas attrapé ce malade. Il a demandé

des renforts, et voilà que tu arrives, toi, une stagiaire qui sort à peine de l'école.

Désolée ! J'étais vraiment désolée de tomber si mal à propos, mais était-ce de ma faute si Gabrielli et ses hommes avaient fait chou blanc depuis un an ? En attendant qu'on me donne quelque chose à faire, je restai dans la salle de *brainstorming*, examinant les détails affichés, les commentaires, les articles de presse punaisés sur les murs près des postes de travail. Quels détails avaient pu échapper à mes collègues qui auraient pu les mettre sur une piste ? Avait-on exploré toutes les possibilités ? Je demandai à Monique la permission de consulter les dossiers.

- Pourquoi pas, répondit-elle, les dossiers communs sont accessibles et tu fais partie de la maison. Par contre, on ne peut pas aller dans le bureau de Gabrielli, et c'est lui qui a le fond de dossier.

Qui étaient-ils ? Pourquoi étaient-ils morts ? Avaient-ils des points communs ? Y avait-il un lien entre eux ? Ce qui me crevait les yeux, c'était les lieux où ils avaient été retrouvés : la vieille ville, le centre, pas les quartiers périphériques.

- Ont-ils été tués sur place ? Qu'en disent les rapports des médecins légistes ?

- Dans le bureau de Gabrielli, répondit Monique. Il faudra lui demander. Il ferme tout à clef.

C'est à ce moment-là, si je me rappelle bien, que Gabrielli est rentré de sa virée. On l'entendait jurer comme ce n'était pas permis :

- Putain con ! Y'a *dégun* dehors, ils sont tous partis ou quoi ?

- Ils sont partis se préparer, lui répondit-on. Ce soir, il y a match. Toulon-Béziers. Ça va castagner.

Voilà pourquoi la ville était si calme ce soir-là, enveloppée d'un silence quasi religieux. Les habitants se rendaient à la messe du rugby, ils convergeaient vers le stade Mayol soutenir leur équipe chérie, le RCT, le Rugby Club Toulonnais. Mais Gabrielli, lui, était encore au bureau. Je l'entendais fulminer, remuer des papiers, piétiner entre son bureau et la salle commune où toute son équipe se réunissait pour cogiter ou réfléchir à des plans d'intervention. Quand soudain l'inspecteur me vit. Il ne se rappelait plus que j'étais là. J'en profitai pour me présenter.

- Philomène Cesari, la stagiaire. Inspecteur, dites-moi, les victimes sont-elles mortes sur place ou ont-elles été déplacées ?

- D'après ce qu'on a pu constater, elles ont été tuées là où on les a trouvées.

Gabrielli se ravisa. Il était en train de parler boulot avec une « gonzesse ». Il ne fallait quand même pas pousser ! Ce macho patenté me tourna le dos ostensiblement. Je réattaquai.

- Sait-on si quelque chose leur a été volé ? A-t-on la liste de tout ce qu'elles avaient sur elles : vêtements, objets ?

Gabrielli me lança un regard agacé, prit un gros dossier ceint dans une chemise à lanière bleue à dos cartonné renforcé et me le jeta sans ménagement.

- Tiens, puisque tu es si maligne toi, potasse-moi ça.

Monique avait rangé son bureau et se préparait à partir. Elle avait pris son sac et sa veste et attendait à l'entrée que Gabrielli la rejoigne. Ils partirent tous les deux en direction du stade. À part les deux agents de police de garde, je me trouvais seule dans le commissariat déserté, seule avec ce gros dossier bleu que je commençai à compulsier

La première victime s'appelait Laurent Bourasse, 49 ans, célibataire, adjoint administratif affecté au service de l'état civil à la mairie de Toulon. Tous les ans, il faisait le Père Noël en soirée pendant la période des fêtes de fin d'année, cela lui permettait du gagner quelques sous de plus. Il avait été trouvé mort non loin du cinéma Fémina, par des spectateurs qui sortaient de la séance de 17h30. Le vol n'était pas le mobile, il avait encore sur lui son portefeuille et portait une chevalière en or...

La deuxième victime, Robert Pujol, 64 ans, divorcé, deux enfants, était patron du *Pitalugue II*, petit chalutier amarré à l'année sur le port. Il fournissait en poissons les restaurants du coin. Il avait un penchant pour le petit jaune qu'il prenait tous les soirs à l'heure de l'apéro avec ses copains pêcheurs, mais pas le soir des faits car il y avait eu une grosse tempête. C'était un pêcheur venant constater les dégâts qui l'avait trouvé mort sur le quai Stalingrad à 23h00, le 21 mars...

La troisième victime, Jean-Philippe Martini, 27 ans, vivait en couple avec Milène Castaneda, 21 ans, secrétaire médicale. Ouvrier soudeur à l'Arsenal, guitariste à ses heures, il était décédé suite à un choc électrique lors d'un concert de la fête de la musique, sur le cours Lafayette...

La quatrième victime était une femme, Léa Bonelli, 20 ans, célibataire, découverte au petit matin par des éboueurs, sur le parking de l'Arsenal. Selon le médecin légiste, le décès avait eu lieu dans la soirée du 21 septembre.

Pas de vol, pas d'indices, pas de lien de parenté. Apparemment les victimes ne se connaissaient pas. Je commençais à mieux comprendre le désarroi de Gabrielli. À part les dates liées au changement de saison, le mode opératoire (le tueur tuait rapidement et toujours en fin

de journée ou dans la soirée), le lieu (le centre-ville), quel lien y avait-il entre ces meurtres ? Je continuai à examiner dans le dossier photos, rapports du médecin légiste, listes des objets trouvés sur ces personnes.

Le Père Noël portait ses papiers sur lui, 140 francs d'argent liquide, une carte bleue, un permis de conduire délivré par la préfecture du Var le 3 octobre 1963, une photo noir et blanc jaunie d'un petit garçon de 6 à 7 ans avec la mention au verso « Castel Chabre, sept 1968 », une carte à jouer, le roi de cœur, trouvée dans la poche arrière de son pantalon, sans inscription. Dans une sous-chemise jaune délavée, je trouvai ses états de service : service militaire dans la marine qu'il n'avait pas effectué bien loin, au centre d'instruction navale de Saint-Mandrier, lequel se trouve sur la presqu'île, en face du port. Entré à la mairie en janvier 1967, il n'avait fait que deux services, la voirie, puis plus récemment, l'état civil. Décidément, ce gars était casanier. Il n'avait jamais quitté sa ville. Né en août 1944, il avait poussé son premier cri au moment du débarquement des alliés en Provence... À ce moment de mes réflexions, je me dis qu'il était temps de rentrer car mon estomac criait famine. Et si j'allais déguster une de ces fameuses moules-frites sur le port ?

Me voilà donc attablée sur le port, à l'abri d'une mezzanine, dégustant mes dernières frites, les yeux rivés sur les embarcations. Il y en avait de toutes sortes, des vieux, des plus récents, des pointus, des navires de plaisance à voile et à moteur, des bateaux de pêche de taille modeste. Avec leur chalut enroulé en position de repos, ils ressemblaient à de vieux soldats qui goûtaient, en tanguant au gré de la houle, à un repos bien mérité. L'un d'entre eux attira mon attention, c'était le *Pitalugue II*, le bateau de la deuxième victime. Non seulement il était toujours à quai, mais visiblement il y avait quelqu'un à bord...

Je payai mon repas et m'y précipitai. Un couple s'affairait à l'intérieur. Visiblement, ils étaient en train de vider les affaires du pêcheur, ils faisaient du tri. Ils me virent arriver et me saluèrent. Ils avaient l'air parfaitement tranquille, ils ne ressemblaient pas à des voleurs qui dévaliseraient un esquif abandonné. Je me présentai, leur dis que j'étais stagiaire dans l'administration, de passage à Toulon, omettant volontairement de leur préciser que c'était dans la police. En confiance, ils se présentèrent à leur tour. Ils étaient les enfants de Robert Pujol, et ils venaient régulièrement après leur travail faire de l'ordre dans le bateau car ils allaient le mettre en vente. Puisqu'ils étaient en confiance, je les fis parler.

Robert Pujol, depuis son divorce, vivait presque tout le temps sur

son *Pitalugue*. Il adorait voir du monde, et quand il n'était pas à la pêche, il bavardait avec les badauds qui ne manquaient pas sur le port. Il ne ratait aucune occasion de trinquer avec ses amis et son foie le lui faisait bien sentir. Il avait l'habitude de se coucher tard à l'issue d'interminables parties de tarot qui se déroulaient à bord de l'un des chalutiers de ses amis pêcheurs. Il était imbattable à ce jeu et détestait les autres jeux de cartes, même la belote. Ses enfants l'aimaient beaucoup, même s'ils lui reprochaient un peu le divorce avec leur mère. Seule dans sa maison perchée sur le Faron, l'épouse s'était lassée d'attendre qu'il veuille bien laisser son cher bateau pour venir la voir... et elle était partie à Marseille, avec son professeur de tennis. Classique.

Le lendemain, je retrouvai Monique, Gabrielli, et l'équipe au complet autour d'un café. Finalement, je n'étais pas si mal acceptée et l'inspecteur avait reçu des directives me concernant qu'il s'efforçait de respecter malgré ses réticences. Je devais pouvoir le suivre partout et être associée à toutes les activités de l'équipe. Tous les matins, je participais à l'accueil du public et je m'habituais à cette routine : une plainte de voisin pour tapage, un vol de vélo dans une cave, un vol à la tire de sac à main et un acte de vandalisme sur une 2 CV... Ce jour-là, j'eus droit à un déjeuner sur le pouce avec un pan bagnat et un jus d'orange avant de participer à une opération de sécurisation de transport de fonds. Après cela, il ne me restait plus beaucoup de temps pour le travail administratif. Malgré tout, je pris l'habitude d'étudier tous les jours le dossier du tueur des quatre saisons, c'est ainsi qu'il avait été surnommé. Au début, tous me trouvèrent gonflée de m'attaquer à cette affaire, trop grosse pour une petite stagiaire. Mais après tout, pourquoi pas ?

Je repris mes investigations. Robert Pujol avait été trouvé sur le quai sans aucun papier sur lui, faiblement vêtu alors qu'il faisait un temps de chien. Il portait une montre Lip et dans la poche de son pantalon, une carte à jouer : le roi de trèfle. Ce détail m'interpella. Ses enfants m'avaient dit qu'il détestait les jeux de cartes classiques, sauf le tarot. Puis, je revins vers le dossier de Laurent Bourasse. Cela ne pouvait pas être un hasard ! On avait également trouvé une carte sur lui, du même jeu, le roi de cœur... Je considérai immédiatement cela comme la signature du tueur. Nous eûmes à ce moment-là un début de piste. Mais je ne savais pas encore où cela mènerait.

La troisième victime avait un profil bien différent. C'était un homme jeune qui vivait en couple. Il avait beaucoup d'amis et sa mort avait fait grand bruit. Chef de classe au lycée Dumont d'Urville, leader de son groupe Rock'o'Pistou, futur marié (les noces étaient prévues pour l'été),

il était très populaire et personne ne pouvait croire qu'il ait pu être assassiné. Parmi les objets trouvés sur lui, rien n'attirait spécialement l'attention : médiateurs, cigarettes, clefs de voitures, porte-cartes... Mais pas de cartes à jouer. Je notai l'adresse de sa fiancée et décidai de lui rendre visite le lendemain.

La quatrième victime était une femme, la première femme assassinée de cette triste série en ce début d'automne. Léa Bonelli était étudiante en droit, elle avait la vie devant elle. Apparemment, elle était sortie en boîte avec des amis mais les avait quittés très tôt pour rentrer se reposer, arguant qu'elle avait un rendez-vous important le lendemain. D'après les constatations médico-légales, elle n'avait pas été violée, ni dépouillée, son sac à main était près d'elle. Elle avait été étranglée avec son foulard, et l'agresseur n'avait laissé aucune empreinte. Dans son sac, la même chose que dans le mien, ou presque. Carte d'identité, clefs, porte-monnaie, miroir de poche, stylo, trousse à maquillage, peigne, tickets de caisse... et une carte à jouer ! La dame de cœur !

Le lendemain j'allai voir Milène Castaneda, en fin de journée. Je la cueillis alors qu'elle rentrait chez elle. Elle habitait un petit T2 au Pont du Las. Elle m'offrit gentiment mon énième café de la journée et me raconta son histoire avec « JP » qui l'avait aimée et choisie parmi toutes les groupies qui lui tournaient autour. Ils s'entendaient merveilleusement bien, il jouait de la guitare, elle dessinait. Ils aimaient tous les deux les poivrons aux anchois, les chats, le groupe Queen et les bandes dessinées de Bilal. Bref, tout allait pour le mieux jusqu'à ce qu'elle le voie avec une autre, attablé à la terrasse d'un café !

Alors qu'elle s'apprêtait à le crucifier, folle de jalousie, il lui révéla une étonnante histoire. Un homme était venu le voir un soir pour lui dire qu'il était son père biologique. Il lui avait également révélé qu'il avait une petite sœur : la femme dont il venait précisément de faire connaissance. Milène en était sûre, la fille qu'elle avait vue avec Jean-Philippe, attablée à la terrasse du café, était la même que celle dont le portrait avait été diffusé par les journaux en septembre dernier. C'était Léa Bonelli. Milène n'avait pas été réinterrogée depuis le meurtre de la jeune fille, sinon elle aurait parlé à la police de cet épisode dans la vie de Jean-Philippe. Elle comprenait à présent que ce détail avait une importance.

Je demandai à voir les affaires du fiancé.

- Est-ce sa guitare dans l'étui ? Je peux jeter un œil ?

Je sortis l'instrument de son étui rigide et jetai un coup d'œil à l'intérieur. Là, dans une petite boîte, avec son accordeur, des pics et

ses piles, je trouvai... un valet de cœur !

Tout s'éclairait enfin ! Je demandai à Milène si elle n'avait pas, par hasard, une photo de Jean-Philippe enfant. Elle m'en confia une. Je la quittai en la remerciant, et fonçai au commissariat. Ange-Micheli Gabrielli y était encore, il planchait lui aussi sur le passé du Père Noël. Nous convergions sans le savoir.

Je lui montrai la photo. Il me regarda, stupéfait. De lui-même, il sortit celle qui avait été trouvée sur Laurent Bourasse et compara les deux clichés.

- Où as-tu trouvé ça ? C'est le même minot, c'est sûr.

- C'est Jean-Philippe Martini enfant. Sa fiancée m'a confié cette photo. Mais je vois que vous travaillez aussi sur le dossier du Père Noël ?

- Il s'était fait muter à l'état civil pour pouvoir faire des recherches personnelles. Nous avons trouvé des documents chez lui. Il s'intéressait aux garçons nés en 1966 et aux filles nées en 1973.

- Comme Jean-Philippe Martini et Léa Bonelli... Oui, Léa Bonelli était sa sœur...

Je racontai aussitôt à l'inspecteur médusé ce que m'avait révélé Milène Castaneda. Gabrielli décida aussitôt de lancer une procédure de recherche de paternité par ADN, ce qui mettrait un peu de temps, mais lèverait les doutes. Toutefois cela ne nous donnait pas le mobile du crime, ni n'expliquait le lien avec le pêcheur.

- Pujol et Bourasse se connaissaient, dit Gabrielli, ils étaient amis. Bourasse allait souvent voir Pujol sur le port à la sortie de bureau, et ils jouaient au tarot jusqu'à extinction des feux.

Il ne nous en fallut pas plus pour imaginer que Bourasse, l'employé municipal, Père Noël à ses heures, avait confié à son ami Pujol, le pêcheur, un secret dangereux qui avait conduit à leur mort ainsi qu'à celle des enfants naturels de Bourasse.

Les histoires de famille finissent toujours chez un notaire. Nous décidâmes d'enquêter chez tous les notaires de la région. Nous ne le savions pas encore, mais cette piste allait nous conduire au mobile. Nous fîmes fanny auprès des six premiers notaires, mais le butin fut bien meilleur à l'étude de Maître Pascali, rue Colbert. Maître Pascali avait contacté Laurent Bourasse à l'issue d'une longue enquête, car il était l'un des héritiers directs de Michel Penaud, le magnat de la presse décédé subitement quelques temps plus tôt. Jusqu'à peu, on ne lui connaissait aucune progéniture, ce qui n'avait pas manqué de provoquer quelques remous parmi les prétendants à sa succession. Mais le patron avait laissé des instructions pour retrouver

ses enfants naturels. Ce célibataire indémodable avait collectionné les conquêtes et fait au cours de sa vie au moins trois bébés à des femmes différentes. L'aîné était Laurent, notre Père Noël qui au moment des faits avait déjà perdu sa seule famille : sa chère maman, décédée d'un cancer cinq ans auparavant. Comme son père avant lui, il avait lui aussi eu des enfants hors mariage, qu'il avait alors tenté de retrouver.

Les autres héritières étaient Marilyn Pastoureau, ex starlette du festival de Cannes, reconvertie caissière au Mammouth de la Seynes-sur-mer, et sa fille unique Monique Pastoureau, jusqu'ici née de père inconnu, adjointe administrative affectée au commissariat de Toulon. Le notaire venait juste de retrouver sa trace.

Enfin, il y avait aussi Dominique Lecœur, fils de Michelle Lecœur, la concubine de Michel Penaud au moment de sa mort.

Gabrielli était ce qu'il était, un macho de son époque, au langage fleuri pas toujours très fin, mais il était loin d'être idiot et il comprit instantanément ce que cette dernière information pouvait signifier pour sa petite secrétaire. Il sauta sur le téléphone du notaire, s'assura que Monique était au commissariat et qu'elle n'en sortirait pas, envoya deux hommes chez Mme Pastoureau mère pour assurer sa protection, et une équipe au domicile de Dominique Lecœur pour l'intercepter. Mais l'oiseau n'était pas chez lui.

- Bon, finalement vous l'avez eu, ce Lecœur ?

Brice, ce serpent à lunettes écaillées qui m'a toujours profondément énervé, ce suppôt du département contrôle budgétaire, Brice venait de m'interrompre, alors que tout le monde était suspendu à mes lèvres en sirotant sa petite coupe.

- La ferme Brice ! Continue Philo !

Ok, les amis, vous allez connaître le fin mot de l'histoire. Donc, il n'était pas chez lui. Mais en rentrant à la maison, enfin au commissariat, on aperçut un drôle de type, en planque entre un G7 et un platane. Visiblement, il attendait ou surveillait quelqu'un, et ce n'était pas l'un des nôtres. On l'a interpellé à tout hasard et paf, coup de bol, c'était Lecœur. L'homme guettait la sortie de sa prochaine cible, notre Monique !

Il s'est laissé arrêter sans broncher, sûr de son impunité, au point d'ailleurs qu'il avait signé ses meurtres d'une carte à jouer : une carte de cœur dès qu'il s'en prenait à sa propre famille, le trèfle pour l'ami pêcheur qui en savait trop. Dans cette histoire, ce qui est triste, c'est que quatre personnes sont mortes. Mais nous avons pu sauver

Monique et sa mère. Elles sont devenues riches et ont arrêté de travailler. Elles partagent leur vie entre leur appartement luxueux du Vésinet et leur propriété du Cap-Brun où elles séjournent toujours à la belle saison. J'irai leur rendre visite dès que je serai à Toulon.

Ah j'oubliais de vous dire ! Ce soir-là on a fait la fête au commissariat. On a fêté notre victoire sur l'assassin aux cartes, lui qui se considérait comme « l'As de cœur » de son jeu meurtrier. D'ailleurs, on n'a jamais su la raison pour laquelle ce malade tuait ses cohéritiers de préférence en début de saison, mais vous savez ce que l'on dit, Lecœur a ses raisons...

On a fini en boîte à Bandol. Ensuite, Gabrielli nous a raccompagnées chacune chez nous, au volant de son Alpine Renault. Il avait mis la radio à fond et c'est là que j'ai entendu cette chanson de MC Solaar : *Caroline*. Nous étions sidérés. Depuis, chaque fois que j'ai entendu cette chanson, j'ai repensé à cette histoire. Bien sûr, cette affaire a bien servi la carrière de Gabrielli. Il le savait et quand je suis rentrée à Paris quelques semaines plus tard à la fin de mon stage, il m'a offert une grosse boîte de chocolats « pour la route ». Et là, je n'ai pas pu m'en empêcher :

- Merci, Inspecteur. Vous êtes un ange !

2^e Prix
Marie-Odile CORSETTI
Club Défense Balard-Arcueil
Ligue Île-de-France

Le bataillon des révoltés

Ce qui va suivre est tiré de faits réels, inconnus du grand public et oubliés pour d'autres. Ils se sont déroulés en Champagne, un peu avant la Grande Guerre.

Cette histoire m'a été rappelée il y a peu de temps alors que j'étais en vacances pour quelques jours dans mon village natal situé au cœur de ce vignoble de renommée mondiale.

J'avais choisi le vélo et une belle journée ensoleillée pour me dégourdir les jambes pour aussi admirer ma belle campagne en pleine effervescence puisque les vendanges venaient de commencer. Puis, au retour de cette longue balade par monts et par vaux, entre bois et vignes, ayant besoin de souffler un peu, j'ai posé mon vélo à l'ombre des grands platanes deux fois centenaires qui ornent la place de la mairie. Je me suis assis sur l'un des vieux bancs de pierre, à l'endroit même où, lorsque le temps le permet, les anciens se réunissent pour commenter l'actualité, la vie des champs et les affaires du village.

De là, pris dans ma rêverie, j'observai la noria incessante des tracteurs-enjambeurs visiblement bien chargés en route vers le pressoir communal. Depuis quelques semaines, la mine des vigneron est on ne peut plus réjouie, pour cause, ils savent que ce millésime sera exceptionnel. En conséquence, la récolte est abondante puisque le syndicat interprofessionnel des vins de champagne, qui veille au grain, a établi que cette année une hausse des quotas de production était indispensable. Effectivement les caisses à vendanges que je voyais passer sur les tracteurs débordaient des précieux cépages comme le pinot noir, le meunier, ou le chardonnay.

J'étais plongé dans ces réflexions lorsque m'ayant aperçu de loin, je vis monsieur Arrentières, le maire du village un vieil ami de la famille, s'avancer vers moi. Ce notable est ce que l'on appelle dans la région un gros propriétaire terrien, ailleurs, un gentleman-farmer, grand de taille, toujours tiré à quatre épingles et portant beau. Son visage toujours un peu sévère est barré d'une volumineuse moustache maintenant blanche semblable à celle d'un colonel de l'armée des Indes. Un de ses aïeux avait acquis ici en 1808, un relais de chasse entouré de quelques maigres vignes. Ses ancêtres, au cours de nombreuses décennies de labeur pourtant contrecarrées d'ennuis majeurs, comme le phylloxéra, n'ont eu de cesse d'agrandir et de transformer ce domaine pour en faire ce qu'il est devenu aujourd'hui,

une florissante propriété commerciale de plus de 55 hectares de belles vignes.

Monsieur Arrentières, cette personnalité locale, est maire depuis plusieurs mandats comme son père l'avait été avant lui. Aujourd'hui, âgé de plus de 70 ans, il n'a rien lâché de ses activités communales mais vient de prendre sa retraite de chef d'entreprise après avoir passé le relais à ses deux filles. Il leur a demandé bien sûr, non seulement d'entretenir cette grosse affaire familiale, mais surtout d'intensifier la commercialisation d'un panel assez large de différents vins de Champagne, comme le "Château d'Arrentières" pour les blancs ou le "Baron d'Arrentières" pour les rosés. Il a démissionné de la présidence du Comité Interprofessionnel des Vins de Champagne. Bien qu'il ait conservé un œil sur son domaine, il se consacre maintenant à l'écriture, à assouvir sa passion pour l'histoire de France surtout celle de Napoléon Bonaparte car il avait, paraît-il, un ancêtre maréchal d'Empire. Bien sûr, il passe aussi encore beaucoup de temps à la gestion de la commune.

Ses deux héritières sont diplômées, pour l'aînée Louison d'une grande école de commerce et la cadette Romy d'un institut œnologique suisse de renommée internationale. Tout de suite, ces jeunes entrepreneures ont mis un peu de modernité dans l'entreprise tout en restant dans le droit fil de ce que leur a demandé leur père. Bien placées sur le créneau des vins d'exception, elles vendent dans le monde entier un excellent Champagne de la Côte des Bar. (*Région d'appellation auboise située entre Bar-sur-Aube et Bar-sur-Seine*). Comme leur père avant elles, elles élaborent avec la même passion des millésimés que déjà le général de Gaulle servait déjà à ses invités en sa propriété toute proche de Colombey-les-deux-églises. Devenu chef de l'État il avait fait entrer ce champagne et toutes ses déclinaisons de blanc ou rosé en quantité importante dans les excellentes caves de l'Élysée.

Mais pour, se démarquer et innover, ces deux jeunes femmes ont créé une cuvée prestige appelée "La grande Fourchée" du nom d'une parcelle du domaine. Ce produit d'exception, teinté d'un peu de sensibilité féminine est fait de raisins blancs à peau noire et de quelques autres cépages prestigieux délicats issus de variétés pour la plupart aujourd'hui oubliées comme l'Arbane, le petit meslier ou le pinot gris. Pour le développer, elles ont choisi cette parcelle de quelques hectares, idéalement exposée et lui font bénéficier d'une attention toute particulière, labourage au cheval, récolte attentive des grappes tout de suite débarrassées de leur éventuelle pourriture, surtout une mise en

fermentation immédiate et naturelle sans apport de soufre. Ces quelques hectares sont choyés et bichonnés, du sur-mesure artisanal qui donne à ce produit une finesse assez rare.

Cet excellent travail des vignerons de cette région de Champagne n'est pas récompensé à la hauteur de ce qu'il vaut. En effet, ce champagne est bien plus connu à l'étranger que dans l'hexagone en conséquence, ce champagne de la Côte des Bar est moins connu du grand public que celui de la montagne de Reims. Pourtant, incontestablement, c'est un produit fini haut de gamme et de surcroît, beaucoup moins industriel. De ce fait il est plus confidentiel mais heureusement il est très apprécié des initiés fins connaisseurs et de certains grands chefs étoilés. Cette particularité rend son appellation Champagne plus fragile de par son éloignement de la région mère, Reims ou Épernay.

J'étais dans ces réflexions lorsque monsieur Arrentières vint s'asseoir à côté de moi.

- Tiens bonjour Jean-Charles... me lance-t-il en me serrant la main, quel plaisir de te voir, ton grand-père va bien ?

Sortant de ma rêverie :

- Heu ! Bonjour monsieur le maire, oui, oui il va bien merci !

- Tu lui donneras le bonjour de part.

- Bien sûr, lui répondis-je.

- Tu es en permission, tu as laissé tes hélicos pour venir nous donner un coup de main ? me dit-il.

- Je voudrais bien mais malheureusement je n'en aurai pas le temps !

- Tu es ici pour combien de jours ? me demanda-t-il.

- Pour dix jours avant de partir en Opex au Mali.

- Il s'assit à côté de moi afin d'entamer la conversation.

- Ah les guerres et les affrontements ! gémit-il. Tu vois mon grand, ici les vignes sont généreuses et fournissent un excellent produit pourtant elles ont failli disparaître et le champagne Côte des Bar avec, non pas en raison du phylloxéra mais pire, par l'ignorance et la bêtise de nos gouvernants. En effet, au début du siècle dernier juste avant la guerre de 14, par une loi absurde élaborée par un pouvoir parisien déconnecté des réalités du terrain, le vignoble de notre région auboise est passé tout près de la pure et simple extinction.

Interloqué, je lui dis alors :

- Mon grand-père m'en a parlé mais s'il vous plaît rappelez-moi ce qu'il s'est-il passé !

- Eh bien, on sait tous que dans la riche mais chaotique histoire de ce village, on cultive la vigne depuis plus de 2000 ans. À l'époque des Gallo-Romains, le vin était vendu et transporté en amphores par voie fluviale vers Lutèce et les mers du Nord ou par la via Agrippa vers Langres et pour le Sud par la vallée du Rhône au-delà des frontières de Rome par la Méditerranée. À la chute de l'Empire Romain précédant l'avènement du christianisme, les moines, pour vivre et étendre leur influence, ont récupéré les terres et prirent la suite avec le sérieux et la foi qui les caractérisent. Pour eux, le commerce se faisait surtout par les grandes villes de foires du Moyen Âge comme Troyes ou Bar-sur-Aube. Dans leurs écrits il est mentionné qu'ils produisaient ici un vin sec, pauvre en alcool à cause du faible ensoleillement. Par contre, ils ont su tirer le meilleur de ce que cette terre aride et caillouteuse pouvait leur donner. Ce n'était évidemment pas encore ce vin pétillant d'une infinie noblesse que nous connaissons aujourd'hui mais, à l'époque déjà, il était très apprécié pour son goût subtil rehaussé par un caractère vif et nerveux. Dans notre région auboise, c'est, sous l'impulsion de Saint Bernard, abbé de l'Abbaye cistercienne de Clairvaux toute proche, que ce vin a pris son essor. C'est dans ce sous-sol crayeux d'une exceptionnelle aptitude à l'affinage et au vieillissement des vins, qu'ils ont creusé vers le XII^e siècle les immenses et solides galeries de caves qui sont parvenues jusqu'à nous. Des générations de moines, par leur remarquable travail, se sont transmis la richesse d'un savoir-faire œnologique. Cependant, il faut bien le dire, ce vin n'a pris sa place dans ce concert mondial du goût et de la volupté que, par le talent du moine Dom Pérignon, de l'abbaye cistercienne de Saint-Pierre d'Hautvillers dans la Marne, le père des bulles en quelque sorte. Mais ne l'oublions pas... un peu aussi grâce aux fastes de la cour du roi de France Louis XV. Le monarque triste de nature trouvait ce breuvage gai et tonifiant. Par décret royal, il permit à ce vin de voyager non plus en fûts, seulement autorisés à l'époque, mais en bouteilles. Ainsi, ces bulles fines et légères franchirent les grilles du château de Versailles pour enchanter les salles à manger de la petite noblesse et par ricochet celles de la grande bourgeoisie française. Ce savoir-vivre à la française, copié urbi et orbi a fait sortir ce vin pétillant des frontières du pays pour rehausser l'éclat des grandes tables princières du monde entier. Enfin certainement par une sensualité gourmande, une légende raconte que la coupe à champagne que nous connaissons a été inspirée par la forme d'un sein de sa favorite, madame de Pompadour. Par cette noble destination, jamais un article de cristallerie et de plaisir gastronomique n'avait pu s'associer pour obtenir ce point de volupté propre à ce vin. Le récipient est élégant autant que la légende est tenace.

Après ce clin d'œil à l'histoire, il poursuit :

- À la révolution, les terres furent redistribuées, le domaine de l'église morcelé et le savoir-faire monacal dispersé. À quelques exceptions près, le champagne perdit son statut, sa vigueur commerciale et sa noblesse. Pour survivre, il ne restait plus aux pauvres champenois que l'élevage de quelques moutons trouvant leur maigre pitance entre les cailloux blanchâtres d'une terre crayeuse abandonnée. Bien sûr, la culture du vignoble et l'élaboration du vin n'avaient pas complètement disparu mais les produits étaient redevenus essentiellement domestiques. Heureusement, avec l'avènement du Second Empire, le champagne connaît un nouvel engouement ; mes aïeux et quelques producteurs aubois, frêles héritiers du savoir-faire des moines de l'abbaye de Clairvaux tentèrent de relancer la filière du champagne. Mais, nous les Aubois de la Côte des Bar sommes restés longtemps assis sur le strapontin de la célébration de ces grandes retrouvailles avec le bon goût car la région marnaise avait pris le leadership de la production et de la promotion du précieux liquide. Au fil des ans, nous étions devenus des pourvoyeurs complémentaires de moût et de raisin à destination des florissantes Maisons Rémoises. (*Le moût étant le jus de raisin non encore fermenté destiné à produire du vin par fermentation*). Entre 1871 et 1904, les vigneron aubois ont vendu aux Marnais des centaines de milliers d'hectolitres de ce moût ainsi que plusieurs tonnes de raisin d'appellation produites ici et rapidement transportées par chemin de fer pour être transformées et labellisées chez eux.

Si cet arrangement fragile et désavantageux pour l'Aube permettait à nos paysans de survivre, ce déséquilibre commercial insupportable était devenu, au fur et à mesure de l'évolution du marché, une terrible injustice. Pour satisfaire chez eux une demande de plus en plus forte, les Marnais tiraient à outrance les marrons aubois du feu.

Mais, le pire était à venir. Un jour, patatras, certainement guidée par une volonté de défendre d'obscurs intérêts partisans, une loi incompréhensible confirmée par le décret ministériel du 4 janvier 1909, enfonçait définitivement le clou et sortait l'Aube de l'appellation Champagne. Cette prestigieuse distinction évidemment vitale et fondamentale n'était plus réservée qu'au seul département de la Marne. Ce texte avait été inspiré par le Conseil des ministres, en la personne de celui qui détenait le pouvoir à l'époque, son président, monsieur Ernest Monis. Et notre département fut exclu ipso facto de cette aire d'appellation dans laquelle il avait pourtant toujours été. Pendant que la surface des terres d'appellation augmentait dans la

Marne, pour les aubois, la vente aux grandes maisons de champagne cessa brutalement. Ce commerce qui faisait vivre des centaines de petits viticulteurs s'éteignit. Il en fut de même pour la commercialisation de milliers de bouteilles venant des quelques producteurs baralbins (*de Bar-sur-Aube*). Ma famille en fit les frais et notre domaine du jour au lendemain réduit à néant et au déclassement.

Inutile de dire que ce décret fut une véritable déclaration de guerre !

Dans notre petite sous-préfecture de Bar-sur-Aube, cette trahison sonnait le glas de toute la filière viticole qui se relevait à peine de la crise du phylloxera. Le déclin économique de la région champenoise de la Côte des Bar semblait dès lors inéluctable.

Monsieur le maire poursuit son récit :

- En 1911, peu après la mise en application du décret, mon père, les notables, les maires ainsi que tous les vigneron des cantons voisins refusèrent cette décision et se levèrent en masse contre cette loi félonne. Pour les Aubois, c'était un véritable *casus belli* car, non seulement elle bafouait une réalité historique et géographique mais aussi signait l'avis de décès d'une activité commerciale, sociale et économique.

- J'ai entendu parler de cette douloureuse affaire par mon grand-père, lui dis-je.

Il continua son évocation historique :

- En réaction, le 16 mars 1911, tous les élus de la circonscription de Bar-sur-Aube et les maires des 28 communes concernées démissionnèrent. Ces paysans, travailleurs acharnés, peu habitués à la contestation eurent du mal à s'organiser. Mais, la providence a voulu qu'ils soient alors emmenés et guidés par un meneur charismatique, un certain Gaston Cheq, un baralbin méthodique, courageux et ordonné pourtant complètement étranger au milieu viticole. Tout de suite, il crée un comité qu'il fait siéger, tout un symbole, dans une ancienne cave des moines cisterciens située au centre de Bar-sur-Aube, « **le Cellier des moines de Clairvaux** ». Ce lieu devint le PC des émeutiers. Cet endroit emblématique datant du XII ou XIII^e Siècle avait servi, au moment des grandes foires du comté de Champagne, d'entrepôt commercial aux moines contemporains de Dom Pérignon. Autre symbole, il fait appeler le millésime 1911, « **La cuvée des révolté** ». Tout d'abord, Gaston Cheq fit décréter et obtint à l'unanimité des

maires et viticulteurs la désobéissance civile. Il leur demanda de brûler, devant les mairies, leurs hottes en osier bourrées de feuilles d'impôt. Ils jetèrent dans ce feu l'effigie du président du Conseil, aux cris de « **À mort ce bourgeois** ». Ils tuèrent un porc, le grillèrent et le promenèrent en ville dans une charrette à bras en hurlant « **Ernest Monis est mort, on a tué le cochon !** » Au milieu d'une foule chauffée à blanc, Gaston Cheq interpella en vain le sous-préfet de Bar-sur-Aube en ces termes : « **Nous vous avons promis un cadeau, nous ne sommes pas riches, nous ne pouvons vous offrir que nos feuilles d'impôt** ». Dans le même temps il crée l'Union des Viticulteurs Auboisiens et pour lui donner un caractère offensif et guerrier, il le baptise « **le Bataillon de fer** ». Il est composé de tous ceux et celles qui peuvent se déplacer de leur village vers les lieux de contestation, à pied pour les hommes valides, les femmes, les enfants et les anciens sont véhiculés dans charrettes et tombereaux. Partout les drapeaux sont sortis et mis en berne. Ainsi, le 9 avril 1911, ce bataillon va parcourir à pied, par la grande route, les soixante kilomètres qui séparent Bar-sur-Aube de Troyes, préfecture de l'Aube. Sur son passage, le nombre des révoltés et leurs soutiens ne cesse d'augmenter. Les employés, les ouvriers et surtout ouvrières des nombreuses manufactures de bonneterie troyennes se joignent à eux. Bientôt, devant la préfecture, ils sont plusieurs milliers à exiger le retrait de cette loi. Ils manifestent bruyamment devant les grilles, mais rien n'y fait.

Emporté par la fougue de ce récit historique, le maire poursuit :

- De retour dans la cité baralbaine, la contestation ne faiblit pas ; plus de 4000 personnes hommes, femmes, enfants se massent devant l'hôtel de ville et les rues avoisinantes. En réponse, le préfet leur envoie la troupe (Les Compagnies Républicaines de Sécurité et les escadrons de Gendarmerie mobile n'existant pas, l'on envoyait la troupe pour rétablir l'ordre), le 109^e régiment d'infanterie de ligne est dépêché sur place, puis la contestation ne faiblissant pas, c'est au tour du 29^e régiment de dragons de converger à cheval vers la cité baralbaine.

Alors, dans les villages, les maréchaux-ferrants redressent et transforment les **fousseux**** en piques que les viticulteurs brandirent au cri de :

- S'il le faut, nos outils deviendront nos lances !

** Le fousseux est une houe triangulaire recourbée en col de cygne possédant un manche court servant à biner autour des pieds de vigne.

Sur ordre du Comité, tous les rideaux des commerces sont baissés. À cheval les cavaliers du 29^e RD chargent les manifestants et les fantassins du 109^e RI, à coup de crosse de fusils, reçoivent l'ordre de disperser les manifestants massés sur le parvis de l'hôtel de ville. La foule en colère hurle son mécontentement, les esprits s'échauffent, Gaston Cheq et les responsables du mouvement comme mon père ou un célèbre avocat de l'époque, Pierre Gabriel ainsi que bien d'autres élus ou personnalités locales, exhortent les manifestants à rester calmes. Malgré une tension portée à son paroxysme, la confrontation violente est évitée de justesse, comme le voulait Gaston Cheq ; l'affrontement avec la troupe n'eut pas lieu, donc aucune victime ne fut à déplorer.

Dans ce combat fratricide entre champenois, les Auboisi se sentirent considérés comme des ennemis par leurs frères marnais. Ils ne purent s'empêcher de faire l'amalgame avec celui qui préoccupait les esprits de l'époque... le Prussien ! En réaction, on pouvait lire sur les pancartes et banderoles : **Champenois ou Prussiens**. Les slogans, banderoles et tags de l'époque fleurissent partout. À Bar-sur-Aube sur le fronton de l'hôtel de ville la devise, *Liberté - Égalité - Fraternité* a été remplacée par :

" PAUVRE République Française TA DEVISE FOUT LE CAMP "

Sur le clocheton de la mairie, le drapeau rouge a remplacé nos trois couleurs. Des chants de circonstance aux accents révolutionnaires sont composés et appris par tous jusqu'aux enfants des écoles. Coiffés d'un foulard noir, sous l'impulsion de leurs enseignants, les élèves se déplacent aux quatre coins de la ville et improvisent des concerts de rue. C'est tout un peuple se sentant méprisé et déclassé qui se soulève.

- Tu vois Jean-Charles me dit-il, tu peux passer cent fois devant sans le voir, regarde, sur le bandeau supérieur du réservoir d'eau situé à l'entrée du village, on peut encore distinguer les restes d'un apogée buriné et mal effacé que la main ferme d'un révolté avait écrit au goudron :

"FIERS D'ÊTRE CHAMPENOIS"

Devant l'ampleur des actions menées, le 7 juin 1911, un retrait partiel est décidé par le gouvernement et notre région de production classée en seconde zone. Le bataillon de fer, ce bataillon de révoltés aux mains calleuses vient de remporter une bataille mais pas la guerre.

Celle de 1914 vint figer les décisions et la réparation de cette injustice se fera encore attendre. Malheureusement beaucoup d'entre eux ne connaîtront pas la victoire totale du peuple des campagnes sur la bêtise des élus parisiens. Plusieurs centaines de milliers d'hommes ne sont pas revenus des champs de bataille de la Grande Guerre. Ce fut le cas de mon père, le lieutenant réserviste Charles Arrentières qui, à la tête de sa section, a été tué en septembre 1914 sur la Marne.

Il faudra attendre 1923 pour que la situation évolue favorablement et que cette loi soit enfin abrogée. Mais combien de familles ont été ruinées par une décision idiote. Cette victoire amplement méritée de nos pères est l'héritage que je porte au nom de tous ceux qui n'ont pas accepté ce déclassement. Il est un bien inestimable chèrement acquis que je transmets à mon tour à mes descendants.

Puis, me laissant pensif et admiratif de tant d'ardeur à défendre une cause juste semblant pourtant perdue d'avance, comme le pot de fer contre le pot de terre, il prit congé et rentra dans sa petite mairie, certainement content d'avoir rouvert cette page de gloire.

Dès qu'il fut parti, à vélo, je me suis dirigé vers le réservoir d'eau et effectivement, il porte encore les restes de cette lutte presque oubliée. La pierre porteuse de ce cri avait été burinée et repeinte, cicatrice à peine visible comme pour laisser aux jeunes générations l'exemple et la trace de ces combats.

3^e Prix
Jean-Charles ALLÉONARD
CSL 54^e RA Hyères
Ligue PACA-Corse

Les maux bleus

Cet air-là, elle l'a longtemps fredonné, les paroles de cette chanson elle les a apprises par cœur et elle ne se lasse pas de les entendre le samedi soir au karaoké. Elle croit que c'est le chanteur qui lui plaît. En écoutant le refrain elle s'est souvent imaginée déambuler au petit matin le long de la plage de son enfance. Elle a vu une rétrospective de sa carrière où il chante en dessinant le prénom d'une fille sur le sable. Une histoire comme ça, elle en a rêvé mais elle a vite compris qu'elle espérait une chose qui, dans sa vie à elle, n'arriverait pas.

« *Je lui dirai les mots bleus - Les mots qu'on dit avec les yeux ...* »

Dire des mots avec les yeux c'est faire venir la magie et le bleu du ciel au bord des cils, c'est sentir le cœur de l'autre s'ouvrir, c'est réapprendre à espérer.

« *Parler me semble ridicule - Je m'élançait et puis je recule...* »

Elle comprend que la peur nous accompagne, peur de la pauvreté des mots que l'on peut dire, peur que l'autre se moque, peur qu'il parte ou qu'il rie, alors c'est vrai on recule.

« *Devant une phrase inutile - Qui briserait l'instant fragile - D'une rencontre...* »

Et cette rencontre, celle qui transforme une vie, cette rencontre dont on rêve et puis qu'on oublie, celle qu'on espère, on la reconnaît lorsqu'elle approche.

Elle a su, tout de suite. Quelque chose s'est décroché en elle, une urgence absolue, celle de vivre plus fort, plus grand. Elle devine qu'elle va prendre tous les risques.

Une première rencontre, rires forcés, un verre à la main, enfouis dans de profonds canapés habillant le bar d'un hôtel de luxe, entourés des autres, ceux avec qui ils travaillent et qu'ils ne voient déjà plus. Une autre fois, pour une remise de prix, celle du meilleur commercial de l'année, et sa présence derrière elle, magnétique.

Son odeur, ce frôlement, ce moment attendu, volontaire, où ils se touchent à peine. Un rien, une caresse, une main furtivement appuyée sur l'épaule. Ils savent qu'ils se désirent, qu'il faudra s'inventer un espace amoureux, que c'est peut-être l'histoire de leur vie.

C'est elle qui va oser. Il est encore au bureau, elle est seule quelque part. Il sait qu'il ne peut refuser de la retrouver là où elle le souhaite. Sa

voix est rauque tant l'effort pour dompter sa timidité est grand. Oui il passera, dans la soirée.

C'est une ville de banlieue, lointaine. On devine en contrebas de la route des usines et des champs. La porte trop vite ouverte se referme sur leur surprise. Ils sont là, ensemble. Ils s'assoient, mal à l'aise, distancés, se parlent comme si au milieu, dans ce champ libre, entre le fauteuil et la table le désir ne rôdait pas à leurs pieds. Ils se parlent et attendent un geste, un mot. Ils ne savent comment accrocher le temps, le jour est presque là. Rien n'a bougé, lui est resté assis, elle s'est levée et debout, déçue, va vers le corridor, signifiant ainsi qu'ils ne se sont pas trouvés, qu'il est trop tard ou bien trop tôt. Il sait que s'il ne fait rien il va laisser passer l'instant magique de leur rencontre. Alors il s'approche, saisit son cou, brutalement. Leurs bouches se frôlent, leurs langues se veulent. Il referme la porte et elle l'entraîne. Leurs corps les étonnent, il se pose en roi, habité d'une force nerveuse, le plaisir est rapide.

Elle ne le sait pas encore, se croyant toujours libre, mais elle commence à attendre. Attendre ses sourires, la jouissance qu'il va lui donner, bientôt ses coups.

La première fois ils sont collés l'un à l'autre dans une rame de métro. Elle le serre, il se dégage, puis lui mord le lobe de l'oreille. Elle saigne - *n'en fais pas toute une histoire, c'était pour jouer* - elle sait bien que non mais elle dit oui, bien sûr pour jouer. Elle perçoit une violence, terrée, ancienne, une violence sans raison, une envie de faire mal.

Ils vont vivre ensemble, malgré le doute, malgré tout ce qu'elle abandonne, parce qu'elle aime cet homme-là.

Il se fâche, souvent, pour peu de choses, pour pas grand-chose. Elle le lui dit, alors il lève la main, car il ne sait que répondre. Les amis, les autres, le trouvent charmant, c'est vrai, il est charmant. Il l'enlace amoureusement, il la regarde, il la trouve belle et il aime que les autres le voient. Lorsque les amis claquent les portières des voitures et disent « à bientôt » elle ne sait jamais si elle va retrouver le pire ou si elle pourra se blottir contre lui car il sera heureux.

Une phrase qui lui semble déplacée, un verre trop rempli, un sourire mal venu, et elle doit payer. Pour se protéger elle s'enferme dans les toilettes car il y a un verrou, souhaitant qu'il ne fracasse pas la porte, se couche, oublie et s'endorme.

Alors le pensant enchâssé dans un rêve, apaisée, elle se glisse dans

leur lit. C'est alors qu'il appuie son bras de toute sa force sur son cou, lui tient haut la tête de sa main gauche et la gifle.

- Tu crois que je n'ai pas vu ton petit manège, saleté, tu crois que je ne sais pas à quoi tu penses quand tu regardes Serge, tu crois que tu vas me la faire à l'envers ?

Les coups, et le matin, les bleus. Le fond de teint cache à peine les marbrures, les traces, le jaune et le vert des semaines précédentes. Il sait que tout est faux, il sait qu'elle ne désire que lui, il sait qu'elle peut tout pardonner. Alors il frappe, avec les poings, une ceinture, le nerf de bœuf retrouvé au grenier.

Le dimanche ils déjeunent chez Pierrette et Vincent, ses parents. Ils sont heureux, leur fils leur semble moins inquiet, plus stable – *c'est grâce à vous ma petite Viviane, parce qu'il en a fait des bêtises, notre gars.*

Serait-ce lui le père qui frappait le fils pour que se déverse cette terrifiante fureur ? Ou elle et son regard fuyant, elle qui sortait sa règle en fer pour toute mauvaise note ?

Sur la table recouverte de toile cirée coule le mousseux - *Aux amoureux* - Voilà, c'était un dimanche réussi. Il la prend dans ses bras et pleure - *je suis un sale type, quitte-moi* !- Elle pense toujours que les choses vont s'apaiser, il le dit, il promet, il le croit.

Ce sont les sirènes qui ont alerté les voisins. Un corps, enroulé dans une couverture de survie est sorti de l'appartement.

- J'entendais bien des bruits, mais vous savez avec la télé...

Le ciel de novembre habille la pièce du petit local d'un gris bleuté. Les chaises, en arc de cercle autour d'elles, se touchent presque. Elles racontent toutes la même histoire. Ça commence toujours par un bleu, puis un autre. Elle prend la parole car elle soutient ce groupe, l'anime, et raconte.

Ce soir-là, il lui a cassé les deux bras et lui a cogné la tête contre le carrelage. Elle ne sait pas pourquoi ni comment elle n'est pas morte.

Elle leur dit qu'il n'y a pas de petite ou de grande violence. Elle leur dit qu'un homme qui lève la main sur vous doit être dénoncé et que, quoi qu'il vous en coûte vous devez partir. Elle leur dit qu'il recommencera toujours.

Une petite jeune fille, couverte d'ecchymoses s'approche, lorsque toutes les autres ont quitté la pièce. Des larmes coulent, elle répète : je vais le faire, je vais le faire, puis regarde intensément la responsable du centre et murmure : merci Viviane.

Remarqué par le jury
Patricia PINCÉ DE SOLIÈRES
Club Défense Balard-Arcueil
Ligue Île-de-France

9 secondes

Gravité.

En faisant abstraction de la résistance de l'air, un objet en chute libre subit une accélération de 9,8 m par seconde, toutes les secondes. Lâché d'une hauteur de 400 mètres, il aura atteint une vitesse de 319 km/h au terme des 9 secondes nécessaires pour atteindre le sol.

8 h 46. Le monde va basculer

Ce fut un sifflement aigu et continu qui me ramena lentement à la conscience.

J'émergeai laborieusement avec l'impression de me réveiller d'un cauchemar qui tardait à s'interrompre. Je baignai dans une ambiance cotonneuse, comme anesthésié, je planai encore au-dessus de la réalité.

Puis, mon cerveau regagna des parcelles de lucidité et se mit à percevoir à nouveau des impulsions électriques envoyées par la multitude de terminaisons nerveuses de mon corps endolori. La douleur arriva par vagues successives qui me firent très rapidement atterrir.

Tout d'abord, je perçus une chaleur étouffante qui régnait autour de moi, puis ce fut l'agression d'un air âcre qui rentra dans mes poumons et assécha ma gorge à chaque insufflation.

J'avais conscience d'être allongé dos au sol et qu'une masse plane appuyait lourdement sur ma cage thoracique, interdisant tout déplacement.

Quant à mon encéphale, c'était le vide total, je n'avais aucun souvenir de ce qui avait bien pu précéder l'instant présent, j'ignorais même la raison qui m'avait conduit ici... Où me trouvais-je d'ailleurs ?

Je demeurai dans cet état de torpeur un certain moment, avant qu'un déclin de lucidité ne me pousse à réagir.

Alors lentement, je levai la tête et l'inclinai de part et d'autre, dans l'espoir d'apercevoir un détail, n'importe quoi qui puisse se refléter dans mes pupilles... Hélas rien de rien.

De ma voix intérieure je dressai un constat accablant :

- Dans le meilleur des cas je baigne dans une pénombre totale, ou alors... J'ai perdu la vue !

Cette pensée fut si brutale que j'en oubliai, un instant, le sifflement agressif qui monopolisait l'unique sens fonctionnel, mon ouïe.

Lâchant un soupir accablé, je détendis les muscles de ma nuque et ma tête cogna lourdement sur le sol, manœuvre malheureuse qui déclencha un éclair de douleur tout le long de ma colonne vertébrale. Mes traits se crispèrent et je dus afficher un rictus affreux, que nul ne

put observer.

Une lame de désespoir fondit sur moi, quelques gouttes humidifièrent mes yeux qui ne voyaient rien et coulèrent le long de mes joues. Une sensation atroce de vulnérabilité me gagna et dans un réflexe de survie, je pris une inspiration de cet air vicié à en faire exploser mes poumons et avec le peu de force qui me restait, je hurlai :

- *Y a-t-il quelqu'un ici qui m'entende ici ? À l'aide...* je ne perçus même pas ma propre voix, tant le sifflement saturait mes tympans. Si toutefois quelqu'un avait répondu à mon appel, je ne serais même pas en mesure de l'entendre...

J'étais déchiré entre rage et désespoir. Une lutte interne s'engagea, je fis un effort intense pour tenter de me remémorer l'instant qui avait précédé le big-bang à l'origine de ce chaos sans nom, j'aurais donné cher à cet instant pour obtenir le moindre indice.

Sur cette dernière réflexion, mes pensées se mirent à divaguer, je revis alors le déroulement d'un jeu télévisé populaire. Le candidat hésita à l'instant crucial de la dernière question qui le plaçait dans l'antichambre du monde des millionnaires en dollars. Le suspense appuyé par une musique anxiogène fit monter la tension à son paroxysme ; par chance, les largesses du règlement lui avaient encore préservé une aide téléphonique amicale, et elle se révéla salvatrice ! J'affichai un rictus amusé en me remémorant cet intermède fugace, mais le retour à l'instant présent tordit mes lèvres en une expression amère. Ce dernier n'avait rien de ludique, car l'instigateur de la piètre partie qui se jouait à cet instant, n'avait pas eu la délicatesse de m'accorder un joker, je restai livré à moi-même.

Cependant, cette évocation aussi futile puisse-t-elle paraître dans ces moments de désarroi, apporta sa dose de réconfort et me permit de spéculer sur un potentiel retour de souvenirs plus essentiels.

Voilà maintenant 5, 8, ou 10 minutes, je fus incapable de l'estimer, qui s'étaient écoulées depuis que j'avais repris mes esprits, je demeurai prisonnier ici, là, quelque part, cette incertitude devenait insupportable.

Il fallait que je reprenne le contrôle pour ne pas céder à la panique. J'entrepris un inventaire de ma situation avec les maigres indices perceptibles...

- *Il faut que j'analyse la situation méthodiquement : mon sens auditif est saturé par un sifflement qui m'empêche d'entendre le monde alentour, mes yeux ne m'affichent qu'un tableau monochrome obscur sans variation. L'atmosphère viciée que je respire est chargée d'une fumée âcre à l'odeur insoutenable. Et puis il y a cette chaleur étouffante...*

Instantanément une représentation mentale jaillit, je la refoulai tout

aussi promptement. Mais cette dernière revint inlassablement à la charge, on lutte difficilement contre son propre esprit. Ce que je venais de détailler, résumait assez fidèlement il me semble, une description de... l'enfer !

- Eh bien mon vieux, quel optimisme, cela voudrait-il donc signifier que je suis déjà mort ?

La combativité m'abandonna et ma raison chavira, las, je me résignai à mon sort, quel qu'il fut.

Tandis que je me laissais sombrer dans les abîmes de la capitulation, une étincelle cartésienne s'imposa dans mon esprit qui repoussa violemment cette théorie farfelue. J'étais un être rationnel... ça j'en avais la certitude.

- À compter de cet instant, la logique et rien que la logique, sera le fil d'Ariane auquel je me raccrocherai pour raisonner et trouver une explication à ce qu'il m'arrivait.

Une lueur

Je perçus quelques bruits étouffés, des cris deçà, delà, le sifflement omniprésent jusqu'à maintenant sembla diminuer d'intensité.

C'est par déduction que j'en compris l'origine, cette stridulation n'avait jamais émané d'une source externe, j'en étais le propre instigateur. Depuis que j'avais repris conscience, un acouphène continu avait saturé mon sens auditif.

- Les cils vibratoires de mes oreilles ont dû subir une surexposition sonore intense, bien au-delà de ce qu'ils pouvaient supporter...

Je me surpris d'avoir émis cette auto-analyse, mais si en d'autres occasions cette culture médicale m'aurait certainement permis de briller en société, à l'instant présent cette information sembla bien futile.

Mon discernement gagnait en vivacité et mes membres amorphes semblèrent suivre la même voie.

Subitement je ressentis des ondes de choc transmises par le sol. Je pouvais suivre le déplacement des vibrations, elles débutaient quelque part au-dessus, pour arriver à ma hauteur et s'éloigner vers le bas avec une vitesse folle. BAM...! BAM...! BAM ! Leur rythmique s'accélérait.

À ces percussions infernales se mêlèrent appels à l'aide et cris aux intonations effroyables.

Et cette chaleur qui devenait de plus en plus difficile à soutenir...

- Mais bon sang qu'est-ce qu'il m'arrive donc ?

Et d'un coup, peut-être par instinct de survie, les synapses de mon cerveau se réactivèrent, un flot d'images se renfloua dans ma tête.

- *Je me rappelai la voix de Clarisse : « oh mon dieu... », le « Clac » de la porte des serveurs qui se ferme derrière moi, l'éclairage qui vacille, un souffle qui me projette au sol... et puis plus rien !*

Tout redevenait clair, les souvenirs me revenaient par paquets, je tentai de me situer en projetant mentalement l'implantation des différents espaces de travail.

- *La salle des serveurs se situe dans la partie centrale du bureau, elle est constituée de solides murs structurels en béton armé, et information importante : le local est dénué de fenêtre...*

L'espérance renaît !

- *Je dois réfléchir calmement, surtout ne pas me laisser submerger par l'émotion. Si aucun éclairage naturel ne peut filtrer depuis l'extérieur une fois la porte close, dans la mesure où une coupure de courant est survenue, cela pourrait bien accréditer le fait que je baigne dans le noir total et que je ne suis donc pas... aveugle !*

Je lâchai un rire nerveux, presque hystérique.

C'est alors qu'un élément s'immisça comme une faille dans mon raisonnement, tempérant ipso facto mon enthousiasme ! Il y avait ce boîtier de secours fixé juste au-dessus de la porte, que j'avais vu s'illuminer à chaque simulation de coupure de courant...

- *Forcément vu les circonstances, il doit être allumé !*

J'avais beau faire rouler mes yeux dans tous les sens, je ne voyais pas ce personnage stylisé sur fond vert, éclairant la sortie.

À nouveau mon moral regagna des fonds abyssaux, je ne pouvais me faire à l'idée d'avoir perdu la vue, tout mais pas ça ! J'échafaudai divers scénarios et me raccrochai même aux plus improbables...

Mais un long soupir lâché à l'issue de ce fragile exercice d'auto-conviction, finit par trahir l'étendue de mon scepticisme.

Soudainement, un détail insignifiant au demeurant, me revint à l'esprit. Il y a peu, l'on m'avait offert un petit gadget, il s'agissait d'une minuscule lampe porte-clés. Ce jour, j'eus la bonne idée de l'attacher à mes clés.

- *Petite lampe tu seras mon joker d'aujourd'hui, Je crois bien que tu vas m'être sacrément utile !*

J'approchai laborieusement la main de ma poche, la masse plane et lourde qui me plaquait au sol rendait pénible chacun de mes gestes, j'espérais juste ne pas avoir laissé mon trousseau dans ma veste suspendue à ma chaise.

- *Dans 2 secondes je serai fixé, cela se jouera entre la lumière ou les*

ténèbres... allez je me décide !

Le suspense ne dura qu'une fraction de seconde, du bout de mes doigts je perçus les dentelures des clés et au bout de l'anneau... la mini lampe. Une vague émotionnelle me submergea.

Chaos

Je tirai avec vigueur sur la petite chaînette pour l'extraire de ma poche. Puis, à l'aide de mon pouce je palpai la forme lisse et ronde, une légère excroissance révéla l'interrupteur.

- Ça y est, j'y suis !

Un clic, une fraction de seconde d'angoisse et la délivrance.

Un halo laiteux naquit au-dessus de moi. La vue de cette auréole quasi miraculeuse, très déformée par les larmes qui coulaient de mes yeux, me fit éclater de joie. Fébrilement, je séchai mes yeux de l'autre main.

J'orientai le minuscule faisceau lumineux à 360° autour de moi, sa portée ne devait pas excéder 2 mètres, mais ce fut suffisant pour que je me rende compte de l'état de la pièce. L'endroit habituellement aseptisé et climatisé était à présent envahi d'une fumée opaque, des particules de cendre tombaient au ralenti et s'accumulaient en une couche de matière duveteuse au sol. Un désordre indescriptible régnait, toutes les armoires de serveurs gisaient couchées en épis, la première avait poussé la suivante comme dans un jeu de dominos.

J'éclairai la masse qui me plaquait au sol.

- Ah ! C'est l'armoire où l'on stocke toute la documentation papier, ceci expliquant la lourdeur !

Un rapide coup d'œil vers la porte de sortie, la voie n'était pas trop encombrée.

- Il faut que je me sorte de là au plus vite, un incendie doit être en train d'embraser l'étage...

J'étais persuadé que tout le monde avait évacué et que l'on m'avait oublié là. Je retirai ma jambe droite tout en poussant de la gauche et répétai alternativement cette gestuelle pour gagner quelques centimètres à chaque inversion. Cette agitation accéléra ma respiration et déclencha une quinte de toux, mais je dus faire abstraction de cet inconfort si je voulais parvenir à évacuer l'endroit. C'est au terme d'une interminable danse grotesque que je parvins à me libérer de son oppression.

La perspective de recouvrir à nouveau le statut vertical d'être humain me dopa et d'un jet j'entrepris de me redresser, mais le mouvement fut trop rapide et le temps d'un étourdissement je me retrouvai à quatre pattes, haletant en observant le halo elliptique que ma petite lampe projetait au ras du sol.

- Il ne faut pas que je t'oublie, je vais avoir besoin de toi pour que tu

éclaires mon chemin vers la sortie.

Je saisis ma luciole providentielle, puis avec parcimonie j'entrepris une nouvelle tentative pour me mettre debout, mes jambes vacillèrent alors que j'approchais aux cimes de mon mètre quatre-vingt, des éclairs de douleurs jaillirent dans mon dos et je dus stopper mon redressement à mi-course. Par chance je pus prendre appui sur le dossier d'une chaise qui se trouvait à portée de main et comble de l'aubaine, elle possédait des roulettes. De statut de trentenaire alerte ce matin, j'étais devenu un vieillard voûté sur sa chaise-déambulateur.

- Trêve de réflexions stériles, il est temps que je sorte d'ici au plus vite.

Le tableau était sordide, pas après pas, je poussai d'une main la chaise et de l'autre j'éclairai le sol devant moi. La poignée se dessina enfin dans le cercle lumineux. Excité par une poussée d'adrénaline, j'envoyai valdinguer cette brave chaise avec désinvolture quelque part vers les ténèbres.

La porte d'Hadès

Je saisis avec fermeté la poignée métallique qui se trouvait enfin à portée de main... *Aïe ! Elle est brûlante...*

Le métal ardent me fit instantanément lâcher prise. Mais je n'avais plus de temps à perdre, sur une seconde tentative j'actionnai le mécanisme en m'aidant du coude cette fois.

- La manche de mon polo tirée sur ma paume me protégera le temps nécessaire.

Le « clac » de la gâche libéra la porte mais elle s'entrebâilla à peine, quelque chose bloquait de l'autre côté, je dus appuyer de tout le poids de mon corps pour contrebalancer ce qui entravait son ouverture.

La porte céda d'un coup, par réflexe je plissai fermement les paupières, la force libérée m'envoya au sol. Enfin la lumière naturelle filtra à travers mes paupières encore closes dans une dominante de teinte rosée. Cette sensation rassurante fut annihilée dans la seconde qui suivit par l'air chargé d'un parfum écœurant de kérosène.

J'ouvris grand les yeux, ébloui par tant de lumière ; je ne pus distinguer qu'un voile laiteux dans un premier temps. Ce qui se concrétisa au terme de quelques secondes d'aveuglement, je ne l'aurais imaginé dans mes pires cauchemars.

La baie vitrée avait disparu, ouvrant une voie directe sur le vide, des odeurs infectes de carburant imbrûlé mêlées à la combustion de toutes sortes de matières plastiques, flottaient dans l'air.

Le contraste était ahurissant, ce matin à mon arrivée au bureau j'avais retrouvé nos locaux et son mobilier au design moderne impeccablement rangé. Par les baies vitrées nous surplombions de haut les autres bâtiments, nous dominions la Grande Pomme !

J'avançai vers cette ouverture béante, au fur et à mesure que j'approchais du précipice, les rafales de vent rendaient ma démarche déjà vacillante encore plus bancal. Une cornière du cadre de la baie brinquebalait au rythme des rafales. Je l'empoignai fermement de ma main la plus valide, après de longs moments d'hésitation, je me décidai à m'arc-bouter très lentement au-dessus du vide. Dès que mon tronc eut dépassé la limite du plancher, j'eus la sensation d'être happé par cette perspective vertigineuse, ce qui engendra un mouvement réflexe de recul.

- Du calme, du calme...

Ma respiration s'emballa, ma main serra si fort la cornière, que du sang perla entre les doigts ; mais peu importe l'abîme vertigineux qui me séparait du sol, elle monopolisa mon attention et détourna la douleur. Ce morceau de métal représentait l'unique rempart qui me préserverait d'une chute fatale, je retentai la manœuvre.

- Je dois faire abstraction de mon vertige et me concentrer sur ce qui se passe en dessous.

Un air frais fouetta mon visage, mes vêtements claquaient au rythme des coups de vent. Je détournai, non sans mal mes yeux de l'abîme ; je vis plusieurs étages plus bas qui avaient été éventrés sur quasiment toute la largeur du bâtiment.

- Bon sang, quelle déflagration phénoménale a bien pu infliger de tels dégâts ? Une fuite de gaz probablement, par chance le local informatique aux murs en béton armé dans lequel je me trouvais m'a protégé... mais, et les autres, où sont-ils ?

Avant d'exécuter prudemment trois pas en arrière, j'aperçus en face les silhouettes des occupants de la tour sud ; ils étaient agglutinés aux baies vitrées et regardaient dans ma direction. Dès que je fus en retrait, je me mis à la recherche de mes collègues.

- Mary... John... Charles ! Vous m'entendez, où êtes-vous ?

9 h 59.

Absorbé par ma tâche, je ne réagis pas immédiatement à un son pourtant bien caractéristique. La vitesse exponentielle à laquelle il s'approchait alerta cependant ma vigilance d'un danger imminent et me fit faire volte-face. Les événements qui s'enchaînèrent alors, furent si invraisemblables que mon esprit eut du mal à les assimiler immédiatement.

Dans la perspective de la tour sud, un objet massif et sombre évoluant à une altitude bien trop basse, s'approchait à une vitesse inouïe.

Je distinguai alors les deux lignes effilées que formaient les deux ailes de l'avion. Il percuta la tour par le côté sud à l'opposé et la transperça de part en part en vomissant une gigantesque boule de feu dans ma

direction. Des tonnes d'éclats de verre furent éjectées et le souffle brûlant des flammes qui vint jusqu'à moi me projeta au sol... Je demurai le séant vissé par terre, béat, partie prenante à mon insu de cette apocalypse.

Et là je compris ! Je compris que MA tour avait dû subir le même sort.

- *Cela a dû se passer à l'instant où j'avais pénétré dans la salle des serveurs, l'onde de choc qui en résulta me fit perdre connaissance.*

Tout cela ne pouvait être accidentel, les événements prenaient une tout autre tournure, ma voix intérieure m'intimait l'ordre de quitter instamment cet endroit.

- *Réagis, réagis, les autres ont dû être éjectés dans le vide, ils ne sont plus là, cherche l'escalier de secours et fuis !*

La panique me saisit, je sentis mon cœur taper dans la poitrine, le flux sanguin cognait dans mes tempes. Je lançai un regard que je pensais ultime vers nos bureaux détruits, puis je sortis dans le couloir pour rejoindre l'escalier de secours. Plus je m'en approchais, plus la fumée devenait épaisse et suffocante, je dus avancer au ras du sol où l'air semblait un peu plus respirable.

- *Enfin la porte coupe-feu qui donne sur l'escalier !*

Je m'affalai sur la barre antipanique et je poussai de tout mon poids pour actionner l'ouverture de la porte qui m'extraisait de ce cauchemar...

L'enfer doit être rouge.

Mais à peine ouverte, une vague brûlante me gifla et je ne pus même pas avancer d'un pas, à quelques mètres sous moi se profila un gouffre béant et vertigineux illuminé en rouge. Une fournaise incandescente en lieu et place de la structure centrale consumait méthodiquement les étages. À quelques niveaux au-dessus, des silhouettes piégées comme moi se penchaient dangereusement sur les bords et appelaient désespérément de l'aide. Je ne fus d'aucun recours hélas, nous trempions tous dans la même poisse.

- *Je suis fichu... NOUS sommes fichus !*

Impossible de résister plus longtemps à cette chaleur, je tentai une autre échappatoire, la quête sembla interminable, j'étais exténué.

Puis à quelques pas devant moi apparut enfin un pictogramme d'évacuation tant espéré.

Je pénétrai dans un sas très enfumé ; à l'intérieur gisaient plusieurs corps, cette vision me glaça. Je me dirigeai lentement vers la sortie en contournant les dépouilles sans oser les détailler. Le mécanisme d'ouverture brûlant fut annonciateur de ce que j'allais trouver de l'autre côté.

L'endroit également gagné par les flammes sur plusieurs étages, était

impraticable. Profitant de l'appel d'air le brasier accéléra sa remontée des profondeurs ; je refermai immédiatement la porte coupe-feu derrière moi, sans trop d'illusion quant à la pérennité de cette manœuvre. Je n'eus d'autre choix que de battre en retraite vers mon bureau, qui finalement s'avérait être un havre de paix au regard de cet endroit.

De retour dans nos locaux, je m'effondrai complètement laminé au milieu du capharnaüm ; en face, j'observais hagard les flammes dévorant la tour sud.

Bien trop accaparé à lutter contre les éléments, je me sentis coupable de n'avoir eu aucune pensée pour mes proches jusqu'à maintenant, étaient-ils au courant de ce qui se tramait ici à Manhattan ?

- Oui probablement, ce qui se passe ici est bien trop énorme.

En pensant à eux, je me déplaçai dans les décombres du bureau pour modifier mon point de vue, et à travers le rideau de la fumée, je vis l'autre rive de l'Hudson. Les savoir là-bas dans le New Jersey, me reconforta.

Le soleil pré-automnal sublimait Ellis Island et Lady liberty ; la sérénité qui se dégageait de cette image était paradoxale au regard de la tragédie qui se déroulait ici.

La débâcle.

Mes pensées furent interrompues par le bruit des pales d'un hélicoptère qui tournoyait au sommet des tours. J'approchai précautionneusement de la baie explosée, je saisis d'une main la cornière brinquebalante en métal et de l'autre me mis à brasser l'air en effectuant d'amples mouvements circulaires.

- À l'aide, au secours, je suis bloqué là-haut, venez me chercher !

Je hurlai de toutes mes tripes, mais la vision soudaine d'une multitude de grappes humaines se tenant désespérément accrochées à l'extérieur de la façade du bâtiment, coupa tous mes effets. Il y en avait en face, mais également répartis sur tous les étages de ma tour.

Tout en bas, des hululements de sirènes remontèrent l'avenue, la marée humaine, elle, fuyait dans le sens opposé du ballet des camions rouges.

- Les pompiers ! Mais bien sûr, pourquoi n'y avais-je pas pensé ? Le téléphone, je dois retrouver mon téléphone pour leur indiquer où je me trouve, les soldats du feu viendront me chercher.

Je bondis comme un cabri, mes mains fouillèrent nerveusement dans l'amoncellement du mobilier enchevêtré, à la recherche de ma veste. Et puis, j'entrevis un bout de tissu complètement déchiqueté dépassant sous les décombres. De mon index tremblant et ensanglanté je composais le 9-1-1, je n'attendis même pas la tonalité et me mis à

hurler à plusieurs reprises d'une voix hystérique :

- Au secours, à l'aide, je suis bloqué au-dessus du 99^e étage de la tour nord prévenez...

Je m'aperçus alors de l'inutilité de ma tentative, le téléphone était hors d'usage. Je demeurai sidéré durant de longues minutes, quand un grondement effrayant se produisit dans mon dos. J'eus peur de comprendre, hélas mes craintes s'avérèrent exactes. La tour sud était en train de s'effondrer sous son propre poids, engloutissant ses occupants et tous les secours qui s'activaient en dessous.

Il n'y avait plus d'espoir, ce n'était plus qu'une question de minutes avant que nous ne suivions le même chemin, j'en acquies la certitude à cet instant !

Prostré, l'envie de me battre m'abandonna, je demeurai immobile agenouillé au sol m'isolant peu à peu du monde qui m'entourait.

- Si seulement j'avais pu trouver un téléphone et joindre mes proches pour leur parler une dernière fois, sauront-ils jamais que mes dernières pensées furent pour elles et eux ?

Je n'espérais plus m'en sortir cela tiendrait du miracle, non, j'implorais juste que quelqu'un ait pu s'échapper de ce piège et qu'il puisse témoigner que nous étions bloqués là-haut, sans possibilité de leur parler une dernière fois.

- Il faut qu'ils le sachent !

Soudainement la porte d'entrée vola en éclat, une coulée ardente se répandit, des flammes monstrueuses se répandirent et embrasèrent tout dans leur conquête. Je tentai de tenir la place, mais cela devint rapidement insoutenable, une seconde de plus et je me transformais en torche humaine. Je devais opérer un repli, mais où aller ? Au-delà de la fenêtre béante ? C'était un à-pic de presque 400 mètres.

Je n'eus d'autre alternative que de me diriger vers l'ultime endroit viable, sur la partie externe du mur de façade, là où il y a peu encore, je rechignais juste à me pencher. Je jouais les équilibristes sans filet, mes pieds ne disposaient guère plus de 20 cm de large pour reposer, mes mains meurtries agrippaient fermement des bouts de ferraille saillants, seul garde-fou me préservant du précipice, mais ici au moins ce n'était pas la fournaise.

Le frêle rebord sur lequel j'avais trouvé refuge se mit à vibrer, la tour commençait à fléchir mais elle sembla vouloir résister de toutes ses forces, à l'intérieur la charpente métallique suppliciée par les flammes grogna sous la souffrance, lentement mais inexorablement la jumelle sursitaire ployait.

- Combien de temps allait encore durer cette torture ?

10 h 28, 102^e minute.

Je regardai derrière moi, la tour sud gommée du paysage avait fait place à un immense panache de fumée, je ne pus supporter plus longtemps ce terrible spectacle. Au moment où je retournai la tête, une forme furtive ressemblant à un pantin désarticulé me frôla dans sa chute.

- *Quelque chose est tombé...*

Par réflexe, je baissai la tête pour identifier de quoi il s'agissait, mais « l'objet » plongea si rapidement, qu'il se fondit dans le nuage de poussière qui se répandait sur la ville.

Le regard encore tourné vers le bas, j'observai tous ces gens agrippés à la façade à la merci du vide, et soudainement je vis une silhouette humaine s'en détacher, puis une autre et encore une...

Ma gorge se noua, je compris alors. Malgré les fourmillements j'étreignis encore plus fort de mes mains la cornière métallique à laquelle je me retenais.

Je jetai un bref coup d'œil à l'intérieur, l'embrasement attisé par l'air frais progressait rapidement dans ma direction.

- *Dans quelques minutes tout au plus, je serai brûlé vif...*

Je refusai de subir le dictat que cet enfer voulait m'imposer, ma dignité me cria de reprendre une dernière fois la maîtrise de ma destinée.

La tour commença à se disloquer de l'intérieur et les flammes commencèrent à m'effleurer, mais je les ignorai. Je pris une profonde inspiration et fermai les yeux.

Je relâchai alors la tension musculaire de mes mains et soudainement tout ce tumulte s'éloigna de moi, l'air rafraîchissant de cette fin d'été glissa le long de mon corps, je pensai à ma famille, aux moments heureux, j'oubliai l'instant présent, de toute façon il ne durerait pas plus de 9 secondes.

- *Et vous, qu'auriez-vous fait ?*

Remarqué par le jury
Thierry ZEH
ASA ISL Saint-Louis
Ligue Nord-Est

L'amour n'a pas de camp

Moments,

Tu sais très bien que ta vie, ta voix, sont mes raisons d'exister. Mon amour, mon cœur n'étaient pas prêts pour cela, ces moments extraordinaires. Alors en cet instant tragique où j'avais seulement besoin de nous, je repense à tout ce que l'on a vécu.

« Cours, garçon, cours ! », ces mots se répercutent encore et toujours violemment en moi. Quelle ironie, à force d'entendre ces paroles, on finit par être convaincu qu'elles nous sont destinées. Le destin ? J'ai fini par croire depuis longtemps que le mien me mènerait désespérément à la violence et la solitude. La solitude ? Suis-je seul face à ce chemin ? Ce chemin que je suis depuis bien trop longtemps. Mes pieds ne semblent même plus avoir besoin d'être guidés, empruntant à l'aveugle les mêmes traces. Ces choses ne sont pas humaines. Alors mes pas se transforment inévitablement en course. Je cours toujours plus vite, je cours toujours plus loin, essayant éperdument de rattraper ton ombre. Je suis englué dans tant de noirceur. Nous avons pris l'habitude de nous introduire partout. Des parasites, c'est ce que nous sommes. Nous rongeons toujours plus loin sans chercher à comprendre. J'ai abandonné depuis longtemps... « Reprends-toi ! », ces mots dans mon esprit me poussent à avancer encore et toujours dans la pénombre. Mais à la place de mon cœur, un grand vide s'est installé. Je me retrouve face à ces atrocités qui avaient voulu se cacher, espérant pouvoir m'échapper. Je tombe, plonge, sombre. Mes yeux ne s'habitueront jamais à ces deux orbes blancs, horrifiés et au son horrible de ces corps percutant une terre froide et humide. Pourquoi ? C'est la question que je me pose indéfiniment lors de ces moments où je me sens affreusement seul et désespéré face à mes crimes. Tuer un enfant est normalement un crime abject, un crime qui m'est pourtant permis, à moi, en ces circonstances. Cruauté, pitié, médiocrité ! Quelle est donc cette humanité ?

Je suis cet homme. C'est une réalité. Et je ressens perpétuellement ton regard. Un seul bruit me hante, celui de tes sanglots face à ce que tu as vu. Je ne suis pas un monstre !

Ivan, tu es ma seule lumière, mon seul espoir, ton prénom glisse sur mes lèvres. Le destin ne me sera peut-être pas aussi funeste. Avancer, progresser, marcher jusqu'à toi, seulement je ressens comme un mur entre nous. Ton regard à jamais fixé sur ce corps au sol, ce petit garçon, et ma main armée. Elle n'a fait qu'obéir, du moins j'essaie de

m'en convaincre.

Une vague de dégoût me submerge. Que faisons-nous ici ? Moi, souillé par tant de cruauté, toi te battant avec loyauté. Te souviens-tu de notre enfance ? Deux garçons amis pour la vie. Nous avons grandi et dans mon cœur, tu as pris une place indéfinissable, inaccoutumée... Je ne sais pas si tu t'en es aperçu, si tu as fait semblant d'ignorer, ou si cela était partagé.

Tant d'années après, te revoilà devant moi, même regard, même uniforme. Des ordres, encore des cris, des hurlements inhumains. Il faut les exterminer. Nous nous regardons. Je ne fais que mentir, à toi, aux autres, à moi-même.

Se rappeler nos joies enfantines, enfouir mon âme dans ta mémoire. Mais rien, juste tes yeux à présent tétanisés, démontrant une incompréhension, teintée d'écoëurement. Tu n'as pas changé, tu es toujours aussi doux, innocent, une simple perfection dans ce monde qui ne te mérite pas. Je ne te mérite pas. Alors j'avance, je progresse, je cours loin de cet endroit, loin de ma honte et de mon crime. Je cours sans me retourner sans même prendre en compte les cris d'effroi qui m'entourent lorsque je m'approche un peu trop de ce qui semble être les derniers survivants de ce néant, ce vide. Un vide qui me consume encore et toujours. Pourquoi ? Pourquoi toujours courir, pourquoi toujours fuir, pourquoi toujours se rabaisser, s'avilir devant les ordres ? Le choix. Avons-nous réellement le choix dans ce monde empli de désespoir et d'épouvante. Manipulés, c'est ce que nous sommes. Alors je me perds entre ces hommes, avec ce même uniforme partout autour de moi. Ces voix criant toujours ces mêmes ordres. Ce camp arborant toujours les mêmes couleurs. Et enfin cette odeur toujours aussi nauséabonde. Car oui, que je le veuille ou non, c'est ici ma maison.

Maison,

Ferme la porte, éteins la lumière. Je veux être avec toi, je veux sentir ton cœur. Le temps m'échappe, mes mains tremblent en imaginant ton touché. Si seulement nous pouvions avoir encore cette vie un jour de plus. Si seulement nous pouvions seulement revenir en arrière.

La porte, voici où je suis. Devant cette porte qui abrite ce moment, ce seul et même moment qui, à lui seul, aura su détruire toutes ces barrières mentales dressées autour de moi. Statique, c'est ce que je suis en cet instant, mon corps entier ne cherche qu'une seule chose. Un grincement, un seul son suffisant à réveiller en moi une peur encore inconnue. Un inconnu, voilà ce que je dois être devenu pour toi. Alors oui, c'est peut-être enfantin, immature, égoïste, mais je me dois de te

retrouver, de te chercher, de t'aimer. J'avance donc dans cette obscurité qui ne cesse de me glacer le sang, qui ne cesse de me faire douter. Le courage, une simple goutte de courage suffirait pour faire face, te faire face. Mes pas deviennent plus rapides, plus bruyants tandis que j'atteins enfin la pièce. Cette pièce que je n'ai quittée il y a seulement qu'une dizaine d'heures, me paraît maintenant si familière et si différente à la fois. Une tache seule traîne au sol, abandonnée, négligée. Ce corps, ce petit garçon n'aura eu droit qu'à la peur et à la solitude avant de périr. La mort, voici le bout du chemin qui nous attend tous. Devant moi une porte ouverte. Je sens ce vent, toujours, cette chaleur, encore. Mes pas me mènent vers toi. Tu es assis au pied d'un tas de terre surmonté d'une croix vertigineuse.

Je tombe, je m'écroule à mon tour sur ce sol froid, humide et lugubre ayant certainement vu d'autres hommes s'effondrer et agoniser. Ma vie est en proie à un si profond désespoir que je ne peux réprimer mes larmes. Faible est ce que je suis en cet instant, un moment où cet uniforme, ces ordres et ce regard ne semblent plus avoir d'importance. Abandonné. C'est fini, je hisse le drapeau blanc, je baisse les bras. Je perds petit à petit espoir.

Mais tandis que je croyais être au plus bas, je sens mon corps subitement enveloppé de cette chaleur tant attendue. Cette chaleur qui m'a tellement manquée. Tes bras me serrent fermement contre ta poitrine. Ton souffle contre ma peau réveille mes sens. Nos corps se collent et ta voix aussi douce que la brise hivernale me rassure : « Je suis là Heinrick. » C'en est fini de ma solitude. Après l'enfer, le paradis. Un seul amour, une seule maison.

- Retiens juste ta respiration, laisse-toi aller, oublie, me chuchote Ivan à l'oreille. Mes mains s'agrippent à son uniforme. Je veux rentrer à la maison. Mon cœur est verrouillé au sien, mon traumatisme assujéti à son amour. Mais je ne suis plus, depuis bien longtemps, le gentil petit Heinrick. Celui-ci est mort le jour de son départ pour cette armée. Ces hommes-là n'ont rien de héros, le pays les considère comme tels mais les véritables héros sont ceux qui ont su échapper à leur emprise. Moi, je n'ai pas eu cette force, je n'ai pas eu ce courage, je n'ai peut-être tout simplement pas eu cette possibilité. J'ai obéi, c'est l'unique et triste constatation. Je cherche à me racheter. Je ne veux pas me battre contre toi, et je ne veux pas dormir dans le noir. On n'est pas si différents. Le désespoir, il faut que je m'en débarrasse vite. C'est pourquoi je me livre à toi. Je dépose mon fardeau entre tes mains comme sur un champ de bataille. Les battements de ton cœur

m'épouvantent tels des coups de feu. Mais, je ne dois pas baisser la tête, je dois faire face et affronter la réalité. À deux nous serons invincibles. Maison, ouvre la porte, allume la lumière, si seulement je pouvais rentrer.

Mauvais,

Si nous pouvions avoir cette vie encore un moment. Un moment dans toute cette éternité. Je trouverais alors les mots avant que tu ne me quittes.

« Mais, qu'est-ce que je fous ici ? » Courir, m'échapper, m'évader, je pourrais désertier. J'hésite, je ne peux me résigner à ton absence. Perdre. C'est tout ce que je mérite. Perdre mon grade, perdre mon rôle, perdre mon identité, mais il y a bien une chose qu'ils ne pourront jamais m'enlever, c'est ma liberté de t'aimer. Cette liberté je me la suis accordée depuis longtemps maintenant. Toi, toujours et encore toi. Je te cherche partout en ce monde. Tu ne peux plus me laisser maintenant.

Malédiction. Je suis maudit. Facile, crois-tu seulement que cela est facile de renoncer à notre relation ? Mauvais, je suis un danger pour toi et tu le sais très bien. Cependant tu restes, tu ne fuis pas. Alors je me demande combien de temps je vais tenir, je me demande si j'en aurai assez. Si seulement je pouvais recommencer, je le ferais sans hésiter. J'étais incontrôlable... Des erreurs, j'en ai tellement fait. Quel qu'en soit le prix, je l'ai payé. J'ai fait des choses que je n'aurais jamais dû faire, mais tu es ma rédemption, ma délivrance. Aimer est un mystère. Aimer est dangereux. Pour l'amour nous pouvons faire tant de choses, nous pouvons bâtir des empires, pour l'amour nous pouvons tout sacrifier, pour l'amour nous pouvons tout quitter. Est-ce que je te mérite ? Mauvais. C'est tout ce que je suis pour toi. Mais je m'accroche à cette lueur dans ton regard, une lueur d'espoir dans ce brouillard.

Miracle,

Si nous pouvions retourner en arrière !

Tout ira bien, tout ira mieux. Ces mots que tu me répètes sans cesse comme une litanie se fracassent contre mon crâne. Le danger est la seule chose qui nous réunit. Dans ce tunnel sinueux qu'est ma vie, je ne cours plus seul maintenant, j'ai enfin un but, une tâche à accomplir. Et cette tâche est de te rendre heureux Ivan. Personne ne sait que tu m'aimes. Personne ne sait rien. Personne ne sait quoi que ce soit, car il paraît que cela ne se fait pas. Nous sommes un miracle. Tu es mon

miracle, mon étendard dans ce monde brut de silence. Miracle. C'est un miracle que nous soyons enfin tous deux réunis, au milieu de cette guerre des hommes, au milieu de ce conflit des sens.

Mensonge,

Ferme la porte, dans le silence, la voix engourdie, je me dois d'essayer de crier ton prénom. Tout est tellement plus dur quand nous n'avons pas le temps, tout est tellement plus dur que je ne peux pas tourner la page.

Ensemble. C'est ce que nous ne pourrons jamais être vraiment. C'est une tragédie, nous sommes une pièce de théâtre qui ne connaîtra jamais de fin heureuse. Si seulement nous étions partis alors qu'il était encore temps. Fuir. Fuir était notre seule possibilité ! En cet instant, nous sommes réunis mais ils arrivent, ils me cherchent. Non. Ils nous cherchent. La vie n'est qu'un mensonge voilé de douceur. Mais la réalité nous a très vite rattrapés, elle nous est parvenue comme une vague, une vague de froideur qui s'est alors abattue sur nos cœurs. Nos cœurs qui à l'heure actuelle battent la chamade. Toujours toi, toujours nous, toujours courir. À quoi bon ? Nous méritons mieux, nous méritons de vivre ensemble. Ce mot est un mensonge évident, incontestable.

Ils nous veulent. Destruction. Ce mot qu'ils connaissent si bien. Mort est la seule issue à leurs yeux. Se battre est ma seule résolution. Tout cacher, tout sacrifier jusqu'à périr. Nos vies ne les intéressent pas. Ils auront ce qu'ils veulent. Aimer au point de se tuer. Mensonge, est un mot que je ne veux plus entendre. Nous ne sommes que deux fantômes dans un monde de mortels, mais l'amour ne possède aucune frontière.

Tomber. Nous allons peut-être être capturés. Je leur barre le chemin. Le courage et l'amour sont mes seules armes.

Misérable,

Je ne veux pas être loin de toi. Mon jugement est assombri. Comme un ciel de nuit.

Ils avancent, ils progressent toujours plus vers moi mais ce n'est pas ce qui m'importe actuellement, ma seule inquiétude est de te savoir en danger et misérable face à eux. « Heinrick vous êtes en état d'arrestation pour trahison. Veuillez déposer vos armes au sol et lever les mains en l'air. » Je n'arrive pas y croire. Moi qui ai toujours servi sans remise en question, moi qui ai toujours servi pour leur camp, moi qui ai toujours fait mon devoir, me voilà simplement rangé dans la

catégorie de criminel, non parce que j'ai tué, mais simplement parce que j'ai osé t'aimer. Monstrueux. Ils sont abominablement monstrueux et injustes ! Tandis que mon corps résigné à rester à tes côtés se penche pour t'attraper, mon action est interrompue par un geste bref et inattendu. Ils me tendent une arme. « Prends-la et tue-le. Tu as deux choix, celui de mourir ou bien de le voir mourir ». Défaite. Je la saisis, me retourne vers toi et te regarde intensément. Tu as compris, pourtant tu souris. Tu ne me hais donc pas ? Respirer. Respirer une dernière fois. Ma main tremblante se dirige doucement mais sûrement vers ma tempe tandis que mon cœur ne peut s'empêcher de battre la chamade. Lâche, c'est ce que je suis en cet instant, préférant me tuer que devoir te tuer. Ou plutôt courageux pour la première fois. Désobéir enfin, pour toi, pour nous. Misérables est ce que nous sommes dans ce monde où l'amour lui-même possède un camp. Un camp que nous avons tous deux décidé de combattre. Seulement, ils ont compris, ils ont vu mon bras levé, et un coup de feu retentit. Ton corps s'affaisse, tombe pour ne plus jamais se relever. Un cri horrible sort de ma bouche. Ils t'ont tué devant moi pour l'exemple, mais l'exemple de quoi ? Misérables est ce qu'ils sont et seront toujours à mes yeux. J'appuie sur la détente, je m'écroule près de toi. Ils n'auront pas gagné, nous sommes réunis.

Prix Jeune auteur
Inès GOURBI – 17 ans
Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche
Ligue Ouest

Ante mortem

0h00min

Mes lourdes paupières s'ouvrent peu à peu. C'est d'abord la froideur de la pièce qui me glace. Cette petite salle qui pourrait servir de salle d'interrogatoire est loin d'être accueillante. La chaise froide sur laquelle je suis assise me semble bancale. Le carrelage sale et les néons poussiéreux qui diffusent une lumière grise ne font que renforcer cette ambiance inerte. Une salle d'abattoir. Une douleur vrille mes tympanes. Je perds connaissance.

01h47min

Le tintement d'un objet sur une paroi métallique me réveille brusquement. Je suis toujours là. Mon état nauséeux ne s'est pas amélioré mais l'intensité de la douleur semble avoir diminué. Mes mains sont menottées. Une petite vitre donne sur l'extérieur, trop haute pour y voir. Des barreaux métalliques me rappellent à la réalité. Une vision puis une autre, des vagues de souvenirs se précisent.

L'air lourd et chaud... le tintement de mes doigts sur le clavier... les courbatures qui cisailent tous mes muscles... Rien n'est net mais je peux distinguer la lumière blanche de mon écran et mes doigts caressant l'air poussiéreux à la recherche des caractères holographiques. Des lignes et des lignes s'accumulent. J'ai la sensation de maîtriser toutes ces écritures. Chaque codage m'est familier. Les lignes mêlent chiffres et caractères et se parlent d'un langage expert. Mon regard porté au loin, seuls les mouvements de mes doigts détonnent avec l'immobilité et le silence général. Dans cette pièce noire sans éclairage, la lumière bleue de l'écran flotte comme suspendue par des fils de particules. Le vieux canapé déchiré sur lequel je suis assise semble avoir moulé immuablement la forme de mon corps. La mousse usée est tellement déformée que j'ai du mal à tenir mon dos droit.

Je me lève et subitement une nuée de formes géométriques englobe la pièce. Des formes nombreuses, un nouveau langage. Impossible de s'y retrouver. Toutes les formes se ressemblent. Mon doigt effleure le petit triangle central. Une nouvelle fenêtre apparaît avec des mots et des phrases lisibles, une photo récente datée et un plan avec un signal GPS. Je me trouve face à une carte IP actualisée en temps réel. C'est l'euphorie. J'ai réussi. Des heures passées à chercher la clé, des nuits sans sommeil et mon estomac qui se rappelle à moi, j'ai finalement réussi ! Mon esprit fatigué retrouve un semblant d'alerte. Je cherche le lien, la raison de l'ouverture à ces informations. Il est possible de

connaître en temps réel les activités d'une personne avec le pourcentage d'utilisation de son cerveau, ce qu'elle mange et les conséquences instantanées sur son taux de sucre, de polluants chimiques et d'énergie. Données informatiques, physiques et émotionnelles se mélangent. Sur chacun des triangles, je peux consulter le profil d'une nouvelle personne. C'est impensable. Comment toutes ces informations peuvent être rassemblées ? Qui est capable de mettre en place une telle entreprise ? Nous le savons tous. Voilà l'œuvre d'un petit objet de quelques millimètres implanté « in utero chez » chacun d'entre nous.

Mon cœur palpite et des étourdissements m'obligent à m'asseoir. Je dois respirer et commencer à raisonner. Je réalise l'ampleur des dégâts. Si chaque personne est fichée alors j'ai moi aussi un de ces petits triangles qui porte mon identifiant de puce. Pour récupérer ce document, j'ai piraté nombre de leurs niveaux successifs de sécurité. En utilisant mon avatar virtuel, je me suis moi-même jetée dans la gueule du loup. Ma puce dysfonctionne depuis l'enfance mais maintenant mon corps me trahit. Ma pression artérielle et mon rythme cardiaque s'affolent marquant la fin de mon anonymat. J'entends un dé clic. L'arbre de formes géométriques disparaît.

Mes jambes cèdent sous mon poids et c'est l'étourdissement. Ma puce... tout m'échappe. Le contrôle dont j'ai fait preuve a soudainement disparu. Ma vision se trouble. Le seul son sourd que je perçois est le battement accéléré de mes tempes. Je suis au sol, c'est le noir complet.

Je suis soulagée d'être encore en vie et je tremble tétanisée et prisonnière de ma chaise rouillée. J'ai compris quelque chose qui aurait dû rester inaccessible, la sécurisation quantique des protections inviolables de La Firme. Profitant des dysfonctionnements de ma puce, j'avais réussi à capitaliser un niveau interdit en informatique. Contrairement à la philosophie participative de l'ère numérique en accès libre, l'informatique quantique était réservée à 2 % de privilégiés. Son apprentissage était contrôlé.

Évidemment, je ne me suis pas attaquée au petit poisson. C'est avec une dangereuse insouciance que je viens de me faire attraper par le géant boursier La Firme : PET Technologie. Aujourd'hui l'influence des États est minuscule. Cette Start-up a écrasé en deux mois les autres dinosaures de l'ère numérique : Google, Apple, Facebook, Amazon, Microsoft, une descente aux enfers des cours boursiers et une

extinction de masse rapide. Aucun géant de l'ère numérique n'a réussi assez rapidement son adaptation à la découverte de l'informatique quantique. Depuis son monopole, La Firme rassemble à elle seule les données personnelles de chaque être humain, des données biométriques, médicales mais aussi des plus intimes sur ses relations, sa psychologie et ses aspirations. Chaque seconde de notre vie est stockable et analysable. L'Homme est devenu dépendant et manipulable.

Non seulement j'avais mis ma vie en péril mais j'étais surtout loin d'être sortie d'affaire. Mon défunt père me disait toujours : « La curiosité est un vilain défaut mais c'est l'essence même de la vie. Au lieu d'y trouver remède, utilise-la toujours pour te mener à la connaissance et au savoir. Ne cesse jamais de te poser des questions. » Je ne sais pas si tu peux encore m'entendre papa, vu le contexte, je ne suis pas sûre de pouvoir vraiment sauver ma peau.

J'ai presque envie de rire de ma situation face à mes chances de survie qui avoisinent le zéro. Décideront-ils de me tuer dès qu'ils me contacteront ? Non, ce serait du gâchis. Ils doivent comprendre comment j'ai réussi à récupérer ces informations. Moi qui ne suis personne. Dans mon petit triangle, ils ont dû marquer quelque chose du style : « Pauline Swednell, jeune fille de 19 ans, sans famille. Élevée par son père pendant ses onze premières années, c'est à l'école de East Work qu'elle commence ses études. Autodidacte, peu d'argent, un travail épuisant à mi-temps lui permet d'arrondir ses fins de mois. Il lui arrive de manger dans les sélecteurs de tri organique pour économiser ou de louper des cours pour faire plus d'heures. » Je devrais rajouter « taux d'évaluation du niveau de vie pour le restant de ses jours : médium » comme quasiment tous les habitants de la ville. D'après eux, notre niveau de vie est correct. Nous occupons des emplois peu qualifiés à salaire unique, des métiers manuels de supervision robotique industrielle ou agricole et des métiers de maintenance. Nous représentons 98 % de la population. Si les cinquante dernières années se sont soldées par de grandes découvertes scientifiques, la pauvreté dont l'ampleur n'a fait qu'augmenter subsiste, sous le terme historique de « classe moyenne ».

Les personnes les plus riches et les plus influentes sont toujours les mêmes, issues de la caste minoritaire des quantiques. Les inégalités se creusent. La classe moyenne se regroupe dans de petites communautés peu influentes. Une minorité de rebelles s'est essayé à des attaques terroristes contre La Firme : ils coupaient des circuits

d'alimentation ou brûlaient des centres de stockage. Ils refusaient de se soumettre aux autorités en place. Ils sont restés dans l'ombre peu de temps, jusqu'à ce que les données de leur notation les compromettent.

Il y a cinquante ans, les jeunes devaient rêver de guerres spatiales, de villes suspendues dans les airs ou de robots humanoïdes. Ils étaient capables de créer les plus grands chefs de science-fiction mais nous sommes loin de la réalité actuelle. Lorsque le côté héroïque disparaît, le charme s'estompe. Ici, tout est plus terne, plus gris, on se ressemble tous. Dans mon quartier, j'ai grandi avec une bonne dizaine d'enfants de différentes familles. Aujourd'hui, tout le monde a le même problème, l'argent. Ce ne sont pas ceux qui ont fait des études qui gagnent plus, ni ceux tombés dans le commerce illégal du marché noir. Il n'y a pas moyen d'élever son niveau social. Le plus travailleur d'entre nous aura peut-être un meilleur job mais il suffit que son voisin soit jaloux et sa mauvaise note lui fait tout perdre.

Cela n'a pas toujours été comme ça. Avant la période de l'informatique quantique, un pays avait déjà développé l'idée d'un système basé sur une somme de notes de l'entourage. Aujourd'hui les profils sont entretenus par les données que recueillent les puces PET. Offres d'emploi, soins possibles, droit de vote pour l'organisation locale en dépendent. Pourtant c'est cette insécurité que procure cette puce qui permet de conserver une population calme et disciplinée. Un contrôle permanent permet de nous surveiller et de nous contrôler les uns les autres.

Il suffit de quelques clics, sans délai, pour voir une vie basculer avec ses points. Il est difficile d'aller contre cette justice impardonnable. Si tu sors du lot, la société sait très vite te remettre dans le droit chemin ou te noyer définitivement par une suite d'accès limités aux points. Ce système a pu naître grâce à la technologie révolutionnaire de la PET. Apparue secrètement après une Période sans données, cette petite puce équipe aujourd'hui chaque personne dès sa naissance. Elle se loge à la base du cou, dans la colonne vertébrale et permet un accès illimité au réseau depuis toutes les régions du globe. C'est obligatoire et révolutionnaire. Tous les jours, nous pouvons améliorer notre RVAP (Réalité Virtuelle Augmentée Personnifiée). La vie devient plus agréable mais elle n'influence pas la vie pratique. Tu peux devenir n'importe qui : une femme, un homme, un gentil ou un méchant... Ton avatar te permet d'évoluer dans un monde virtuel. Quand la vie pratique devient insupportable, c'est dans cet univers aux ressources inépuisables que tu te réfugies. Nous l'avons surnommé *Paradise World*. Ce n'est pas très original mais la liberté que nous possédons

n'est délimitée par aucune règle. Cet avatar est un deuxième « nous ». Plus beau, plus performant, plus résistant, il nous permet de réaliser tous nos rêves, même les plus fous. Nous évoluons dans des univers fantastiques, peuplés de créatures merveilleuses ou simplement dans des endroits quotidiens jusqu'à y vivre les pires extravagances.

Personne n'est capable de définir ce système de divertissement mais tout le monde apprécie son utilisation. L'humain a toujours préféré son confort personnel au détriment d'une réalité un peu plus âpre. Je ne peux pas les blâmer, notre vie est un véritable cauchemar. Si nous nous contentons du strict minimum, nous pouvons survivre. Malgré les difficultés, en travaillant et bien noté, chacun peut se payer un appartement délabré et de la nourriture de base. Théoriquement, nous ne sommes pas trop à plaindre et nous partageons, mais notre liberté d'évolution reste très largement restreinte. Personne ne se fait de faux espoirs, que l'on ait les meilleures qualités du monde, un médium reste un médium. L'ambition, ici, ça n'existe pas.

03 h 23 min

Je suis maintenant entièrement réveillée. Mon état comateux a disparu et l'impatience ronge mon corps. Personne n'est venu me retrouver. Je suis là, captive sur la chaise, les mains menottées depuis maintenant plusieurs heures. Ma PET semble inactive. Je n'ai accès à aucun réseau. Ma mémoire professionnelle étendue n'est plus accessible. Rien d'étonnant face au petit désordre que j'ai créé. Je dois m'échapper. Heureusement, j'ai toujours des objets incongrus dans mes poches. Non seulement, je suis incapable de garder un milieu de vie rangé et organisé mais j'ai aussi cette furieuse manie de toujours oublier quelque chose. Mes poches sont l'endroit fourre-tout favori de dernière minute.

Les mains écorchées et avec d'interminables acrobaties, je récupère un bout de fil de fer. Il me faut de douloureuses minutes pour crocheter la serrure de mes liens et je suis enfin libre de mes mouvements. À l'âge de 14 ans, j'ai appris cette technique pour rentrer dans la salle informatique de mon école. Les heures d'étude et de pause étaient largement insuffisantes afin d'assouvir ma passion.

Je me dirige vers l'unique porte gonflée par l'humidité. Derrière le bois, une grille holographique verrouille la pièce et cède plus difficilement. Fil de fer rouillé et lignes de code sont au programme.

Personne dans le couloir, aucune surveillance ne semble mise en place. Le couloir vide et sombre me mène vers deux chemins tortueux. Après chaque couloir, je me retrouve face à une intersection. C'est un

véritable labyrinthe absolument vide de présence humaine. Ce n'est pas logique : pourquoi m'enfermer pour me laisser si facilement partir ? Après de longues minutes dans ces dédales, je tombe sur un escalier métallique en colimaçon. Les quelques marches grimpées, j'ouvre enfin une trappe d'évacuation. La lumière du jour et un bruit assourdissant agressent mes yeux et mes oreilles. Je suis sur le toit, stoppée net devant un fourmillement humain. Je pense d'abord à un tremblement de terre, ce qui expliquerait les destructions, les fumées et le sentiment d'affolement mais la peinture qui se dessine est tout autre. La fourmière s'agite en tous sens. Des familles sont dans la rue. Des traits de violence et de désarroi ont crispé les visages. Les yeux sont exorbités de douleur. Certains s'époumonent « Je ne peux plus me connecter ! ». La rue ressemble à une jungle d'insectes. Une vieille femme courbée au regard hagard lève les yeux vers moi et me demande si j'arrive à me connecter. Elle me parle de sa petite fille et de son chien avec qui elle a rendez-vous cet après-midi au *Paradise World* puis elle fond en larmes.

Plus de réseau accessible, rien. J'ai certainement altéré le programme en rentrant dans la faille de sécurité.

Personne n'a plus accès à sa dose quotidienne de bonheur. Le peuple vient de perdre sa seule raison de vivre. Le monde est alors fou. Fou de ne plus pouvoir vivre sa part virtuelle, fou de désespoir et de frustration. Submergée par la peur, je me hisse sous la trappe vitrée pour y trouver refuge face à ces démons humains.

Qu'ai-je fait ?

Mention Jeune auteur
Laura SAUDEMONT – 17 ans
Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche
Ligue Ouest

Réflexions

Réflexions sur les « Idées sans contour »

Dieu

L'existence doit-elle forcément être associée à la perfection ? Faut-il vraiment qu'un dieu qui existe soit plus parfait qu'un dieu qui n'existe pas, et qu'il en résulte que Dieu, s'il est parfait, doit exister ?

Prenons l'exemple du Tétragramme YHWH. Composé de 4 consonnes (Hé, Vav, Hé, Yod), l'absence de voyelles rend le Nom imprononçable et son existence vocale n'est donc pas : elle ne peut se figer dans la parole ou s'inscrire dans la syllabe, elle est comme un souffle muet. Le Nom est par essence imprononçable, ineffable, car il se réfère à l'essence divine et mystérieuse de Dieu. Pour les Juifs, le respect de cette transcendance divine leur interdit de le prononcer, dans la pensée hébraïque ce mystère de l'essence de Dieu échappant à l'intelligibilité de l'Homme est l'élément constitutif de l'existence.

Dans cette même optique, le graphisme des lettres hébraïques du Tétragramme est géométriquement pensé et articulé autour du point. Comme si, doué d'un mouvement, le Mot lui-même était une échappée dans l'existence et qu'il s'en libérait aussitôt.

Le mouvement d'un point retournant à l'état de point. Le Nom se retirant en même temps qu'il se donne ; échappant à la pensée qui veut le saisir, méditation sur le Néant qui devient Être et qui retourne au Néant.

Nous n'en retenons finalement que l'essence - incarnée dans une prononciation qui se souffle seulement - et dont la signification en hébreu se soustrait au temps tout en l'embrassant. En effet, le Tétragramme dérive du verbe hébreu qui signifie « être » et est associé aux marques de conjugaison du passé et du futur (inaccompli pour être exact), de sorte qu'il puisse signifier : « *Celui qui était, qui est et qui sera* ». Et rien d'autre.

Ainsi, en choisissant le temps tout entier, l'entité de Dieu s'inscrit sans l'altération dans celui-ci que requiert pourtant toute existence.

Or, la notion d'éternité entre d'ordinaire en contradiction même avec celle d'existence puisque « *chacune tue l'autre* » en lui niant le Temps qui l'affecte.

Mais après tout, n'existe-t-il pas acte de foi plus fervent et magnifique que de croire en un Dieu éternel qui n'existe pas ?

Dieu ne peut être limité par une définition le limitant comme une limite, que celle-ci soit infinie ou non. En réalité Dieu est une notion qui échappe à ses contours : comment expliquer que nous ayons l'existence de l'idée de lui alors même que, s'il existe, il agirait contre

son caractère éternel ? Ah ! Notre démarche ici ne souhaite pas y répondre mais simplement retenir ce schème d'« Idée sans contour », Dieu s'échappant à la propre conception que nous en avons.

Le Néant

Dans la poursuite de cette dynamique nous chercherons à mettre en lumière le paradoxe non résolu entre le principe de non-contradiction et pourtant l'existence de la notion de Vide. En effet, le Néant est ce qui n'est pas, il est ce qu'il n'est pas.

Cette contradiction dans une notion qui pourtant ne semble pas si rocambolesque de premier abord apparaît donc comme une aberration de l'esprit et un tabou mathématique, se soldant par une impossibilité de poser un travail non spéculatif sur une Idée majeure dans notre conception de l'univers. Tout cela parce que le Néant semble se néantiser, comme s'il s'affirmait tel une pseudo-science sans qu'on puisse en toucher mot !

Au risque de déranger l'ordre de la Cité, je nous invite donc à nous demander s'il n'y a pas un sens qui nous échappe dans ce schème d'« Idée sans contour » que nous retrouvons encore ici.

L'Âme

L'âme est ce qu'est l'Être au plus profond de lui-même.

Mais l'âme est aussi ce qu'a l'Être : il y a un attachement, un avoir, entre l'Être et l'Âme. En quelque sorte il s'« a » à lui-même par elle.

Il faut donc comprendre que l'Être évolue au plus profond de lui-même par sa capacité à sentir davantage son âme et à se l'approprier. Mais n'oublions pas que cela est aussi vrai pour l'âme : elle doit se faire intérieurement à l'Être auquel elle est liée pour en constituer le socle principal, elle doit elle aussi s'approprier cet être qu'elle habite.

Ainsi, grossièrement, pour être plus son âme il faut avoir plus son âme et pour avoir son âme il faut être plus son âme. Nos auxiliaires français, d'ordinaire aux antipodes, semblent se réconcilier sur ce point. Comprenons alors que dans notre conception de l'Idée d'âme, nous devons appréhender cette double relation.

Plus simplement, l'âme ne peut se saisir que par elle-même, il faut qu'elle soit plus pour « s'attraper » elle-même ; et cela vaut pour la saisie de l'Idée d'âme par notre réflexion.

Cette démarche est en quelque sorte un parallèle supérieur à celle de vouloir penser le Néant ainsi qu'une étape vers la compréhension de Dieu : il apparaît que « attraper », concevoir ces Idées est

impossible car elles sont absentes à leurs contours intellectuels. Effectivement, malgré les efforts louables des sciences à ce sujet, l'Âme se cherche au fond de nous, échappant à toute limite que la pensée voudrait lui appliquer afin de la définir. L'Âme est une notion insaisissable car elle demande toujours plus d'être et d'avoir, comme si elle se jouait de sa qualité comme de sa quantité. La « chose pensante non étendue » est cette création de l'intellect qui échappe à toute limitation dans l'espace de la pensée, refusant toujours qu'on lui applique une définition, à savoir un contour permettant d'appréhender sa substance dans nos réflexions.

J'entends par le terme d'*Idée sans contour*, les Idées que notre intellect a pu faire naître dans notre esprit et que, pour autant, notre intelligence n'arrive pas à concevoir sans paradoxe. Il s'agit d'Idées qui ne peuvent être pensées sans stimuler l'apparition d'une contradiction à ce qu'elles sont dans la pensée.

Finalement, on peut se demander s'il y a un sens recevable dans ce paradoxe même ? Peut-on raisonnablement souhaiter un consensus d'acceptation de s'en tenir au paradoxe des Idées sans contour ?

Nous pourrions effectivement nous arrêter au fait et travailler avec ces Idées telles qu'elles sont données par l'intellect car creuser ce paradoxe semble s'apparenter à poursuivre des chimères offertes par notre esprit malin.

Toutefois, cela ne suffirait pas à satisfaire notre appétence pour la compréhension.

J'invite donc à relever le plus de structures possibles créées par l'intellect humain pouvant s'apparenter au schème des *Idées sans contour*.

Pour faire simple, il nous faut penser comme Peter Pan cherchant son ombre ; bien loin de chercher à domestiquer cette partie de notre intellect, nous devons aller l'appivoiser. Une seule solution s'impose : en faire l'expérience.

Peut-être pourrions-nous alors tirer en définitive quelque dessin de la silhouette de notre âme et de celle des énigmatiques Idées sans contour.

Mention
Louis ARTRU
ASAEC Coëtquidan
Ligue Ouest

Tabac

Elle est là, seule, dans le noir.

Elle est là, seule.

Sur un trottoir, les jambes nues, effilées et dressées sur le béton gris, défoncé. Elle est là, à attendre dans le seul halo d'un réverbère. Peu de lumière et si peu de poésie se dégagent de tout ça. L'instant est prosaïque, vulgaire, sans éducation ni valeur, et il ne vaut rien.

En la voyant là, maintenant, se tenir comme tant d'autres debout, adossée à un lampadaire, on se demande ce qui peut bien justifier qu'on écrive sur elle.

En vérité, pas grand-chose. On écrit à son propos comme on écrirait pour s'entraîner, comme un archer qui s'amuse à tirer sur des pommes en attendant de pouvoir planter ses flèches dans un crâne.

On écrit sur elle parce que c'est un lieu commun, parce que comme tant d'autres elle attend dehors, de nuit, à l'heure où les enfants refusent de manger leur soupe, à l'heure où le vent se lève sur les toitures qui grincent et craquent, à l'heure où il fait froid, où le gel s'incruste dans tous les pores de la peau, à l'heure où soudainement l'on ne fait plus simplement qu'expirer mais où, en plus, on peut produire un petit panache de fumée, pour peu que l'on fasse l'effort de donner ne serait-ce qu'un peu de notre chaleur à l'extérieur.

Ça aussi c'en est un, de lieu commun, vu qu'on a tous déjà fait, dans cette enfance qu'on a déjà oubliée, de dérisoires panaches de fumée transparente.

Tous, nous avons déjà dépensé sans compter les petites calories que le brasier de nos poumons produit, tous nous nous sommes déjà amusés à faire le train, le dragon, le matin dans la cour. Tous déjà nous avons joué à ce que nous ne serons jamais, parce que cracheur de feu n'est pas dragon et qu'un conducteur RATP n'est pas un train. Peut-être ce « tous » est-il un peu trop prétentieux, crâneur, peut-être se la joue-t-il un peu trop dans l'omniscience de sa définition. Peut-être est-il possible que certains n'ont jamais fait dans la cour, le matin de bonne heure, le dragon ou encore le train. À ceux-là, on adresse volontiers les plus sincères des condoléances pour avoir enterré une enfance franchement pas terrible. Peut-être est-elle mieux au fond d'une tombe finalement, puisqu'on peut s'en faire le souvenir qu'on veut.

Elle aussi, elle en fait, des volutes de fumée. Elles ne sont pas grandes, franchement pas arrogantes, elles ne sont pas plus que ce qu'elles devraient être, elles ne se la pètent pas, ces petites volutes de vapeur. Elles sont même si passables qu'il n'y a dessus aucune métaphore, synecdoque, hyperbole, anaphore, litote, oxymore et autres chiasmes à faire. Ce ne sont que des nuages miniatures, infiniment

fragiles, à peine nés déjà dispersés, blancs et vaporeux, tous faits de vapeur immaculée, uniques et récurrents, ils viennent et s'en vont par cycles réguliers, en troupeaux, et sont autant de petits agneaux translucides.

Elle fume.

Une indus', une de ces clopes sinistres qui n'ont rien de bien intéressant, mâchant le travail du fumeur qui, doit, en temps normal, pour boucher un peu plus ses alvéoles, prendre avec soin filtre, feuille, tabac. Du bout des doigts ensuite assembler, replier, humidifier à coup de langue et finalement tasser avec, pour les plus originaux, un lacet ou un crayon. Savourer ensuite le goût du travail bien fait qui vous glisse dans l'œsophage et descend jusqu'aux poumons, les plongeant momentanément dans un brouillard opaque et noir à la fois libérateur et dévastateur. L'autodestruction à un goût de tabac chaud, roulé main.

Elle est là, seule, à attendre dans le noir, avec un chapeau sur la tête. Pas un chapeau de cow-boy, qu'il faut huiler pour maintenir imperméable. Non, un grand chapeau noir, sorte de disque découpé à même le ciel nocturne.

Sur sa tête donc, un bout de nuit.

Arrogance de la métaphore.

Une panne d'inspiration pourrait alors frapper l'écrivain en herbe.

En effet, que dire de plus d'elle, à part qu'elle est seule dans le noir, avec un grand chapeau, qu'elle se les pèle, probablement à cause de ses longues jambes, si peu couvertes ?

Que dire de plus que c'est une femme qui attend, qui attend que quelqu'un vienne lui ravir pour quelques instants la poitrine dans laquelle se cache un cœur ?

Qu'elle aimerait que pour une fois ce soit celui-ci qui soit saisi, et non pas sa chair, ses seins et ses reins !

Il lui faudrait dès lors penser à réfréner ses ardeurs créatrices, puisque quoi de plus inconvenant que d'aussi visibles références au trafic du corps féminin, quoi de plus insoutenable que d'insinuer que celles qui font chaque soir le trottoir auraient un cœur, des émotions ?

Il faudrait prendre garde, un texte contenant pareilles évocations se retrouverait à coup sûr censuré, condamné et effacé ! Quoique là encore il y aurait fort à parier que son passage à la postérité serait assuré, puisque plus vives sont les réactions, grand est le succès.

En témoigne l'histoire d'un certain jardinier qui, pour avoir pratiqué une agriculture de mauvais goût, se vit relayer au rang de paysagiste débraillé, finit par mourir seul entouré de fleurs fanées et est à présent étudié dans toutes les classes de français, au titre de grand alchimiste

couronné.

Certaines mauvaises langues diront que la mort donne l'avantage de réécrire le passé. Qui sait ?

À défaut de la gloire par l'excellence académique donc, peut-être se tourner vers un mouvement de rupture, d'affrontement avec tout ce qui est admis, tout ce que la société et sa morale ne peuvent permettre.

Notons tout de même que pareille stratégie n'aurait de nos jours plus de valeur, dans la mesure où l'on rémunère et récompense ceux qui font le récit de leurs vacances en Thaïlande, partis pour y profiter de la plus grande diversité possible des paysages, de préférence encore jeunes, émergés très récemment des entrailles de la terre.

Au XX^e siècle, il est pratiquement impossible de choquer.

Ce qu'il faudrait en fait à notre jeune écrivain, ce serait de l'action.

Il faudrait que son récit prenne vie, qu'il donne à voir autre chose au lecteur qu'un morne portrait, dans un morne paysage.

Il lui faudrait parler d'autre chose que du classique conflit entre les déchirures intérieures et la dure réalité. Il lui faudrait réussir à s'extirper du cliché dans lequel il pourrait tomber, ne pas lui inventer une vie, disons un amour pour un aristocrate inatteignable, des promesses jamais tenues, et la mort dans la misère et la solitude, pleine de désillusions.

Ce que voudrait ce jeune écrivain ce serait donc, finalement, faire d'elle plus qu'un lieu commun.

Il voudrait la transformer, la subjuguier, la glorifier, l'idéaliser et que saise encore.

Il voudrait en faire un modèle, que son nom et son exemple résonnent dans toutes les têtes.

Il voudrait que, dès que l'on croise une femme adossée à un réverbère, ce soit elle que l'on voie.

Il voudrait que même ceux qui iront lui louer des minutes ne voient qu'elle.

Il la voudrait universelle.

À ce stade, le mieux que l'on puisse lui conseiller serait d'aller se coucher. Histoire qu'il calme ses pulsions grandiloquentes et sa mégalomanie en devenir.

Elle, en tout cas, est toujours seule. Dans la nuit froide, elle attend toujours que quelqu'un vienne.

Les nuages qui s'échappent de sa bouche, de goudron et de vapeur mêlés, se font plus épais à mesure que le temps passe.

Malgré le froid, la nuit, son visage lui, reste impassible. Ses yeux semblent regarder au loin, par-delà le rond-point et les murs des bicoques qui se dressent de l'autre côté de la rue. Ses pupilles sont étranges. Étranges, parce qu'elles ont ce soir revêtu une robe de

brouillard, comme si la fumée, plutôt que d'aller se répandre dans ses poumons, était venue stagner plus haut, désireuse de prendre de la hauteur. Les miroirs de son âme sont embués, cachés, on ne devine pas ce qu'ils devraient nous montrer. Comme si cette dernière avait été prise d'une crise de démence, implorant qu'on la laisse tranquille et se refusant à la lecture de quiconque. Vivre libre et revêche, indescriptible et illisible.

Et pourtant, au fond de ce brouillard on voit poindre, si l'on regarde de suffisamment près, ce que seule l'omniscience narrative semble permettre, une lueur. Comme un petit feu follet, discret, mais immanquable tant il est unique et jure avec ce qui l'entoure. Une petite tache de couleur, là, juste là, au centre de ses yeux. Une tache bleue, minuscule, infime. Essentielle. Une tache qui, si on l'enlevait, ferait perdre toute valeur à ces yeux. Cette même tache qui donne l'impression qu'elle voit plus loin, qu'elle perce les obstacles qui lui obstruent la vue et se saisit de choses, de mondes encore plus éloignés et hors de portée qu'imaginés.

Au fond, c'est sûrement ce regard qui lui donne cet air détaché, comme si, en plus de traverser la matière, il lui permettait de s'oublier. Un regard qui donne l'impression que son esprit vagabonde loin de là.

Mais c'est toujours seule avec une lueur dans le regard qu'elle attend dans la nuit, son bout de ciel sur la tête.

Rien, rien ne vient plus à l'esprit de celui qui la voit, là dans le noir et dans le froid. Rien ne peut venir enrichir cette vision d'une fille perdue sur un trottoir, dans un petit village de campagne, que la nuit a rendue sourde à la vue. À la rigueur peut-être pourrait-on s'entraîner à la description la plus foisonnante possible du rond-point auquel elle fait face. Entièrement bétonné, énorme flaque grise indigeste pour les yeux, craquelée en un million de petits sillons qui lui donne l'aspect d'un vieux bout d'écorce tout dégarni.

En vérité, il nous faudrait attendre avec elle. Et il se trouve qu'il est fort dur de faire patienter le lecteur pendant plusieurs heures, sans que celui-ci fasse autre chose que d'abandonner sa lecture pour s'adonner à quelque activité plus stimulante.

Le temps lui, n'a que faire de tout cela. Il n'en a rien à cirer des considérations aussi désuètes que celles des Hommes. Il fait son chemin, voilà tout. D'ailleurs aujourd'hui le hasard l'a conduit ici, dans ce petit bourg désaffecté. Il a marché, et sans qu'il ne prenne le temps de s'en rendre compte, il est arrivé ici, en plein milieu de la nuit, à ce rond-point grisonnant, devenant de fait la deuxième âme qui vive.

Le Temps, contrairement à ce que l'on pourrait croire, est tout aussi tenté que le sont ces animaux d'humains. Il lui arrive, lui aussi, de succomber à ses vices les plus bas. Surprenant non ? Peut-être est-ce

le Destin qui l'envoie ici, après tout, n'ont-ils pas toujours entretenu de très bons rapports. Si l'on précise tout cela, c'est parce que, vous l'aurez deviné, ses yeux scrutateurs ont fini par la repérer, elle. Et parce que derrière ses yeux aux reflets inaltérables se cache un besoin intemporel d'assouvir ses désirs.

Arrivé à sa hauteur, il se presse, joue le gentleman, roule des mécaniques. Il se présente comme imprésentable, lui dit qu'elle a sûrement déjà entendu parler de lui, que sa renommée le précède et le dépasse. Mais elle reste de marbre face à cette avalanche de remarques et de flatteries égocentrées. Ne comprenant pas et n'aimant pas qu'on l'ignore ainsi, l'autre décide de ne pas y aller par quatre chemins, et lui demande de but en blanc quels sont ses tarifs. De nouveau, elle ne lui répond pas, et toujours regarde ailleurs. Froissé, il lui dit que peu importe combien, il paiera. Aucune réaction. Poussé dans ses retranchements comme il ne l'a jamais été, il finit par lui faire miroiter des promesses d'immortalité, seule chose qui pour lui puisse intéresser le genre humain qu'il tient en petite estime. C'est alors qu'elle tourne la tête vers lui, et plonge ses yeux brumeux et clairvoyants dans la myriade grise des siens. Suspendu, le Temps, ignoré, bafoué par une fille qui regarde en lui et voit plus loin encore. Abasourdi, il s'en va, la queue entre les jambes, mais, dans sa barbe, lui jure de se venger et murmure des malédictions.

Elle est là seule, dans le noir, et sa clope arrive bientôt à sa fin. Il n'en reste pas grand-chose, une espèce de manchon consumé jusqu'à l'épaule qui pend et rend en milliers de cendres des petites étoiles qui s'oblitérent d'elles-mêmes dans l'air ambiant.

Elle est la seule dans le noir. Et elle n'a pas froid. Elle n'a jamais eu froid en vérité.

Elle sait et parce qu'elle sait elle ne peut avoir froid. Elle le voudrait presque.

Elle voudrait avoir froid, elle qui bientôt ne connaîtra que la chaleur.

Et voilà que vient le feu.

Sa lueur vacillante le rend comparable à un alcoolique débraillé qui oscillerait de gauche à droite dans un mouvement informe, presque fondu. Ce petit feu est orange aux bords, blanc au centre, et en lui se confondent toutes les couleurs les plus chaudes.

Rouges, orange et jaunes s'y mélangent, s'entrechoquent et explosent comme autant de minuscules supernovas dans des crépitantes galaxies microscopiques.

Jeu sur les échelles et les couleurs.

Le feu se rapproche.

Il est porté en vainqueur par un homme au visage noir, noir de peau, noir de crasse et de saleté. Le dos courbé, sa démarche est si voûtée

que l'on jurerait que c'est à quatre pattes qu'il avance.

Le feu et son hideux porteur sont maintenant à sa hauteur.

Lecteur avisé, toi qui sais que cette femme vient de refuser de s'ouvrir au Temps, crois-tu qu'elle se mêlera à cet homme sale et mal froqué ?

Crois-tu que le feu alcoolique suffise pour payer ? Lecteur, tu ne sais pas tout. Peut-être préféreras-tu ignorer la suite ?

Puisqu'Elle, qui jusqu'à présent n'existait pas aux yeux du temps, vient de prendre majuscule.

Sais-tu, lecteur, à qui l'on offre une majuscule ?

À ceux qui sont morts. Parce que leur initiale se gonfle comme une éponge, absorbe et suce jusqu'à la moelle leurs accomplissements, leur substance. Il ne reste plus d'eux que des mots avec une lettre plus grande que les autres.

Sophisme. Figure de style et affirmations infantiles.

Si Elle porte une initiale, c'est que c'est son nom.

C'est que dans l'Histoire de l'Humanité, Elle est personnage principal.

La vérité, lecteur, la voilà.

Celui qui se tient devant elle, ce n'est autre que le premier Homme.

Celui qui, par le hasard des circonstances, inventa le feu.

La première lettre de l'Histoire est écrite en lettres de braises.

Il n'est que le premier d'une longue série. Maladroit, quoiqu'encore animal, il la prendra et la touchera avec ses mains-pieds.

Inconnu à la gêne, tout se fera là, sur un trottoir, avec la seule chaleur des corps et du feu qui danse en manquant de trébucher à chaque pas.

Et alors d'autres se profileront à l'horizon en une longue file, sinistres et sombres de cœurs enflammés.

Dans cette nuit qui dure toute l'Humanité, nombreuses seront les mains de femmes, expertes, nouvelles, violentes, blanches, abîmées, amputées, d'hommes, hasardeuses, inattendues, sages, mauvaises, perverses, bonnes, saintes et tout un tas d'autres adjectifs qui viendront se poser sur sa poitrine, ses reins et son visage.

Battue, aimée, violée et épousée, détruite et remodelée, parfois muselée et libérée. Elle n'attend plus, seule dans le noir. Elle est vecteur de l'action qui déferle.

Dans le raz de marée humain qui s'affale, elle ne sombre jamais tout entière.

Lecteur, peut-être veux-tu savoir son nom, elle qui la première, fut la compagne du premier Homme.

Mais il faut qu'on te dise lecteur, qu'un jour on coupera les vannes et que la file de l'Humanité se tarira.

Un jour de nouveau, Elle sera seule dans le noir.

Il ne restera alors de nous que des stigmates sur la peau de ses reins, de ses seins et de son visage.

Et le Temps, qui aura assisté à la noyade de l'Humanité dans ses propres ténèbres, pourra enfin assouvir sa vengeance.
Après tous nous avoir fait disparaître, il se dirigera vers elle, et, en regardant dans ses yeux, il apercevra un chaos bourdonnant d'images.
Nos visages à nous tous, qui avons un jour joué au dragon dans le froid des matins.
Il saura alors, que même s'il en venait aux mains, il ne pourrait l'avoir.
Que toujours elle se refuserait à lui, ignorante, aussi ardemment qu'elle s'était ouverte à ceux qui n'avaient pas de quoi payer.
Lecteur, cette femme seule dans la nuit c'est Elle.
C'est l'Écriture.

Prix Jeune auteur
Tom FLAMERMONT – 17 ans
Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche
Ligue Ouest

Poésies

Au cœur de l'orage

Voilà une journée qui fut, ma foi, bien belle,
Où le soleil trôna dans un ciel bleu pastel.
Ce bleu était bien pâle, de ce genre de pâleur
Qu'accompagnent souvent les très fortes chaleurs.
La trop légère brise ne pouvait apporter
Cette douce fraîcheur qui était espérée.
Par-dessus l'horizon, à quelques encablures,
Des jolis cumulus, sortaient des boursouflures.
Ces innocents nuages, avant la fin du jour
S'orneraient, à coup sûr, de menaçantes tours.

Alors que le soleil tournait vers le ponant
De tutoyer les cieux arrivait le moment.
Sur le sol surchauffé, décidés, concentrés,
Les chevaliers casqués, fièrement accoutrés,
Rejoignaient à grands pas leurs machines volantes.
Ils allaient se frotter aux masses turbulentes,
Car, ils le savaient bien, pour la nuit à venir,
Les forces naturelles s'apprêtaient à sévir.
Installés, harnachés à bord de leur Mirage
Ils avaient alors hâte d'affronter les nuages.

À peine s'élevaient-ils qu'ils voyaient face à eux
Une grise muraille montant jusques aux cieux.
Ils se sentaient cernés, ne pouvant s'échapper
Car, poursuivant leur but, bientôt seraient happés
Par l'énorme nimbus, mouvant, omnipotent
Abritant en son sein un pouvoir surpuissant.
Le monstre s'était orné d'une coiffe géante
S'étalant largement de façon stupéfiante.
Quelques flashes aperçus dans le cœur de la bête
Descendaient jusqu'au pied en partant de la tête.

Les avions s'approchant passaient en un instant
Du lumineux soleil à l'ombre du géant.
Dans le « casque à musique », un fin grésillement
Chatouillait les oreilles intempestivement,
Signe que des électrons s'agitent vivement
Il n'y aurait de calme au moins pour un moment.
En entrant dans la brume commença une danse
Où la belle machine dut suivre la cadence.

Comme la nuit tombait, l'ombre se faisait solide
L'homme tenait son cap, toujours, l'air impavide.

Protégé, concentré, il restait vigilant
Contrôlant de son mieux les furieux éléments.
Au gré de la tourmente, l'avion se balançait
Oubliant sa puissance, comme un simple jouet.
En déchirant l'espace, des éclairs éclataient
Violents, éblouissants ; l'orage s'en délectait.
Quand ils passaient trop près, l'étourdissant tonnerre,
En claquements sinistres libérait sa colère.
Et des flammèches bleues sur la peau de métal,
Malicieux farfadets, donnaient un récit.

Et puis, soudainement un merveilleux silence
Retentit dans le ciel. Après ces turbulences
Un improbable calme semblant presque indécent
Enveloppait la nuit. Contraste ravissant,
La lune gentiment, éclairait en beauté
Une sereine nuit à la voûte étoilée.
De la dure tempête les braves aviateurs
Sans peur et sans reproche étaient sortis vainqueurs.
Ainsi ils parviendraient comme il fut ordonné
Au but de leur mission, c'était leur destinée...

1^{er} Prix
Jean COPPONNEX
CSA Base aérienne 701 Salon-de-Provence
Ligue PACA-Corse

Il est certain métier où mission et objectif ont un sens bien précis. Traiter son objectif à l'heure prévue est le but à atteindre, quels que soient les obstacles.

Il n'est donc pas question d'y déroger, ce que résume parfaitement la devise de l'Escadron de Chasse 3/3 Ardennes à l'emblème du « Cochon sauvage » : « *Ne Recule Ni Ne Dévie* ». Ce n'est donc pas un orage, si impressionnant soit-il, qui freinera l'ardeur des Chevaliers du Ciel.

Feuilles d'automne

Les voyez-vous courir, emportées par les vents,
Voler, et sautiller, comme des feux follets ?
Courant par les chemins tout en tourbillonnant,
Ces subtiles danseuses font un vibrant ballet.
Elles ne savent pas, en quittant leur attache,
Que la vie leur échappe, et mourant à l'instant,
Donnent contre leur gré, avec un air bravache,
La dernière séance d'un spectacle vivant.

De leur trop brève vie on se souvient encore,
Quand s'éteignait l'Hiver, des fines miniatures
Qu'imperceptiblement, des bois qu'on croyait morts,
Pointaient timidement jusqu'au bout des ramures.
Comment imaginer que ces pousses fluettes,
Fines et délicates, deviendraient en un temps
Les belles frondaisons couvrant jusqu'à la tête
Les taillis et futaies, miracle du printemps.

D'un joli vert intense ou parfois bicolore,
Oblongues ou ciselées, fines ou dentelées,
De la prodigue vigne au puissant sycomore
Les feuilles s'épanouissent jusqu'au cœur de l'été.
Tandis que sous l'ombrage, par les fortes chaleurs,
Abrités du soleil, cherchant un réconfort,
Animaux et humains jouissent de la fraîcheur,
Nichés dans les feuillées les bons fruits se colorent.

Mais le temps passe vite. Quelques feuilles pâlissent
Et, sur un coup de vent, se retrouvent au sol.
Laissant sur les branchages comme une cicatrice.
C'est le signe annonçant la grande farandole
Qui ne tardera pas à l'heure de l'automne.
Mais avant que s'amorce la folle cavalcade,
Quand s'achève l'été le feuillage mitonne
Un fabuleux spectacle, une ultime bravade.

De montagnes en collines, de forêts en bosquets,
De lumineuses taches s'offrent à tous les regards,
En couleurs chatoyantes pour de fameux bouquets
Comme si les feuillages décidaient, un peu tard,
De se montrer enfin plus brillants que les fleurs.

Rouge, jaune ou orange, véritable escalade,
C'est à qui offrira les plus belles couleurs.
Las, c'est le chant du cygne avant la débandade.

Car bientôt les couleurs perdent de leur vigueur,
Le rouge se ternit, le jaune fait grise mine.
La nature qui semblait vouloir leur faire honneur
Les délaisse soudain, la fête se termine...
Affreusement fanées, les feuilles rabougries
Commencent à lâcher prise, à la moindre risée
Et se laissant tomber quand le temps devient gris
S'entassent sur le sol, oubliées, méprisées.

Ainsi finissent-elles, ces feuilles de l'été
Desséchées, maltraitées, balayées par les vents.
Les ramures, étonnées, toutes déshabillées,
Attendent le retour vivifiant du printemps.

1^{er} Prix
Jean COPPONNEX
CSA Base aérienne 701 Salon-de-Provence
Ligue PACA-Corse

Cavalcade

Cavale, cavalcade
Ce soir Louis se fait la belle
Cette alezane fugitive

Cette Vénus en sabot d'or

À l'horizon griffé de mauve

Déploie ses ailes, il l'adore.

Cigare casquette ou costar

Ripaille et puis s'efface

À la courbe d'un boulevard.

Allez cavale, cavalcade, cavale, fuit le fond du couloir, échappe au
destrier de blanche fumée.

Ange ou démon, allez savoir,

Dans la pénombre d'un vieux bar

Ses regards d'acier se plissent.

En volutes s'évapore

Entre les mailles glisse

Surgit au parapet d'un port

Gyrophares, galopades

Entre chien et loup, file.

Allez cavale, cavalcade, cavale fuit le fond du couloir, échappe au
destrier de blanche fumée.

Le cœur toujours en chamade

Vite, mordre les nuages

Jusqu'à cette île, son île

Même pas pour une poignée d'or

Juste deux beaux yeux de jade.

Au fond d'un cargo en rade

Dans le noir tourne la page

Louis rêve à son idylle.

Allez cavale, cavalcade, cavale, fuit le fond du couloir, échappe au
destrier de blanche fumée.

2^e Prix

Marie-Claude STOFFEL

Club Sportif Artistique Défense Nationale Roanne-Mably

Ligue Auvergne-Rhône-Alpes

Rencontre avec une âme perdue

Je l'ai rencontré un jour, dans une laverie...
Chaque samedi matin, mon thermos sous le bras, je portais mon linge à laver,
Puis, je m'installais près du radiateur où je lisais mon journal.
Il est entré son sac en bandoulière, dans cette buanderie embuée,
Le néon diffusait une lumière légèrement pâle.

Nos regards se sont croisés mais il a paru gêné.
Ses cheveux blancs frisés mouillés par la pluie glacée,
Dégoulaient sur son col de manteau élimé.
Chaussé de godillots usés, il voulait se reposer.

Ses yeux tristes, bleu acier, se sont posés sur ma tasse fumante.
Et timidement, je l'ai invité à s'asseoir.
Il a tenu son café pour se réchauffer,
Entre ses mains aux mitaines trouées.

Il a fixé le plancher, perdu dans de sombres pensées,
D'une voix monocorde m'a raconté sa vie d'avant...
Avocat de renom, marié à une épouse charmante et adorée,
Papa d'une fillette douce et aimante, sa vie a basculé en ce maudit 14 février,
Où ses êtres aimés ont été percutés par l'inattention d'un chauffard fatigué.

Hurler à l'injustice, hurler sa détresse,
Hurler sa culpabilité de ne pas être mort à leurs côtés.
Il voulait être délivré de cette souffrance dans son cœur déchiré,
Se cacher, pour ne plus exister.

Durant plusieurs samedis, nous nous sommes retrouvés,
Dans la laverie de mon quartier.
Il appréciait ce petit moment chaleureux l'éloignant du froid mordant de la rue,
De la drogue et de l'alcool, devenus son quotidien.

Je ne connaissais pas son nom, un invisible comme tous les sans-abris.
Un jour, il n'est pas venu...
Souvent, je l'ai cherché sous le pont où il vivait...

Puis le temps a passé,
Je n'ai jamais croisé cet homme aux yeux tristes, bleu acier...
Peut-être, avait-il simplement trouvé un autre endroit où s'abriter.

3^e Prix
Claude ANTOINE
CSLG Bourgogne
Ligue Bourgogne-Franche-Comté

Plumes

Plume taillée biseau pour écrire à sa fée,
Madame la marquise,
Votre Altesse,
Mon roi.
Plumes sergent-major,
Garde à vous !
Aux arrêts !
Les lettres alignées comme piquets de bois.

Plumes coupées en bouts,
Pour flèches de Comanches
Fichées dans l'encolure de bisons galopants
Plumes taillées en pointe
Pour ôter vivement,
Les pépins des framboises, confiture du dimanche.

Plumes coton douillet, pour s'en faire des couettes
Pour y cacher ses larmes, y apprendre des mots,
Pour y nicher câlins, jour de pluie, de tempête
Plumes de paons dorées pour mettre à son chapeau.

Plumes prisonnières de taies... d'oreiller... Je m'entends !
N'attendant qu'un 'ti trou pour s'évader sans hâte,
Retombant sur le sol en flocons virevoltants,
Sur le cou de Rosy, sur son front, sur sa natte...

La plume assurément sert à maints usages
Elle peut se faire stylo, outils ou vêtements,
Celui que je préfère, est de loin le moins sage
Devinez donc lequel, p'tit clin d'œil en passant.

3^e Prix
Clotilde Hérault
Ligue FCD Nouvelle-Aquitaine

Pivoine

Devant ton écran, glisse une larme.
La honte t'emplit lentement.
Comme à travers un voile, tu lis
Tout ce qu'ils pensent de toi.
Ils te conspuent. Ils te vomissent.
Et tu ne comprends pas
Tu t'effaces en silence
Quelle porte de sortie ?
Triste fin de l'histoire.
Personne ne vient t'aider.
Corps suspendu tu tombes

Derrière la porte cesse le vacarme.
Ton sang coule doucement.
Comme derrière un brouillard, tu vois
Ce qu'est devenue ta vie.
Il te défonce. Il te fracasse.
Tout ça n'a pas de sens.
Mérites-tu tout ça ?
Aucune échappatoire
Victime du déni.
Tous t'ont abandonnée.
Frêle poupée tu tombes

Et sur ta tombe fane
Une orange pivoine

Mention
Julien ALTENBURGER
CSAG Strasbourg
Ligue Nord-Est

Les embruns des arabesques

L'œil de verre un peu cassé, le bras tordu et cabossé, il semble usé par les années
Personne ne lui a jamais demandé de gravir des sommets et ce calme l'a comblé
Malgré une fragrance vieillotte, il est toujours resté léger dans l'air marin
Et pourtant, aujourd'hui, il sent l'apogée s'éloigner

À ses côtés, elle trépigne, ronge son frein, perd les pédales
Cette énergie ne suffit plus à insuffler l'air nécessaire à la faire décoller
Elle doit se résigner, les belles années ont fait escale
Le grand spectacle est terminé

Il essaie de la consoler, lui raconte les randonnées le long de la berge
Le silence vaporeux des soirs d'hiver, le tumulte bouillonnant des matins de tempêtes
Et cette étendue limpide, ces terres promises
Si lointaines qu'elles ne sont qu'images dans un doux songe éthéré
Que seule une brise d'été viendrait faire éclater

Elle n'en a cure
Elle ne pense qu'à sa forêt, ses cailloux et ses bosses
Son quotidien fait de secousses et de bourrasques
Les ouragans elle veut les vivre
Les vents elle veut les conquérir

Elle lui fait le récit des arêtes, des ailes qui te poussent quand tu atteins tes limites
La limite, le plus haut du haut, qu'il ne te reste plus qu'un choix, un seul te rends-tu compte
Il n'est plus temps de réfléchir, il faut dominer le monde
Depuis ce point qui est ton point culminant à cet instant précis
Elle reprend son souffle, s'essouffle, souffre, mais ne rompt pas
Lui qui n'a connu que du plat essaie d'imaginer ses courbes
Il se ferait mal à grimper, il le sait, il grince trop
Mais soudain son imagination l'emporte
Il sent le foehn puissant du sud l'emmener à vive allure, il vole, tournoie, virevolte
Il voit la neige, il voit les fleurs des champs, il sent l'odeur du foin fraîchement coupé

Elle qui n'a connu que des arabesques essaie d'imaginer sa plénitude
Elle s'ennuierait à guetter l'horizon, la rage au ventre
Mais soudain son imagination l'emporte
Elle sent les embruns éoliens qui l'entraînent, elle s'ancre dans une
réalité nouvelle
Elle voit le sable, elle hume les vagues, elle se fait petite bulle dans un
océan de rien

Ils rouvrent leurs yeux clignotants
Autour d'eux, plus de prés, plus de plages
En guise de montagne, un tas de vieilles chambres à air
Les relents de moisissure remplacent les alizés salés
Ces minutes rêvées s'estompent, leurs souvenirs s'égarant
Ils ne sont plus que deux vieux biclous relégués à la cave

Mention
Caroline WERNERT-IBERG
Club Sportif et Artistique de la Garnison de Strasbourg
Ligue Nord-Est

Jeunesse algérienne

Tu es né hors de la France
Pourtant tu es français
Mais français d'ailleurs
Tu es français d'Algérie
Tu es né sous le soleil
Près du Sahara et de la Méditerranée
Ton enfance est belle et joyeuse
Tes parents sont épiciers
Toi tu es comme tous les enfants
Tu vas à l'école
Tu joues avec tes amis
C'est sûrement durant ton enfance
Que tu découvres ton futur métier
Tu seras maître d'école
Tu as un frère qui a dix-huit ans de plus que toi
Il est soldat français
Tu as un an quand il débarque
Il débarque en Provence
D'ailleurs au nom de la Patrie
Il sera blessé gravement
Jusqu'en 1954 la vie est plutôt belle
Puis c'est la guerre !
Toi tu veux garder ton pays
Finalement au prix du sang
Des larmes, des doutes
Des mensonges de l'État
Et des pertes
Tu perds ton pays en 1962
Pourtant tu y restes avec ta femme
Pour ton métier
En 1963 tu deviens papa
Un heureux évènement
Au milieu du malheur de la guerre
Cette guerre silencieuse
Qu'on appelle encore événements
Et non guerre !
Puis en 1968 tu pars et c'est définitif !
Tu arrives en France
Tu aimes la France...

Tu es français
Mais tu n'oublies pas tes racines !
Avant tout tu es Pieds-Noirs d'Algérie
Papi !

Prix Jeune auteur
Océane MAERTENS – 16 ans
Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche
Ligue Ouest

Étoile maudite

Tu as 7 ans en 1942
Du jour au lendemain
Sur tous tes vêtements
Tu dois porter une Étoile Jaune
À partir de ce moment
Tous les gens que tu connaissais avant
T'ignorent, te méprisent, rient de toi
Bien sûr tu ne comprends pas
Tes parents ne veulent rien te dire
Malgré tes questions ils restent silencieux
Même ta maîtresse ne te répond pas
Petit à petit tu perds tous tes amis
Enfin ceux qui t'abandonnent ne portent pas eux cette étoile
Petit à petit tu commences à la haïr cette étoile
Et tu ne comprends toujours pas encore son utilité
Pourtant une nuit on frappe à la porte de chez toi
Tes parents ouvrent et s'effondrent en larmes
Toi tu ne bouges pas
Les trois personnes qui sont entrées
Ne t'expliquent rien non plus
Ils t'ordonnent juste de les suivre avec tes parents
Tu écoutes comme toujours
Car tu es une enfant sage
Vous vous retrouvez dans un train
Tes parents te disent que c'est un voyage
Toi tu es contente de partir en voyage
Mais malheureusement
Tu ne connais pas la destination
Finalement après des heures de trajet
Le train s'arrête enfin
Tu descends du wagon avec ta famille
Tes parents ont le visage marqué par les pleurs...
Un homme en uniforme t'attrape le bras
Et t'éloigne de tes parents
Tu ne leur as pas dit au revoir
Et tu ne le leur diras jamais
Car jamais tu ne les reverras
Tu aurais voulu les embrasser une dernière fois...
L'homme en uniforme t'amène avec d'autres enfants
Ils portent l'Étoile comme toi

Arrachés à leurs parents
Ils n'ont pas de réponse à leurs questions, ils ne te jugent pas
Toi et les autres enfants êtes amenés dans un lieu
Un lieu sombre entouré de grilles et de murs
Un lieu où il y a beaucoup de monde
Au bout de quelques jours on te tatoue un numéro
Tu apprends vite que ce numéro est ta nouvelle identité
Tu es 185394 maintenant
Jusqu'en 1945 tu n'es plus que ce matricule
Entre 1942 et 1945 tu as beaucoup changé
Tu as tant souffert dans ce camp,
Tu as vu les pires horreurs,
Perdu beaucoup de tes camarades
Ceux que tu avais rencontrés à ton arrivée
Finalement en 1945 tu quittes le camp
Mais tu ne pourras jamais effacer de ta mémoire
Ces trois années de cauchemar
Tu avais 7 ans quand tu es arrivée
Tu en as 10 en sortant
Ton enfance est brisée
Car tu as perdu ta joie de vivre
Tu as la réponse à tes questions
Tu es juive !
Tes parents sont morts gazés,
Tu as toujours gardé en mémoire leur visage
Ils te manquent
Tu aurais au moins voulu leur dire au revoir
Mais, dis-toi que de là-haut ils t'ont entendue
Aujourd'hui en 2021 tu as 86 ans
Tu viens de les rejoindre
Enfin tu vas pouvoir leur dire...
Enfin tu vas pouvoir leur raconter
Enfin tu vas pouvoir reposer en paix

Là-haut, dans le ciel
Les étoiles toutes semblables brillent à l'unisson

Prix Jeune auteur
Océane MAERTENS – 16 ans
Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche
Ligue Ouest

Cloutés

Je ne suis rien
Et surtout pas des tiens.

Écoute-les,
Entends-les,
Dehors.
Eux et leurs murmures assoiffés,
Qui ne craignent le temps,
Qui ne craignent le vent
Des jours qui passent,
Et qui à chaque seconde s'enlacent
Dans une chaîne à mille crans.

Ils seront encore là dans mille ans,
Tremplant dans le sang
De ceux qui restent.
Et lèveront leurs vers,
Loin, là-bas,
En haut de cette montagne plus haute que l'Everest,
Et perdus dans l'ivresse des étoiles
Ils trinqueront à la santé des dernières lueurs de
l'humanité
Qui s'en vont.
Et nous les regarderons, perdus,
Enchaînés par les milliers de crans
Du temps qui passe.

Certains dansent la valse,
D'autres bouffent le temps,
Et moi je suis là, à contempler cette chaîne
À mille crans.

Certains croquent et valsent,
Et sourient sans dents,
Ces gens-là ne savent pas les haines
De leurs descendants.
Ceux-là aiment et valsent,
Dans les affres du temps,
Ceux-là n'ont d'autres peines
Que de voir grandir leurs enfants.

Et les cendres de ceux-là
Tournoieront et valseront
Dans les conduits et les gaines
D'une humanité vaine et mourante.

Et encore on écrira
Des poèmes sans queue ni tête,
Et encore on valsera
En se marchant sur la tête.
Il ne faut pas être très vieux pour l'avoir,
Cette chaîne à mille crans,
Il ne faut pas être très vieux pour la voir,
Cette chaîne à mille crans.
Et de nos cœurs suintent les sophismes de nos âmes
enchaînées.

Lecteur, arrête-toi
Et condamne
Les affres de cette horreur
Que tu tiens sous les yeux.

Car nos cœurs nous trompent,
Et cachent ce qu'est la vie,
Soit un drap posé à même la nuit,
Qui dissimule et obscurcit,
Quel leurre elle est,
Cachent la mort qui attend.
Depuis nos premiers cris,
À nos mains et nos pieds,
Nous y sommes tous ensemble,
Déjà,
Enchaînés par une chaîne à mille crans,
Nous y sommes tous ensemble,
Et depuis trop longtemps,
Cloutés.

Mention Jeune auteur
Tom FLAMERMONT – 17 ans
Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche
Ligue Ouest

Lettre à...

Lettre à mon père

Le moment est venu, mon cher père
De te dire adieu, adieu à ma manière,
Fière d'être ta fille
Fière de t'avoir pour père...

À cet instant, de doux souvenirs me reviennent en mémoire...
Te souviens-tu ?

Quand tu rentrais du garage le soir
L'odeur de savon sur ton mouchoir
Jamais aucune trace de cambouis
N'entachait tes mains, tes habits...

Te souviens-tu ?
Claudius, suce-pouce, petite frisée
De surnoms, tu m'avais affublée
Cramponnée sur tes genoux, pour me faire sautiller
Posée sur tes pieds, pour de grandes enjambées...

Te souviens-tu ?
L'apprentissage de la nage, à mon plus jeune âge
Dans la Saône, un été... j'ai failli couler !
Mes yeux apeurés, maman sur la berge affolée
Mais très vite, tu m'as rattrapée, rassurée...

Il me faudrait du temps
Pour conter ma vie d'enfant
Belle et heureuse, elle a été
Comblée par des parents attentionnés...

Un fils à tes côtés, aurais-tu désiré ?
Ce prénom de Claude, dont je suis dotée
Modifié à souhait, pour le féminiser.
Mon cher père, n'aie pas de regret
La vie ainsi, s'est écoulée...

De mon enfance, j'ai gardé
Une admiration pour toi, inavouée,
Savoir-faire, créativité, tu m'as légués
Un homme humble, généreux, tu l'étais...

Tu savais te faire respecter
Malgré tes absences prolongées
En rentrant, tu reprenais ton rôle de père
Ni punition, ni fessée
Tu voulais être aimé, aimé à ta manière...

Nous irons en balade pour te plaire
Disperser tes cendres au calvaire
Dont la croix blanche surplombe le village
Où tu vécus, jusqu'à tes 16 ans d'âge...

Mon père, oh mon cher père
Te dire adieu, adieu à ma manière,
Il est temps pour toi, de quitter cette terre
Rejoindre aux pays des lumières
Celle qui t'attend depuis 4 ans, ma chère mère...

Je t'aime papa, ta puînée.

1^{er} Prix
Claude ANTOINE
Club Sportif et de Loisirs de la Gendarmerie Bourgogne
Ligue Bourgogne-Franche-Comté

Lettre à envoyer avant qu'il ne soit trop tard

Ma très chère M,
À l'heure où j'écris ces lignes, je sais déjà que cette lettre, je ne te l'enverrai sans doute jamais. Mais je n'ai pu m'empêcher de l'écrire, parce que j'ai l'espoir qu'un jour, je trouverai le courage de dire ces mots qui refusent de sortir de ma gorge, de les hurler s'il le faut, avant qu'il ne soit trop tard.

Hier soir, je suis tombée sur un bref article relatant qu'une femme de soixante ans avait été retrouvée sans vie à son domicile, battue à mort par son mari. Il s'agit du cent-deuxième féminicide commis depuis le début de l'année. La colère m'a envahie : colère envers la société, qui se contente de faire ce macabre décompte sans actions concrètes, mais surtout colère envers moi-même et ma lâcheté ; car en lisant cet article, j'ai réalisé qu'un jour, il est possible que ce soit ton nom qui figure sur cette liste.

Comment et surtout quand, suis-je devenue complice ? Parce que oui, je le suis. Rester impassible signifie être complice. Ne pas intervenir signifie participer. Pourquoi est-ce que je n'y arrive pas ? Pourquoi les mots restent bloqués dans ma gorge, pourquoi je continue à sourire quand je le vois, à l'appeler pour son anniversaire, à rire avec lui ? Peut-être est-ce parce qu'avec moi, il a toujours été adorable. Tellement que parfois, je n'arrive pas à juxtaposer l'image qu'il renvoie et celle que ton comportement et les sous-entendus de maman m'ont amenée à façonner.

Si je voyais une femme être violentée par un homme dans la rue, il ne fait aucun doute que je réagirais. Alors pourquoi suis-je silencieuse depuis dix-neuf ans ? Quand j'étais enfant, je ne savais pas vraiment ce qui se déroulait. Je savais qu'il s'énervait vite, et que nous devions faire attention à nos paroles. En grandissant, j'ai compris que l'alcool ne faisait pas bon ménage avec un caractère sanguin et que les années qui passaient, loin de l'adoucir, n'allaient que le faire s'aigrir davantage.

Je ne l'ai jamais vu lever la main sur toi, et honnêtement je n'ai jamais osé poser la question à maman. Mais entendre tes sanglots était suffisant pour avoir un aperçu de ta souffrance. Ton regard m'a permis de comprendre que la bouche est la pire traîtresse qu'il soit : les mots qu'elle prononce, les sourires qu'elle forme, tout n'est qu'illusion,

mascarade organisée afin de dissimuler une âme brisée. Les regards gênés quand le ton commençait à monter, les tentatives pour détourner son attention, la manière dont tu te tiens, le poids que tu as perdu depuis que je suis enfant. J'aurais dû ouvrir les yeux plus tôt. Il a bousillé ta vie, t'emprisonnant dans son ombre, te liant à sa volonté.

Si tu savais à quel point je lui en veux, à quel point j'en veux à tous les autres, à tous ceux qui vous côtoient depuis des années et qui n'ont rien fait. Mais j'ai beau les blâmer, crier ma colère, mettre mon aveuglement sur le compte de l'enfance et de l'amour, ce stupide amour, que l'on doit aux membres de sa famille, je n'ai plus d'excuse. Aujourd'hui, j'ai dix-neuf ans passés et même si je dois bien admettre à mon plus grand désarroi que je l'aime encore, je ne peux pas le laisser continuer à te détruire. Alors ces mots que je retiens depuis si longtemps, ces mots que je n'arrive pas à prononcer, qui restent bloqués dans ma gorge, il faut que je les crie ou ils me hanteront à jamais.

Je t'en supplie, ENFUIS-TOI.
Enfuis-toi avant qu'il ne te tue.
Je t'aime,
J.

2^e Prix
Justine GUELLEC
Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche
Ligue Ouest

Lettre ouverte aux maris de mes filles

Peut-on imaginer plus tristes conversations que celles que nous partageons ? Bien que vos centres d'intérêt ne soient pas les mêmes que les miens, nous aurions pu trouver matière à débattre, échanger, voire même rire ensemble. L'un de vous aime la chasse et les voitures de sports, l'autre la technologie et ce qui se fait de plus moderne. Vous partagez le goût de la finance. À part cela, vous avez peu de points communs, sauf un : vous ne m'aimez pas.

Lorsqu'on ne m'affuble pas de l'uniforme de belle-mère on me dit aimable, amusante, vive, et beaucoup s'accordent sur le fait que je suis une amie fidèle et aimante. J'ai donc fait les efforts d'usage, vous accueillant à bras grands ouverts, mais vous avez méprisé cette affection naissante et avez décidé que tout ce fatras d'affect vous encomrait. La question d'une belle-mère envahissante et fusionnelle avec sa fille ne se posait pas dans notre famille, mon indépendance ne pouvant s'en satisfaire. Alors de quoi pouvait-il s'agir, vous si différents l'un de l'autre, vous qui vous retrouviez dans cette détestation ?

De liberté - celle que j'ai saisie à pleine main et qui vous fait si peur.

Je regarde vos mères, généreuses, aimantes et soumises. Vos mères qui n'ont jamais voulu briser le carcan du mariage, vos mères obéissant à l'injonction de leur propre mère.

Et vous voilà devant un modèle inconnu : une femme libre, divorcée, ayant aimé l'amour, portant fort en elle de vraies convictions, une femme qui a élevé ses filles autour de ces mêmes valeurs. C'est la peur qui vous habite, jeunes hommes, la peur de voir vos femmes un jour ressembler à leur mère. Mais cette peur est partagée, c'est d'ailleurs pour cela qu'elles vous ont choisis. Vous êtes un rempart solide contre tout ce qui dans une vie apporte le fracas sans discernement : la passion, le désir, le plaisir.

Vos femmes, mes filles, ont peur elles aussi. Elles ne vous ont pas choisi au hasard. Vous êtes le modèle parfait de l'homme avec lequel on ne prend aucun risque. Tempéré, habile, présent et aimant.

La famille d'où elles viennent les a bousculées trop vivement pour ne pas avoir besoin de trouver le repos auprès d'un cercle plus posé où les valeurs ancestrales sont portées au pinacle.

Lorsque vous me regardez tous deux vous ne voyez que le danger. Ma parole pourrait les enflammer, je pourrais semer de drôles de pensées dans leur cœur, qui vous protégerait alors des désordres à venir ?

Car il est vrai que j'ai bousculé l'ordre des choses, entraînant mes

enfants dans mes folies.

Vous servez aujourd'hui de caisse de résonance et faites écho à ce qu'elles vous confient au creux de votre intimité : toutes ces choses que l'on ne peut dire qu'à voix basse, toutes ces larmes qui affleurent à bord de cils et que vous essuyez, tous ces mots captifs que vous avez la patience de deviner. Ce sont ces blessures confiées et pardonnées qui vous obligent à me tenir à distance. Vous vous sentez le devoir de réparer, usant du mépris comme d'une arme, lorsque le temps de la réparation est depuis longtemps passé et que d'une mère jugée insuffisamment bonne je ne suis pourtant jamais devenue une mauvaise mère.

Ces subtilités vous échappent, car comment comprendre que les femmes que vous aimez ne sont plus les enfants de huit ans qui adoraient une mère absorbée par sa propre vie.

La vieillesse m'ayant rattrapée, une forme de sagesse m'amène à considérer que mon rôle de *sorcière* n'est pas définitif et que quelque chose, peut-être, vous fera changer d'avis.

Je cherche et me prends à espérer parfois que vous devinerez qui se cache sous le déguisement dont vous m'avez affublée. C'est vrai, j'ai du mal à m'intéresser aux courses automobiles, à la pêche à la mouche ou aux rendements de certaines actions, mais nous pourrions trouver d'autres terrains d'entente. L'œnologie, la littérature, les voyages, là où la parole se libère en toute neutralité, car il est trop tôt pour entreprendre une réflexion commune sur l'école, la laïcité, la psychanalyse. Trop tôt pour parler de soi et écouter l'autre, trop tôt et pourtant...

Vos yeux devraient s'ouvrir, éloignant la peur qui contrarie la paix de l'âme, considérant que vos compagnes elles aussi vieilliront, comme leur propre mère.

Alors vous verrez des femmes droites, ayant accompli leur chemin, responsables et aimantes et dans leur regard vous devinerez mon reflet.

3^e Prix
Patricia PINCÉ DE SOLIÈRES
Club Défense Balard-Arcueil
Ligue Île-de-France

Lettre à toi, maman

Cette lettre est avant tout une sorte de délivrance, une libération. Ces quelques mots sont des paroles de remerciements que je souhaite t'adresser maman. Je suis bien trop timide pour te présenter des excuses. Jamais je n'oserai te dire en face toutes ces choses. C'est plus facile d'écrire. La feuille blanche m'impressionne beaucoup moins que ton tendre visage. Tu es une femme courageuse et intelligente que j'ai tellement fait souffrir. On ne peut pas revenir en arrière mais, maman, heureusement, heureusement que tu étais là.

C'était il y a quelques années. Une crise, une simple crise qui pour moi était sans conséquence. L'idée même de la nourriture me faisait fuir. Une fourchette propre à la fin du repas, la tranche de pain à peine émiettée, l'assiette inexorablement pleine te rendaient, maman, morte d'inquiétude. Je ne comprenais pas tes cris, tes pleurs, ta souffrance. Pour moi, tous ces messages n'étaient que méchanceté. Que je regrette mon indifférence ! Jour après jour, je voyais pourtant mes joues se creuser devant le miroir. Semaine après semaine, grammes et kilos s'envolaient. Je ne percevais pas ce lent glissement, cette chute impitoyable. Ton cœur de mère, lui, avait tout compris depuis bien longtemps. Il saignait, souffrait, impuissant.

Je n'ai jamais su te dire à quel point je m'en veux de t'avoir fait subir cette lourde épreuve. De voir ton enfant s'affaiblir, tomber malade, a dû t'anéantir. À la seule idée de manger, je me mettais à pleurer. Toi tu me réprimandais pour essayer de m'aider, mais rien n'y faisait. Alors, tu as fini par te demander si ça n'était pas de ta faute, si tu n'étais pas une mauvaise mère. Comment un seul instant as-tu pu imaginer cela ? Au contraire, à un moment où je me trouvais dans un profond état de faiblesse, incapable de réagir, tu t'es battue à ma place pour que je m'en sorte, tu t'es battue pour moi.

Il a fallu de longs mois pour que la situation évolue. Tu es toujours restée à mes côtés. Jour après jour, tu as su trouver les mots justes pour me guider sur ce chemin dangereux. Tu disais accomplir simplement ton rôle de mère, non, tu as fait bien plus maman, tu m'as sauvée.

J'écris cette lettre les larmes aux yeux. J'ai tant de remords. Je ne suis encore qu'une adolescente, mais j'ai conscience du mal que j'ai pu occasionner autour de moi. Tu as mis toutes tes forces, maman, pour m'empêcher de sombrer. Papa t'as épaulée, consolée lorsque tu perdais confiance. Comment vous remercier de m'avoir aidée à

nommer ma maladie : anorexie ? Comment vous rendre tout cet amour et vous avouer que je suis désolée ? Je n'ai trouvé que ce détour, cette manière de faire, une lettre.

À toi maman que j'aime pour ne m'avoir jamais abandonnée.

À toi maman que j'aimerai toujours tout simplement parce que je suis ta fille.

Prix Jeune auteur
Ysatis BOURDIL-MONIE – 15 ans
Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche
Ligue Ouest

Lettre à une inconnue

M ercredi 17 novembre 2021

Je dois t'avouer bien humblement que je ne sais comment débiter cette lettre. Les traditionnelles et plates formules de politesse habituelles ne peuvent me venir en aide, pour la simple et bonne raison que je ne te connais pas, et ne te connaîtrai jamais. Je sais seulement que tu es née le 14 août 1932. Le même jour que moi, à soixante-douze ans d'intervalle. Selon le calendrier, tu es plus vieille que je ne le suis : à quatre-vingt-neuf ans révolus, tu dois déjà avoir des souvenirs plein la tête, une jolie petite maison aux meubles patinés par les ans et une ribambelle d'arrière-petits-enfants nichés au creux de tes bras.

Sauf que tu as onze ans. Éternellement et pour toujours. Tu n'as pas connu cette longue vie heureuse que l'aube de ta jeunesse te promettait pourtant, et à laquelle tu aspirais si fort. Tu devais d'ailleurs, avec cette puissance imaginative que possèdent tous les enfants, élaborer une fresque scintillante et colorée de projets. Ton esprit fertile, brochant et défaisant sans cesse les fils de ton avenir à mesure que ton temps fuyait, s'amusait sûrement à te dessiner la belle poupée de porcelaine que tu recevrais à *Gwiazdka*, le Noël polonais, ou bien te transformait en institutrice, en mère aimante. Potentiellement même étais-tu une de ces fillettes intrépides souhaitant entrer dans l'aviation naissante du XX^e siècle pour partir à la conquête d'un monde qui, déjà, te tendait les bras.

Tant de "peut-être" radieux qui n'ont pas eu de suite. Tant d'idées ambitieuses à peine ébauchées mais pourtant gonflées d'un espoir confiant et printanier. Tous ces bourgeons gorgés de sève et d'envie, qui, au lieu d'éclorre, se sont trouvés lacérés par les griffes du fanatisme. Auschwitz. Ce nom su de tous aujourd'hui, qui pourtant ne devait rien t'évoquer avant cet été 1943. Ce nom beaucoup trop court pour toutes les souffrances causées. Ce nom, unique et commune épitaphe à d'innombrables personnes. Dont toi. Tel est le lieu qui a pulvérisé ta vie en une infinité de morceaux à jamais fracturés, réduit à néant tes souhaits et désirs, pour ne laisser subsister que la soif, avide, ardente et incommensurable, de survivre encore un peu.

Je te l'ai déjà dit, je ne te connais pas. Je t'ai découverte page 86 de mon manuel d'histoire de terminale, sur une photo en noir et blanc de quelques centimètres à peine, noyée parmi des cartes très documentées de batailles et des problématiques compliquées. Sous cette photo, une courte légende : « Les expériences menées sur les enfants tsiganes par le médecin SS Joseph Mengele à Auschwitz-

Birkenau ». Trois autres enfants sont à côté de toi, et vos corps nus et décharnés, conservant à grand peine vos quelques miettes de vie restantes, témoignent en hurlant silencieusement de vos supplices. Et pourtant, tu souris. Oh, ce n'est pas un sourire épanoui comme celui que devait chérir tes parents et tes frères et sœurs, comment serait-ce possible en ce lieu ? Non, c'est plutôt une imperceptible inclinaison du coin des lèvres, une petite lumière dans tes yeux fatigués, qui n'osent plus regarder la réalité. C'est ce sourire qui m'a émue aux larmes. Ça m'a pris d'un coup, alors que j'en ai déjà vue, des photos des camps, et j'en ai déjà lu, des témoignages de survivants. Mais toi, du haut de tes onze ans, bien droite devant l'objectif, tu m'as happée dans ce monde de violence et de haine qui était ton quotidien. Toi, petite et frêle innocente dans l'Enfer, tu as su préserver dans la plus profonde obscurité une petite lueur d'humanité, n'hésitant d'ailleurs pas à lutter et à la défendre contre les ombres en uniformes, qui, tels des Cerbères enragés, bavaient d'envie de te la ravir. Tu avais soif de vivre tandis qu'ils étaient assoiffés de violence et de sang. Mais tu sais quoi ? C'est précisément ce sourire qui prouve que tu as remporté la bataille.

J'ai voulu mieux te connaître, toi, plutôt que l'histoire de ta mort, qui n'a pas le droit d'éclipser ton individualité. Alors j'ai fouillé les archives de photos, mais je ne t'ai pas trouvée, car comme tant d'autres, tu as été oubliée, engloutie par la guerre. Tu avais un prénom, une famille, une histoire. Tu as vécu sous ce ciel qui nous voit aujourd'hui et nous verra disparaître demain, sans laisser de traces. Mais sache qu'on ne t'oublie pas. Tu es aujourd'hui la sœur de l'humanité, celle qui incarne et nous enseigne la volonté farouche de vivre, celle qui a défié la folie des Hommes en souriant à Auschwitz. Et je suis sûre que tu aurais gardé ce sourire si lumineux sur tes lèvres ridées par une vieillesse bien méritée, que tu aurais continué à tendre des bras rieurs à la vie, si elle ne t'avait pas quittée trop tôt. Je suis persuadée que tu n'aurais jamais cessé de sourire, et cette conviction m'a ouvert les yeux : tu m'as transmis cet amour de l'existence, celui qui aide à traverser l'adversité. Celui qui constitue un havre que rien ni personne ne peut nous ôter, et qui nous guide sur le chemin de l'humanité. Celui qui mérite qu'on se batte pour lui. Tu m'as fait comprendre tant de choses...

Toi, celle que je ne connais pas.

Prix Jeune auteur
Julia GASNIER – 17 ans
Club Sportif et Éducatif du Prytanée national militaire La Flèche
Ligue Ouest

Lettre à la France

Comment te faire aimer aujourd'hui ?
Moi, je t'aime déjà, je t'ai toujours aimée.
Alors j'écris pour qui hésite, ne sait pas, se demande encore ou ignore.

*France, j'écris aussi pour ceux qui t'aiment,
France, j'écris aussi pour ceux qui t'honorent,
France, j'écris aussi pour ceux qui te respectent,
France, j'écris aussi pour ceux qui te défendent,
Quelques mots, sur une feuille blanche, ont jailli,
Quelques mots pesés, dessinés, effacés et retracés,
Quelques mots indomptés, insoumis et spontanés,
Quelques mots réfléchis, alignés et choisis,
Quelques mots, France, pour t'ouvrir mon cœur,
Quelques mots, France, pour te parler de tes enfants,
ces soldats sans peur.*

France, c'est à toi que j'adresse cette lettre, c'est vers toi que mes mots s'envolent pour que nul n'oublie jamais celles et ceux qui t'ont servie, qui t'ont protégée, qui t'ont portée, étendard dressé, au péril de leur vie, et qui, souvent, au-delà de la mort, sont condamnés à l'oubli. T'aimer, France, c'est aimer tes enfants. Mère patrie, tu veilles sur eux jalousement, au nom de la République, élaborant des lois, défendant courageusement des droits, recherchant l'équité, pour que les tiens puissent vivre libres et en paix. Mais dans ta grande famille, France, tes plus fidèles enfants sont ces femmes et ces hommes qui se sont engagés à tes côtés, qui ont accepté de prendre les armes pour te défendre et te protéger, celles et ceux que l'on nomme soldats.

Soldats du feu, soldats de l'air, soldats de terre, soldats de mer, ils ont traversé l'Histoire, ils ont écrit ton Histoire, France, sans jamais faillir, sans jamais fuir, sans jamais baisser les bras, toujours prêts au sacrifice ultime, au don de soi. Ils sont ta mémoire. Eux tous réunis, ils forment ce que l'on appelle l'armée, armée des quatre éléments, assemblés autour des mêmes valeurs, sous le même drapeau tricolore. Ils sont des femmes et des hommes, au courage exemplaire, à la loyauté inégalée, d'une solidarité admirable, la main tendue vers le faible, le regard tourné vers l'ennemi, le corps, rempart contre l'opresseur.

France, comment t'aimer sans aimer tes soldats ?

Combien de cimetières où reposent à jamais tes enfants, morts pour te sauver, mère Patrie ? Combien de soldats sont tombés, pour que ton nom ne soit jamais gommé ? Combien de vies médaillées, la main sur le cœur, ont chuté, pour que tu puisses encore exister ?

*Quelques mots, France, pour t'ouvrir mon cœur,
Quelques mots, France, pour te parler de tes enfants, ces soldats sans peur.*

Du fond des tranchées, j'entends toujours leurs cris monter. La terre est rougie de leur sang pour l'éternité. Il m'a suffi d'un livre ouvert sur ma table d'élève : quelques lettres de poilus à lire pour ne pas oublier. Oui, j'entends encore leurs mots s'entrechoquer dans ma mémoire et je me souviens de l'un d'entre eux, mort à vingt-deux ans, pour te sauver, France. Il s'appelait Henri... soldat Despeyrières. Natif du Lot-et-Garonne en 1893, il était là, ton fils, France, fantassin au quatorzième régiment de Toulouse, il était là ce 13 septembre 1914, écrivant à ses parents, du fond d'un boyau creusé dans la terre, tout son amour pour toi : « Nous les jetterons hors de France ! ...Quelle peine cela avait été pour nous d'abandonner tous ces beaux villages français à l'envahisseur ». Et le 20 février 1915, après avoir survécu aux premiers combats, à la différence de beaucoup de ses camarades, le soldat Henri raconte toujours : « Pas de sommeil... il fait très froid », avant de parler de sa peur : « L'atmosphère où l'on vit en ces jours d'attaque finit par éprouver les mieux trempés... Le formidable bruit qui vous entoure vous domine, vous fait sentir que vous n'êtes qu'une pauvre chose toute fragile, qu'un peu de fer a vite fait de détruire ». Et de décrire enfin l'horreur, « le défilé des blessés dans les boyaux, les traînées de sang qu'ils laissent dans la boue... des morts sur lesquels on marche parfois... ». Mais le sergent fourrier Henri Despeyrières n'est pas tombé, pas encore... Il lutte toujours pour toi, France, en ce 20 juin 1915 où, s'adressant à sa mère, il lui confie : « J'ai vécu des jours terribles... je sentais l'utilité de se battre... j'avais cette idée que c'était pour nous une question de vie et de mort et qu'il fallait vaincre à tout prix pour sauver la France... Que fera la France de l'avenir si l'on détruit toute celle du présent ? ». Ton enfant, France, s'en est allé : en septembre 1915, avec un tiers de son régiment, il disparaît sur le champ de bataille : son corps ne sera jamais retrouvé. Alors comment ne pas aimer ce jeune soldat Henri, qui a accepté le sacrifice de sa vie, France, pour sauver ton nom ?

*« Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre.
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre.*

Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés. »⁽¹⁾

T'aimer France, c'est aimer chacun de tes enfants, appelés ou engagés, parce qu'ils sont ta mémoire, ton âme, parce qu'ils ont de leur sang retracé tes frontières effacées, bafouées. Au cœur de la Grande Guerre, au cœur des tranchées de Verdun, trois cent mille victimes, soldats, tes enfants, morts pour que tu puisses encore aujourd'hui t'appeler « France » ! L'artilleur, Paul Pireaud, il était là, lui aussi, ce 23 mai 1916, sur le champ de bataille de Verdun pour témoigner, malgré l'horreur : « Verdun est une chose impossible à décrire... c'est la dévastation complète... Les obus tombent et fauchent tout et sans pitié... », et crier son courage et sa détermination : « Vous pouvez être sûr que Verdun ne sera pas pris ». Alors France, comment ne pas les aimer, tous ces soldats de la Première Guerre mondiale, enfants partis la fleur au fusil et qui, par milliers, vont se sacrifier, renonçant à être père, époux, frère, fils pour qu'aujourd'hui nous puissions librement vivre et penser ? Armée de conscription, chair de toi, France, gens du Peuple, des campagnes et des villes, devenue le temps d'une guerre, chair à canon de l'armée allemande, par amour pour toi.

Aujourd'hui, au cimetière du Père Lachaise, une stèle, mur du souvenir, a été érigée, sur laquelle sont gravés les noms des quatre-vingt-quinze mille poilus parisiens tombés pendant la Grande Guerre. Mais je pense aussi à toi, Soldat inconnu qui repose depuis le 11 novembre 1920 sous l'Arc de triomphe de l'Étoile, symbole de tes frères morts pour toi, France, au cours de l'Histoire.

*Quelques mots, France, pour t'ouvrir mon cœur,
Quelques mots, France, pour te parler de tes enfants, ces soldats sans peur.*

Je me souviens aussi d'un manuel scolaire d'histoire, feuilleté un jour de pluie. Tournent les pages. Au détour d'un paragraphe, une date apparaît : le 10 mai 1940. C'est le début de la bataille de France qui va se terminer avec la demande d'armistice du gouvernement français et sa signature, le 22 juin 1940. Mais tes militaires, France, ont refusé la capitulation. Oui, tes enfants, les enfants de la Patrie n'ont pas renoncé : tu venais de chuter, la défaite était douloureuse, le drapeau ennemi envahissait peu à peu les rues de notre capitale et pourtant, ils étaient là, tapis dans l'ombre, tes soldats, prêts à te servir, prêts au sacrifice pour te libérer. Et les noms affluent, les noms de ceux qui ont

⁽¹⁾ Charles Péguy, *Ève*, 1914.

choisi de se battre, ici ou ailleurs, pour que cette date ne soit jamais gravée sur ta tombe : l'heure de la revanche venait de sonner. Le général de Gaulle, choisit alors de s'enfuir en Angleterre où, devenu chef du mouvement des Français Libres, il va encourager ses compatriotes à résister à l'occupation allemande. Pendant ce temps, France, tes enfants restés au pays, n'ont pas baissé les bras : le général Frère fonde l'organisation de résistance de l'Armée mais, arrêté, il sera déporté et décèdera le 13 juin 1944. Le capitaine Henri Frenay, fonde en zone libre, le mouvement clandestin Combat ; le colonel Alfred Touhy crée l'Organisation civile et militaire ; le capitaine Paul Paillolle, pourchasse les membres des services de renseignements de l'état-major allemand. Dès 1941, est créé le Bureau central de renseignements et d'action, sous la direction du colonel Passy, spécialisé dans les missions de renseignement et de sabotage au sein de la France libre. En 1944, une fusion des principaux groupements militaires de la Résistance intérieure française s'effectue pour devenir les Forces françaises de l'intérieur. Le général Bigeard, parachuté dans l'Ariège, le 8 août 1944 avec trois camarades, va encadrer la Résistance intérieure française.

Mais France, tant et tant de noms ne peuvent figurer dans ma lettre. Que les noms choisis soient le porte-drapeau de tous les autres ! Oui, la liste de tous ces héros qui ont su te protéger, te relever et te sauver, serait infinie et je souffre à l'idée de ne pouvoir tous les citer : choix impossible, tous étaient présents. Évidemment, il y a ceux dont les noms ont marqué ton Histoire, qui ont eu le bonheur de vivre ta libération et il y a ceux qui se sont endormis à jamais, ceux que la grande Faucheuse a emmenés et qui n'ont pas vécu ta renaissance.

Comment oublier, par exemple, l'officier de marine, Honoré d'Estienne d'Orves, qui, envoyé en mission en zone occupée, sera arrêté et fusillé le 29 août 1941 au Mont-Valérien ? Oui France, le Mont-Valérien, devenu le principal lieu d'exécution d'otages et de résistants par l'armée allemande, et qui, sur décision du général de Gaulle, deviendra le Mémorial de la France combattante avec ses seize allégories célébrant des libérations de villes françaises et étrangères où, France, tes soldats se sont illustrés... allégories du sacrifice. Sacrifice, oui, sacrifice, le mot est lancé : tes militaires l'ont toujours connu, accepté. Ils ont toujours su que le prix à payer pour leur engagement serait ce sacrifice.

« La guerre, ce n'est pas l'acceptation du risque. Ce n'est pas l'acceptation du combat. C'est à certaines heures, pour le combattant,

l'acceptation pure et simple de la mort.»⁽²⁾

Comment oublier ces quarante-huit tirailleurs sénégalais exécutés par les Allemands à Chasselay, dans le Rhône ? Ils étaient là pour toi, France, pour protéger Lyon de l'avancée de l'armée allemande et le 20 juin 1940, après avoir résisté, ils ont été abattus dans le dos par les nazis.

Comment oublier ces hommes de la brigade de gendarmerie de La Chapelle-en-Vercors, village où se retrouvaient les chefs de la Résistance du massif ? Ils ont choisi d'aider la Résistance, dans l'ombre, malgré les risques encourus. Ils ont, en juin 1944, participé, aux côtés des Forces françaises de l'intérieur, à la défense du Vercors. Le maréchal des logis-chef René Garcin et le gendarme René Celérien, ont ainsi été décorés de la croix de guerre pour services rendus à la Résistance. Mais il n'est malheureusement pas de victoire sans larmes : le 28 juillet 1944, le gendarme Édouard Hervé, blessé, est fait prisonnier avant d'être fusillé.

Comment oublier ces gendarmes engagés dans la Résistance et dont un grand nombre prit, en 1944, le maquis ? Oui, France, ils étaient là pour toi, pour nous ; ils ont répondu à l'appel ; ils ont avancé sous les balles avec l'espoir au cœur qu'un jour tu serais libérée. Mais le combat a un prix : certains furent fusillés, d'autres déportés ou torturés et exécutés en prison. Tes gendarmes, comme ceux engagés dans la Résistance, partagés entre le devoir d'obéir au gouvernement de l'époque et par conséquent à l'ennemi et le désir d'aider les résistants, ont accepté de prendre des risques, au péril de leur vie et de celle de leurs proches.

Comment oublier ces militaires qui ont sauvé des vies ? Oui, France, souviens-toi du gendarme Camille Mathieu, en fonction au camp de Drancy, qui permit la libération de juifs et les cacha jusqu'à la Libération. Il fut reconnu « Juste parmi les Nations ».

« Quiconque sauve une vie sauve l'univers tout entier. »⁽³⁾

Comment oublier, France, l'adjudant-chef Marcellin Cazals qui a sauvé des centaines de résistants et de juifs en les prévenant

⁽²⁾ Antoine de Saint-Exupéry, *Pilote de guerre*, 1942.

⁽³⁾ Cette phrase, extraite du Talmud, est gravée sur chaque médaille que remet l'État d'Israël en reconnaissance des actions d'humanité et de courage.

avant leur arrestation ? Gendarme, il est resté fidèle à ses valeurs, il t'est resté fidèle, France, et il a choisi de résister à l'ennemi : son devoir était avant tout de te sauver, France !

Ils étaient là, France, tes militaires des quatre éléments, écartelés entre leur devoir d'obéissance et ton appel au secours, ton cri de détresse face à l'envahisseur qui, petit à petit, gangrenait tes villes et villages, asservissant, détruisant, semant le mal, piétinant tes valeurs, méprisant ta Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, assassinant, déportant. Les crimes et exactions de l'ennemi nazi tambourinaient aux portes de leur conscience, faisaient saigner leur cœur : ils t'aimaient, France, tes militaires, ils t'aimaient d'un amour sans limite, d'un amour exclusif, d'un amour aux racines indestructibles. C'est cet amour qu'ils t'ont porté à ce moment tragique de l'Histoire, qu'ils te portent encore aujourd'hui et qu'ils te porteront demain, c'est cet amour qui les a conduits à l'action : saboter, repousser, reconquérir, sauver et surtout ne jamais abandonner.

Et puis le 8 mai 1945, la guerre s'est arrêtée, l'Allemagne nazie venait de capituler. Tes enfants ont pu enfin déposer leurs armes et rejoindre leur famille, les larmes de la victoire coulant sur leurs joues, le corps parfois meurtri, cicatrices à vie, le regard fier d'avoir sauvé leur Mère Patrie, mais l'âme blessée : comment les oublier, comment continuer à vivre alors qu'ils n'étaient plus là, leurs compagnons de lutte, leurs frères d'armes, endormis pour l'éternité ? Ils étaient si nombreux, tes fidèles enfants, France, à être tombés sous le feu de l'ennemi, pour toi, pour les leurs, pour nous. Alors comment t'aimer France sans les aimer, sans aimer ces combattants du jour et de la nuit, hommes et femmes de devoirs, de valeurs ? Comment t'aimer en choisissant de les ignorer ? Si aujourd'hui je marche libre dans les rues de ma ville, si aujourd'hui j'étudie au sein d'un établissement militaire de la Défense, si aujourd'hui je possède des droits c'est parce qu'un jour tes militaires, bien avant moi, se sont battus, pour que ton nom, France, pour que tes valeurs, France, pour que ta République, France, continuent de briller.

*Quelques mots, France, pour t'ouvrir mon cœur,
Quelques mots, France, pour te parler de tes enfants, ces soldats
sans peur.*

Mais la marche de tes militaires ne s'arrête pas là. Tes enfants, engagés, ont continué d'avancer parce que ton Histoire

n'est jamais terminée. Le parcours de ton armée est un combat de chaque instant, du passé, du présent et du futur, un combat à tes côtés, France, où ton armée ne renonce jamais. Elle s'élanche sur les routes d'ici et d'ailleurs, respectueuse des grandes valeurs qui font l'humanité, pour mener à bien des missions visant à protéger, avant tout, les populations.

Je les ai vus, tes fidèles enfants, opération SENTINELLE, arpentant les rues de ma ville, pour lutter contre la menace terroriste et protéger les civils. Je les ai vus, marchant sous le soleil d'été ou dans le froid de l'hiver, l'arme contre le cœur, les sens en alerte. France, les années ont passé depuis la dernière guerre mais il me semble, qu'aujourd'hui, rien n'a changé : tes enfants engagés n'ont pas de repos, l'ennemi erre, jamais très loin, prêt à frapper. Alors il a fallu apprendre à se battre contre l'invisible, à chercher dans l'ombre d'un parc, au détour d'un chemin, dans une gare, ce fantôme sans nom à la lame affûtée.

Je me souviens... le 11 mai 2012... un nom entendu aux informations, un nom et le mot terrible « attentat », un nom et une ville « Toulouse ». Ce nom, je ne veux pas me le rappeler, je ne veux pas l'écrire, je veux l'oublier mais je me rappelle ceux de tes enfants qui ce jour-là sont tombés : le maréchal des Logis Imad Ibn Ziaten, le 1^{ère} classe Mohamed Farah Chamse-Dine Legouad et le caporal Abel Chennouf ; je me rappelle aussi le nom de ton autre enfant, le caporal Loïc Liber, blessé et tétraplégique à vie. Je n'avais que huit ans et des mots d'adultes ont tenté d'apaiser mes angoisses. On m'a expliqué, on m'a raconté, on m'a dit, mais la vie m'a apporté d'autres réponses : 25 mai 2013 un militaire agressé à coups de cutter à La Défense, février 2015 trois militaires agressés au couteau... Alors France, comment t'aimer sans aimer ton armée ?

Parfois, le danger qui te menace conduit tes militaires au-delà de tes frontières, pour stabiliser des zones, pour aider des civils, pour évacuer des ressortissants français à l'étranger en cas de nécessité. Même loin de toi, France, ils continuent à se battre pour porter ton nom, pour empêcher l'ennemi de frapper chez nous. De leur corps, ils ont fait un bouclier pour nous protéger d'une menace grondante, le payant parfois de leur vie : le sergent Yvonne Huynh, le brigadier Loïc Risser, le capitaine Benjamin Gireud, le caporal Cédric Charenton... cinquante-cinq militaires tués au Mali et au Sahel.

Cependant le visage de tes filles et tes fils qui ont rejoint les rangs de l'armée n'est pas seulement celui d'une femme ou d'un homme, les armes à la main. Aujourd'hui, être militaire c'est un véritable métier, où chacun, selon ses qualités, a ses chances. Tes enfants partent pour de nouvelles opérations comme HÉPHAÏSTOS, pour lutter contre les feux de forêt, comme RÉSILIENCE, lancée le 25 mars 2020, pour lutter contre la propagation de la Covid-19 ou encore pour des missions de soutien à la population lors de catastrophes naturelles... Oui, France, tes militaires sont présents à nos côtés, dans notre quotidien, même en temps de paix.

Et ton armée de feu, comment t'aimer, France, sans l'aimer ? La brigade des sapeurs-pompiers de Paris et le bataillon de marins-pompiers de Marseille, soldats du feu et d'excellence, qui te servent, France, avec honneur et loyauté.

Je me souviens du 12 janvier 2019 : l'explosion de la rue de Trévis à Paris : quatre morts dont deux pompiers, le caporal-chef Simon Cartannaz et le sapeur de 1^{ère} classe, Nathanaël Josselin. Grâce à eux, de nombreuses vies ont pu être sauvées ce jour-là.

Je me souviens de l'incendie de Notre-Dame de Paris dans la nuit du 15 au 16 avril 2019. Plus de quatre-cents sapeurs-pompiers ont lutté contre les flammes pendant près de quinze heures pour sauver ce symbole du catholicisme devenu universel qui, par sa beauté architecturale, appartient au patrimoine mondial de l'UNESCO.

*« Je vous salue ma France aux yeux de tourterelle
Jamais trop mon tourment mon amour jamais trop
Ma France mon ancienne et nouvelle querelle
Sol semé de héros ciel plein de passereaux. »⁽⁴⁾*

Voilà France, ton armée dans toute sa splendeur ! Voilà, France, ton armée qui s'illustre encore et toujours, par ses actions ici et ailleurs, afin qu'aucun de tes enfants n'ait à rougir de ton nom. Alors je pense à eux, à tes militaires, mes ancêtres nationaux, mes contemporains, je pense aussi à lui, mon grand-père, le major François DELPINO, qui fut l'un des leurs, te servit en s'engageant dans l'armée de Terre tout au long de sa vie, éteinte avant que la mienne ne voie le jour.

⁽⁴⁾ Louis Aragon, *Le Musée Grévin*, 1943.

Et je voudrais comprendre, je voudrais percer le mystère de leur bravoure, connaître le secret de leur foi en toi, France.

Mais, France, malgré toutes mes recherches avant de t'écrire, mes interrogations sont restées sans réponse. Peut-être n'en existe-t-il pas dans les livres...

Car ces réponses se trouvent dans le cœur de tes soldats. Je l'entends battre ce cœur pour ceux qui sont partis et pour ceux, invalides de guerre, mutilés dans leur chair, le corps meurtri, caresses de la Mort, cicatrices du combat ou mutilés dans leur cœur et leur âme, âme agonisante, conscience endolorie, mémoire d'un enfer traversé. Vers eux vont mes pensées, toujours, quand je contemple le Dôme des Invalides, musée des Armées, emblème de la Nation.

Oui, je l'entends battre ce cœur, ton cœur France, quand les classes préparatoires de mon lycée militaire de la Défense entonnent la Marseillaise, notre hymne national et que les mots jaillissent dans notre cour :

« Allons, enfants de la Patrie... amour sacré de la Patrie... »⁽⁵⁾

Je l'entends battre ce cœur, ton cœur, France, mon cœur, quand je chantonne la Strasbourgeoise, chanson susurrée, lors d'une permanence, par des camarades de classe. J'entends alors ces mots résonner contre ma mémoire :

« ...Non, mon enfant, je pars pour la Patrie : c'est un devoir où tous les papas s'en vont... Moi, je ne suis qu'une enfant de la France... À l'ennemi, je ne tends pas la main... Mais mon p'tit cœur, lui restera français. »⁽⁶⁾

Oui, France, je suis fière d'être française, fière de tes soldats de terre, de feu, d'eau et d'air, fière de toi, Grand-père. Alors comment t'aimer aujourd'hui ? En aimant ton armée, qui, par ses actes nous rappelle combien tu es belle, France, unique, France, admirable, France, forte, France, équitable, France, riche des valeurs qui font l'Humanité, France. Je pourrais ici achever ma lettre sur ces

⁽⁵⁾ Claude-Joseph Rouget de Lisle, *La Marseillaise*, 1792.

⁽⁶⁾ « La Strasbourgeoise ». Paroles de Gaston Villemer et Lucien Delormel, musique de Henri Natif. Parue dans le recueil « *Les chansons d'Alsace-Lorraine* » en 1885 sous le titre « La mendiante de Strasbourg ».

quelques mots d'amour pour toi, France, mais je ne peux arrêter mon écrit sans te parler de lui, juste quelques mots, les derniers, quelques mots pour qu'on ne l'oublie jamais, qu'on ne les oublie jamais lui et ceux qui ont été, ceux qui sont et ceux qui seront militaires. Je veux me souvenir de lui comme d'un symbole de ma Patrie, je veux me rappeler son nom parce qu'il a éclairé mon adolescence ce 24 mars 2018, je veux simplement me rappeler son humanité...

*Il a suffi d'un pas,
Il a suffi d'un pas de plus,
Il a suffi d'un pas de trop.
Une vie contre une vie,
Une vie pour sauver une vie,
Une vie en échange d'une vie.
Corps à corps redoutable,
Corps à corps impitoyable,
Corps à cœur effroyable.
Et il est tombé,
Et il ne s'est jamais relevé,
Et il s'en est allé.
Une vie que cet autre sans nom lui a arrachée,
Une vie que cet autre sans nom lui a volée,
Une vie que cet autre sans nom a brisée.
France, il était et restera ton fidèle enfant,
France, il était un militaire courageux et dévoué.
Vous étiez un homme tout simplement,
Colonel Arnaud Beltrame.*

Prix Jeune auteur
Marie DELPINO – 16 ans
CSA EPA Saint-Ismier
Ligue Auvergne Rhône Alpes

Épilogue

Décerner un prix, c'est d'abord l'affaire d'un coup de foudre.

Quand le jury aborde une catégorie et qu'à l'unanimité un texte reçoit tous les suffrages, il est intéressant de constater comment chacun, dans l'intimité de sa lecture solitaire, a éprouvé le même émerveillement, la même admiration, a embarqué pour le même voyage, se laissant séduire et conquérir. Ce fut le cas cette année de la nouvelle « Tailleur de pierre » qui, pour ce succès total, remporte le Grand Prix de cette cuvée. Le récit haletant et structuré d'un rêve qui nous emporte sous les voûtes d'un Moyen Âge où le mérite, la passion et le talent ont formé les monuments que nous admirons tant aujourd'hui.

Ce fut le cas aussi du texte « Tabac », intrigant mystère où le narrateur dialogue avec son lecteur, brouillant les conventions narratives traditionnelles à la manière d'un Diderot. Et pourtant cet apprenti philosophe est un de nos jeunes talents, Prix jeune auteur et Prix spécial du jury, parfait exemple de la qualité des œuvres proposées cette année par nos jeunes plumes, méritantes et prometteuses.

Ainsi « *L'amour n'a pas de camp* », Prix Jeune Auteur de la nouvelle, a profondément séduit plusieurs membres du jury.

Les troubadours de ce millésime nous ont aussi régautés de superbes poèmes, un genre que l'on croit souvent à tort désuet et oublié, les dix choisis pour ce florilège ne manqueront pas de vous en montrer la vigueur et l'esthétique sans cesse renouvelée, que l'on parle d'amour, d'automne, de fleurs ou d'orage.

Dans la catégorie des contes et légendes, nous avons apprécié que se côtoient les traditions régionales qui nous sont chères, l'humour décapant du pastiche et l'imagination qui invente encore au fil des rêves et des passions.

Le genre de la nouvelle nous a ravis de sa diversité, allant des souvenirs de guerre à l'intrigue policière, jusqu'à nous plonger au cœur du World Trade Center à la seconde fatidique de l'écroulement d'un monde.

Les lettres, quant à elles, nous ont bouleversés par leur justesse et leur émotion vibrante, nous convainquant pour répondre à l'une d'elles qu'il

ne sera jamais trop tard pour les envoyer. Dans une lettre, on déploie son cœur, sa douleur, sa colère, sa gratitude avec une sincérité qui mérite d'être lue.

Nous remercions tous ceux qui nous ont proposé leurs œuvres cette année, nous félicitons tous ceux que nous avons distingués, et nous encourageons de futurs lauréats à partager ici leurs émotions et leur talent.

Car c'est ici que l'aventure continue, dans ce florilège qui s'offre à vous lecteurs aujourd'hui, car on écrit pour être lu, comme on lance une bouteille à la mer. Sauf que c'est un peu de soi que l'on envoie.

Audrey Mas
Présidente du jury 2022

PALMARÈS DU CONCOURS LITTÉRAIRE 2022

Grand prix
Julien ALTENBURGER – CSAG Strasbourg
pour *Tailleur de pierre*

Prix Spécial du jury
Jeune auteur
Tom FLAMERMONT - CSE PNM La Flèche
pour *Tabac*

Coup de cœur du jury
Jeune auteur
Inès GOURBI – CSE PNM La Flèche
pour *L'amour n'a pas de camp*

CATÉGORIE A : Poésies

1 ^{er} Prix	Jean COPPONNEX	<i>Au cœur de l'orage</i> <i>Feuilles d'automne</i> CSA BA 701 Salon-de-Provence
2 ^e Prix	Marie-Claude STOFFEL	<i>Cavalcade</i> CSADN Roanne-Mably
3 ^e Prix	Claude ANTOINE	<i>Rencontre avec une âme perdue</i> CSLG Bourgogne
3 ^e Prix	Clotilde HÉRAULT	<i>Plumes</i> Ligue Nouvelle-Aquitaine
Mention	Julien ALTENBURGER	<i>Pivoine</i> CSAG Strasbourg
Mention	Caroline IBERG	<i>Les embruns des arabesques</i> CSAG Strasbourg

Prix Jeune auteur :

Océane MAERTENS
Jeunesse algérienne
Étoile maudite
CSE PNM La Flèche

Mention Jeune auteur :

Tom FLAMERMONT
Cloutés
CSE PNM La Flèche

CATÉGORIE B : Contes, légendes et récits merveilleux

1^{er} Prix Julien ALTENBURGER *Tailleur de pierre*
CSAG Strasbourg

Œuvres remarquées par le jury :
Patricia PINCÉ DE SOLIÈRES *Le semeur de Coat ar Roc'h*
CDBA Balard-Arcueil
Christelle COÏC *La reine des niaisés*
CELAR Sports Bruz

Prix Jeune auteur :
Tom FLAMERMONT *L'histoire du petit vieux qui tua la Littérature*
CSE PNM La Flèche

Mention Jeune auteur :
Cassandra KANT--ALIAGAS *Naso ou la déchéance*
CSA de la Valbonne

CATÉGORIE C : Récits et nouvelles

1^{er} Prix Michèle LE GALL *Grand-mère Zénaïde dans la tourmente de 14/18*
CSGR Rennes

2^e Prix Marie-Odile CORSETTI *Sur la piste de l'As de cœur*
CDBA Balard-Arcueil

3^e Prix Jean-Charles ALLÉONARD *Le bataillon des révoltés*
CSL 54^e RA Hyères

Œuvres remarquées par le jury :
Patricia PINCÉ DE SOLIÈRES *Les maux bleus*
CDBA Balard-Arcueil
Thierry ZEH *9 secondes*
ASA ISL Saint-Louis

Prix Jeune auteur :
Inès GOURBI *L'amour n'a pas de camp*
CSE PNM La Flèche

Mention Jeune auteur :
Laura SAUDEMONT *Ante mortem*
CSE PNM La Flèche

CATÉGORIE D : Réflexions

Mention Louis ARTRU *Réflexions sur « Idées sans contour »*
ASAEC Coëtquidan

Prix Jeune auteur :
Tom FLAMERMONT *Tabac*
CSE PNM La Flèche

CATÉGORIE E : Lettre à...

1^{er} Prix Claude ANTOINE *Lettre à mon père*
CSLG Bourgogne

2^e Prix Justine GUELLEC *Lettre à envoyer avant qu'il ne soit trop tard*
CSE PNM La Flèche

3^e Prix Patricia PINCÉ DE SOLIÈRES *Lettre ouverte aux maris de mes filles*
CDBA Balard-Arcueil

Prix Jeune auteur :

Ysatis BOURDIL-MONIE *Lettre à toi maman*
CSE PNM La Flèche

Julia GASNIER *Lettre à une inconnue*
CSE PNM La Flèche

Marie DELPINO *Lettre à la France*
CSA EPA Saint-Ismier

**JURY
DU CONCOURS LITTÉRAIRE 2022**

PRÉSIDENTE

Audrey MAS
Professeur de Lettres
Grand prix 2008, 2010, 2017

MEMBRES DU JURY

Anne BEAUVILLIERS
Professeur de Lettres

Aurélien DESANLIS
Grand Prix 2021

Jean-Pierre CASAMAYOU
Rédacteur en chef du magazine *Le Piège*

Isabelle LE GUEN
Grand Prix 2018

Patrick ROUZAUD
Metteur en scène et comédien de théâtre

Lucile THEVENEAU
Conservateur de l'Atelier du Livre
Imprimerie Nationale

REMERCIEMENTS

aux membres du jury,
aux participants,
aux ligues,
et aux clubs,

à Gisèle DESCHAMPS
Conseiller technique lecture-écriture
de la Fédération des clubs de la défense,

et tout particulièrement à notre partenaire officiel
Groupe Imprimerie Nationale
pour son soutien.



Concours littéraire 2023

Diffusion du règlement
en octobre 2022
dans votre club et sur nos réseaux sociaux :



lafederationdefense.fr

Date limite d'inscription
le 31 décembre 2022

